

NUMÉRO
SPECIAL

**Histoire
française**

CES FRANÇAIS QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

UN GÉNIE
INÉGALÉ
DANS BIEN
DES DOMAINES



OFFENBACH

PASTEUR

MAZARIN

CLÉMENCEAU

DIOR

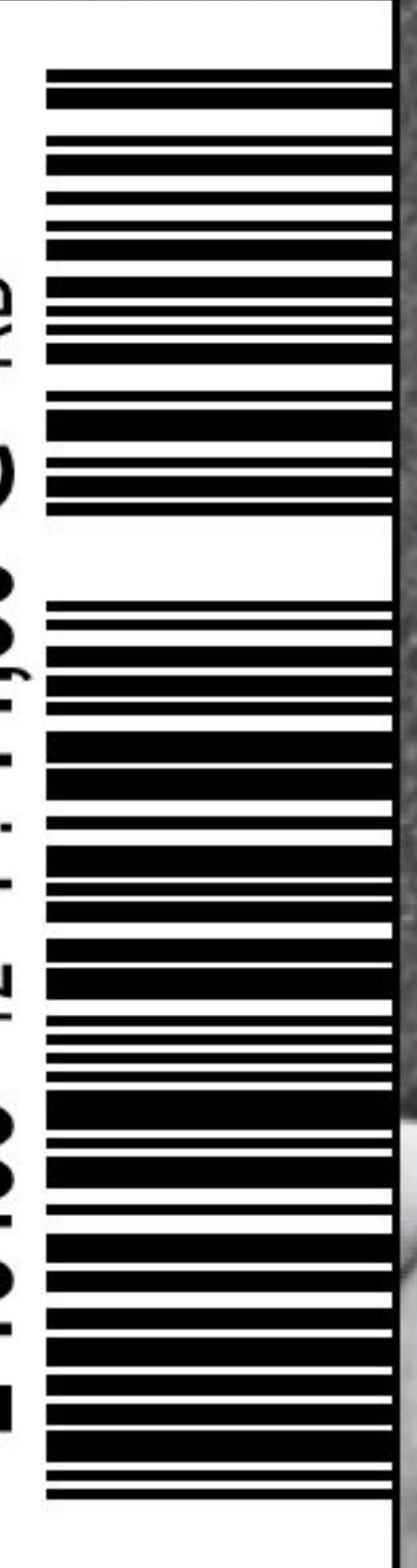
RICHELIEU

TALLEYRAND

MONET



L 15435 - 12 - F: 14,50 € - RD



N°12 - Trimestriel - Juin/Juillet/Août 2024 - P9293336 BEL : 14,50 €

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement. Cet encart est élaboré par CITEO.

***Petit à petit,
tout le monde
fait son tri.***



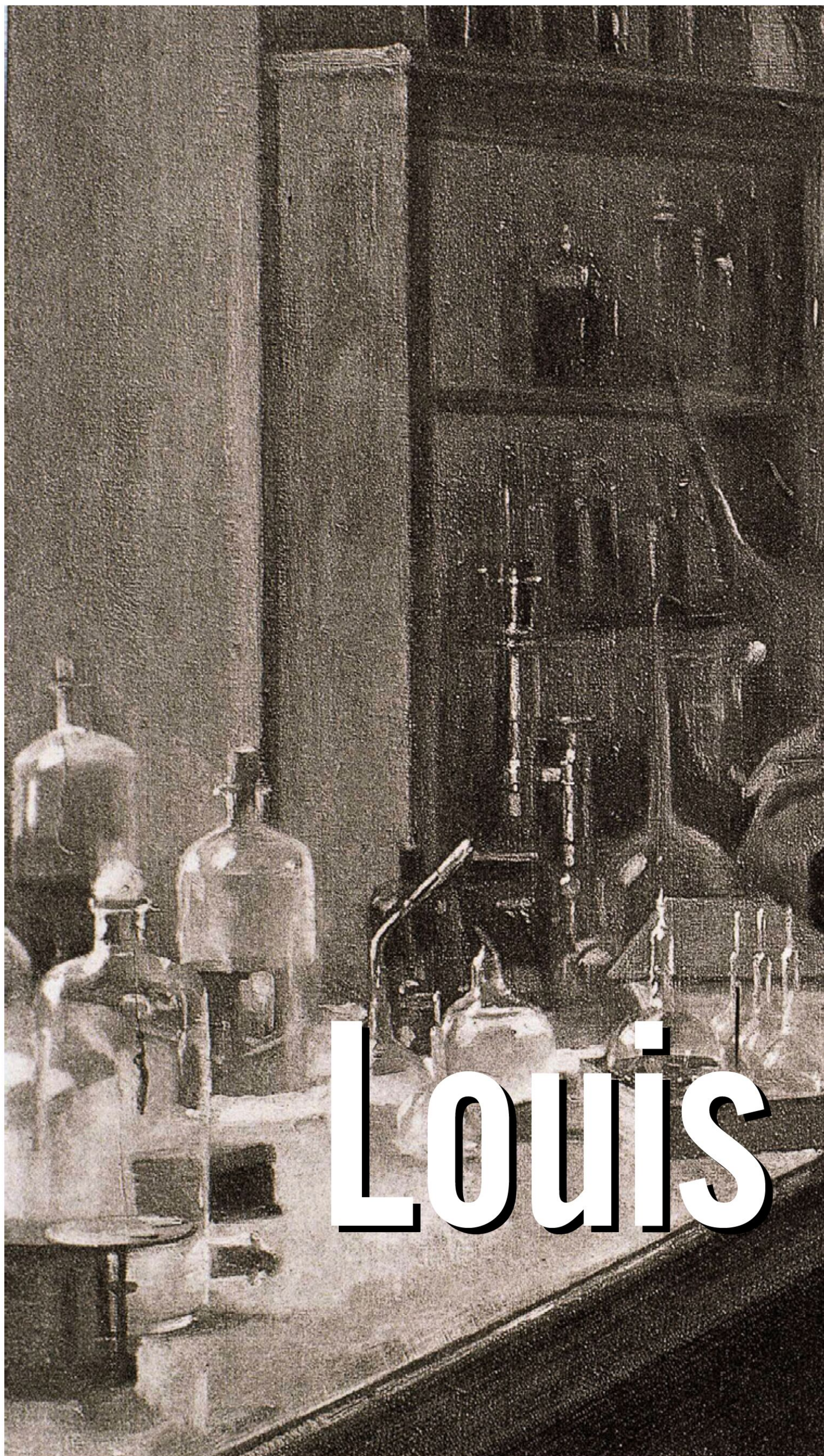
**ON NE
LÂCHE
RIEN!**

TRIONS SYSTÉMATIQUEMENT

TOUS LES EMBALLAGES ET PAPIERS SE TRIENT

On connaît surtout Louis Pasteur pour sa découverte du vaccin contre la rage et pour la méthode de « pasteurisation ». Pourtant, les découvertes scientifiques qu'il a conduites tout au long de sa vie sont encore plus nombreuses, participant à une « révolution microbienne » au XIX^{ème} siècle. Si Pasteur n'est pas le seul à y avoir contribué, son importance est indiscutable, tant la liste de ses découvertes paraît ahurissante aujourd'hui.

par Étienne Tourniaire



Louis

A black and white photograph of Louis Pasteur in his laboratory. He is shown from the waist up, wearing a dark suit and a white shirt with a bow tie. He has a full beard and is looking intently at a glass flask he is holding in his right hand. In his left hand, he holds a pipette. The background is a dark, cluttered laboratory with various glassware and equipment visible on a table in the distance.

"Le meilleur médecin
est la nature : elle guérit les
trois quarts des maladies
et ne dit jamais de mal
de ses confrères."
Louis Pasteur (1822 - 1895)

Pasteur

LA RAGE DE DÉCOUVRIR

Louis Pasteur ou le parcours exemplaire. Il est né en 1822 à Dole (Jura), troisième enfant de Jean-Joseph Pasteur, tanneur et ancien soldat de Napoléon. Reçu bachelier en 1840, puis admis à l'École Normale en 1842 pour démissionner, car son classement (14ème) ne le satisfait pas. Il y retourne toutefois l'année suivante et se classe 4ème. Après son agrégation de physique en 1846, il soutient 2 thèses dans trois domaines en 1847 : en physique, en chimie et en cristallographie. Il n'a alors que 25 ans, mais frappe déjà ses pairs par ses connaissances. Alors que la France est secouée par la révolution de 1848, Louis Pasteur est nommé professeur de chimie à l'université de Strasbourg. Lui-même a pris parti « pour la sainte cause de la République ». Pourtant, en 1851, il se félicite du coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte et de l'instauration du Second empire. Il écrit d'ailleurs à son père : « L'avenir est beau. Jamais gouvernement n'a été aussi fort (...) que celui de Louis-Napoléon actuellement ». C'est le début de la gloire pour lui : en 1854, il est nommé doyen de la faculté des sciences de Lille, suite au succès de ses travaux de transformation de l'acide tartrique en acide paratartrique. Il est aussi fait chevalier de la Légion d'Honneur pour ses découvertes. C'est peu après qu'une découverte marque le début de ses travaux sur les microbes. En 1856, Pasteur est contacté par un industriel lillois, au sujet d'une mystérieuse altération des fermentations de jus de betterave. En observant les fermentations

de betterave (mais aussi de lait et de beurre), Pasteur découvre la présence de millions de micro-organismes. Il les isole et les enseme : ces micro-organismes se reproduisent, donc ne




production rapide et sûre. Nouvel honneur en 1857, il est nommé administrateur de l'École Normale, surtout pour ses positions politiques favorables à Napoléon III. Mais il se heurte à un écueil : il n'y a pas de laboratoire dans l'établissement. Il finit par s'installer dans un grenier insalubre, glacial l'hiver et brûlant l'été comme il l'écrit à son ami Chappuis : « Je poursuivrais en ce moment les conséquences de ces faits, si une température de 36°C ne m'éloignait de mon laboratoire, ou mieux de mon réduit ». Et du fait de sa qualité d'administrateur, aucun crédit de recherche ou remboursement d'installation ne lui est alloué. Il peut finalement s'installer dans un minuscule pavillon de cinq pièces en 1859, mais le confort y est plus que spartiate. Pasteur se lance l'année suivante dans l'étude des problèmes

Doyen de la faculté de Lille à l'âge de 32 ans

sont pas les produits mais les agents de la fermentation. Cette découverte l'amène à étudier la fermentation du vinaigre. Pasteur découvre que le responsable de cette transformation est un micro-organisme végétal, le mycoderma aceti. Un microbe minuscule aux capacités de reproduction incroyables et d'une voracité gargantuesque : 5 grammes suffisent à transformer 10 litres d'alcool en vinaigre en seulement 5 jours. L'isolation et l'ensemencement de quelques-uns de ces microbes permettent de produire de façon régulière un excellent vinaigre, rendant la

viticoles et part alors étudier les celliers et les caves, commande des échantillons de vin et rencontre les viticulteurs. Se souvenant de ses travaux sur le vinaigre, il démontre que les maladies du vin sont dues à la présence de micro-organismes aériens. Pour s'en débarrasser, il démontre que le chauffage du vin à 55°C permet de détruire ces micro-organismes et de conserver le vin (si le conteneur est hermétique) avec toute sa saveur. L'expérience est largement concluante et le procédé est passé à la postérité sous le nom de « pasteurisation ». Les honneurs



Contrairement
à la légende,
Pasteur ne fut
jamais docteur
en médecine
et n'avait pas le
droit de soigner.

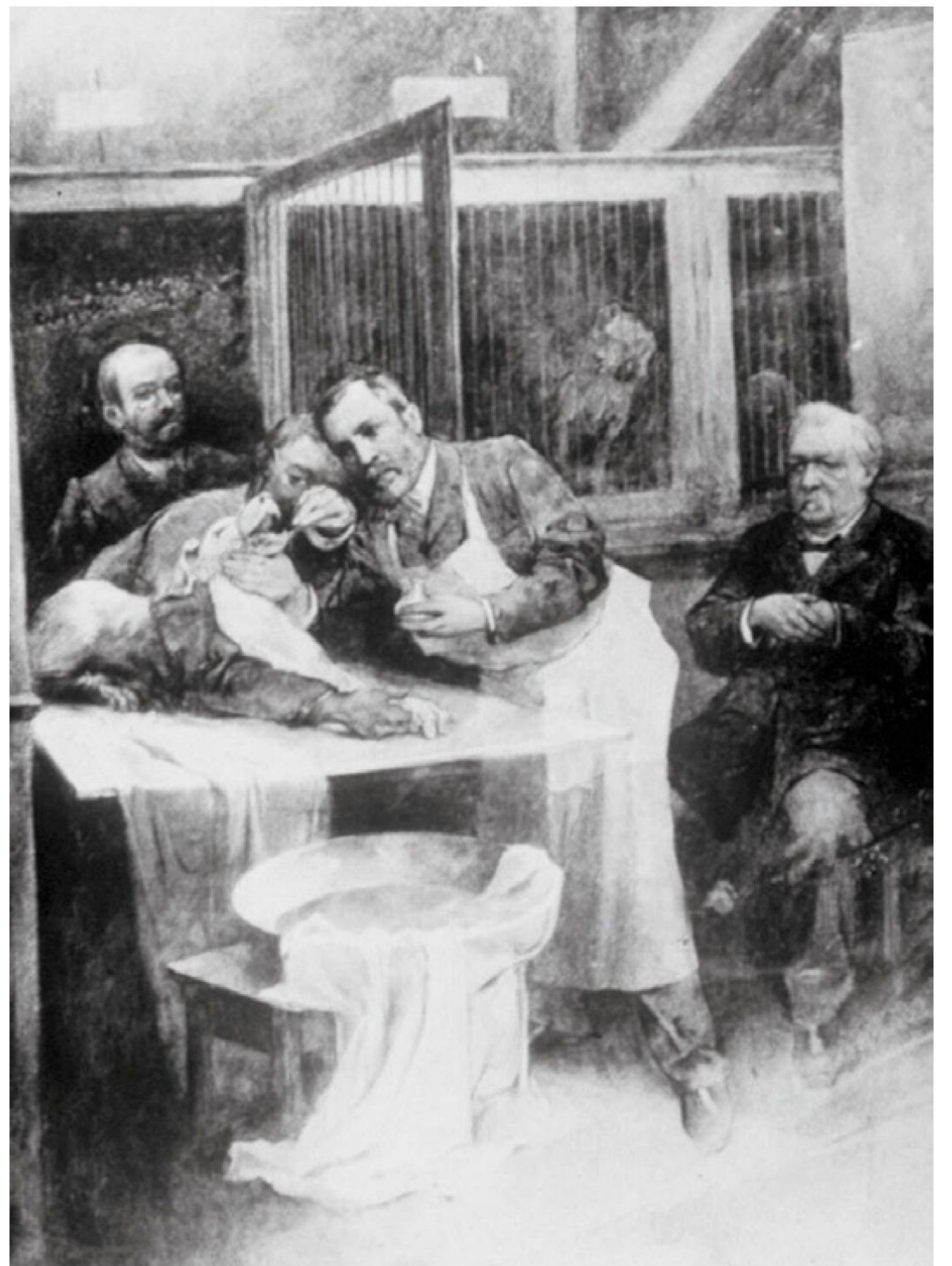
GRANDS FRANÇAIS : Louis Pasteur



L'empereur Napoléon III, passionné de sciences, aida Pasteur pour ses recherches.



En 1885, Pasteur teste le vaccin contre la rage sur le jeune Joseph Meister. C'est un succès et la foule accourt pour se faire vacciner (dessin ci-dessous).



civiques continuent aussi d'arriver grâce à ses travaux : en 1862, il est élu à l'Académie des Sciences, après deux échecs en 1857 et 1861. Cette victoire lui vaut de rencontrer Napoléon III. Les deux hommes sympathisent immédiatement, car Pasteur est un bonapartiste notoire et Napoléon III, un souverain passionné par les sciences. L'empereur l'encourage vivement à poursuivre ses travaux. Pasteur n'hésite pourtant pas, par amour de la science, à voter pour l'entrée de Léon Foucault à l'Académie des Sciences en 1863 face au favori de l'empereur, le colonel Favé (qui ne lui en tiendra pas rigueur). Pasteur est surtout en lutte contre l'Académie sur le problème de génération spontanée : il récuse totalement l'idée que les micro-organismes puissent se former spontanément dans un produit mais sont apportés de l'extérieur, comme il le

mais comme il l'écrit au colonel Favé : «Le savant qui se laisse aller à la tentation d'application industrielle cesse par là même d'être l'homme de la science pure. (...). Il faut encourager le désintéressement scientifique parce qu'il est une des sources vives du progrès dans la théorie, d'où émane tout progrès dans l'application. ». Pour lui, seule l'allocation de crédits de recherches permet de faire fonctionner les laboratoires et il refuse d'exploiter ses résultats à son seul profit. Il mène ses expériences dans des conditions matérielles désastreuses et souvent payées sur ses fonds propres, au demeurant faibles. Il sacrifie son argent et ses loisirs, n'étant pas chercheur de profession mais administrateur. Ce souci d'économie l'amène souvent à calculer au plus juste ses frais de recherches pour épargner toute dépense inutile d'argent publique. Conscientieux à

laboratoire de la Sorbonne au début de l'année 1868. Mais une succession de malheurs frappe alors Pasteur.

Déjà, en 1866, sa fille Cécile est morte de la typhoïde à l'âge de 13 ans. En 1867, il doit quitter son poste d'administrateur de l'École Normale Supérieure pour avoir exclu un élève. En 1868, une attaque cérébrale le laisse à moitié hémiplégique et il manque de mourir, ce dont Napoléon III se montra très inquiet au point de prendre quotidiennement des nouvelles du savant. Et en 1870, alors que l'empereur vient de le nommer sénateur pour ses services rendus à la science, l'empire s'effondre dans la guerre contre l'Allemagne. Le choc est terrible pour Pasteur, grand admirateur de Napoléon III et fervent patriote. Il est alors l'un des rares à ne pas participer à la légende noire de Napoléon

III, comme en témoigne une lettre à Vaillant : «

L'Empereur

"Guérir parfois, soulager souvent, écouter toujours..."

démontre en 1864 et comme ses découvertes l'ont ensuite confirmé. À ce titre, on peut considérer Pasteur comme le père de la microbiologie.

Ses recherches se poursuivent d'ailleurs, car à partir de 1865, il se consacre à la maladie du vers à soie, qui avait décimé les élevages et ruiné la sériciculture française. Pasteur découvre que là encore c'est un germe infectieux qui est à l'origine de la maladie. Il parvient à force d'effort à isoler les cocons de chambrée infectés et à les séparer des individus sains, ce qui permet d'étouffer l'épidémie. Encore un succès qui a sauvé une industrie. Pasteur aurait pu devenir riche avec les brevets de ses découvertes, comme le lui avait suggéré l'impératrice Eugénie,

l'excès, il refuse même l'aide financière de l'État qui était pourtant prêt à subventionner ses recherches sur les maladies du vin. Il rejette aussi, pour cette recherche, l'aide du maire d'Arbois, pourtant prêt à lui apporter son concours, au nom de l'indépendance de la science. C'est à compte d'auteur qu'il publie ses «Études sur la bière», s'endettant gravement auprès de son éditeur Gauthiers-Villars, comme le prouve une lettre de 1876 au docteur Godelier, son médecin familial : « Pourvu que la vente me permette de payer treize mille francs que je lui dois sur l'impression ou le tirage des planches ». Heureusement pour lui, l'ouvrage devient le titre de référence des brasseurs. Nouvel honneur impérial, l'empereur vient visiter son

peut attendre avec confiance le jugement de la postérité. Son règne restera comme l'un des plus glorieux de notre histoire ». Il décide surtout de servir la France, cette fois contre l'Allemagne : « Chacun de mes travaux jusqu'à mon dernier jour portera pour épigraphe : Haine à la Prusse. Vengeance ! Vengeance ! ». C'est dans cet objectif qu'une découverte lui amène la consécration par la République, bien qu'il fut un fervent bonapartiste. En 1871, il découvre le mécanisme de fermentation de la bière par levures. Comme le vinaigre, la bière est alors produite par des procédés longs et empiriques et grâce à un ferment d'origine. On ignorait même l'origine des transformations chimiques à l'œuvre dans la bière. On savait, certes, faire des bières

excellentes, mais elles se conservaient mal et ne supportaient pas la chaleur. Pasteur parvient pourtant à identifier et à isoler une levure saine, responsable de la fermentation. Celle-ci permet, une fois contrôlée, de brasser facilement une bière résistante aux attaques du temps, qui permet aux brasseurs français de défier l'Allemagne sur son produit symbolique et que l'on baptise à dessein « bière de la revanche ». Ses découvertes lui valent d'être élu à l'Académie de médecine en 1873, alors qu'il n'est pas médecin et qu'il ne peut donc exercer ce métier. L'Assemblée Nationale lui vote aussi une « récompense nationale » en 1874 : Pasteur obtient une rente via-

constante de 42°C, il obtient l'atténuation de sa virulence en empêchant la création de spores et le bacille peut être injecté préventivement pour que l'organisme produise des anticorps. Le vaccin, testé en 1881 à Pouilly-le-Fort, est un succès total : toutes les bêtes vaccinées survivent à l'inoculation de la souche virulente alors que les bêtes témoins meurent. Pasteur a pourtant eu un concurrent dans la recherche d'un vaccin contre le charbon : le vétérinaire Toussaint. Celui-ci prétend avoir mis au point, dès 1880, un vaccin en chauffant du sang d'animaux contaminés, donc par un procédé relativement proche. Pasteur se montre mi-admiratif, mi-sceptique

tieuses, qui furent totalement ignorées à l'époque. Cette confirmation permet à Pasteur d'imposer des règles d'hygiène plus strictes comme la désinfection à l'acide borique dilué qui permirent de faire chuter la mortalité puerpérale de façon spectaculaire. Reconnaisante, l'Assemblée Nationale porte sa rente à 24 000 francs. À partir de 1880, Pasteur se lance dans la découverte du vaccin qui allait assurer son entrée dans l'Histoire : celui contre la rage, maladie peu contagieuse mais alors sans remède, et assurant à ses victimes une mort lente et douloureuse. Les difficultés sont nombreuses : la période d'incubation dure 5 semaines et la contamination par la

Un chercheur désintéressé qui fut en proie à de graves difficultés financières

gère de 12 000 francs, qui lui permet d'assurer ses vieux jours malgré son hémiplegie, alors qu'il vivait dans la peur de ne plus pouvoir subvenir aux besoins de sa famille en raison de ce handicap.

Cela compense aussi son échec aux élections sénatoriales de 1876, qui aurait pu lui assurer un meilleur traitement. C'est lui encore qui découvre, en 1878, un vaccin contre la maladie du charbon (ou anthrax), surnommé « sang de la rate ». Cette maladie, connue depuis l'Antiquité, décimait des troupeaux entiers et pouvait contaminer les bergers et bouchers en contact avec les bêtes infectées, ainsi que les trieurs de laines. Cette maladie semblait se développer dans certains lieux baptisés « fermes à charbon » ou « champs maudits », sans que l'on puisse expliquer pourquoi l'infection avait lieu dans ces endroits en particulier. Le bacille est déjà identifié par un médecin allemand, Robert Koch, en 1876. Pasteur trouve le remède en 1879 : en laissant vieillir une culture du bacille à une température



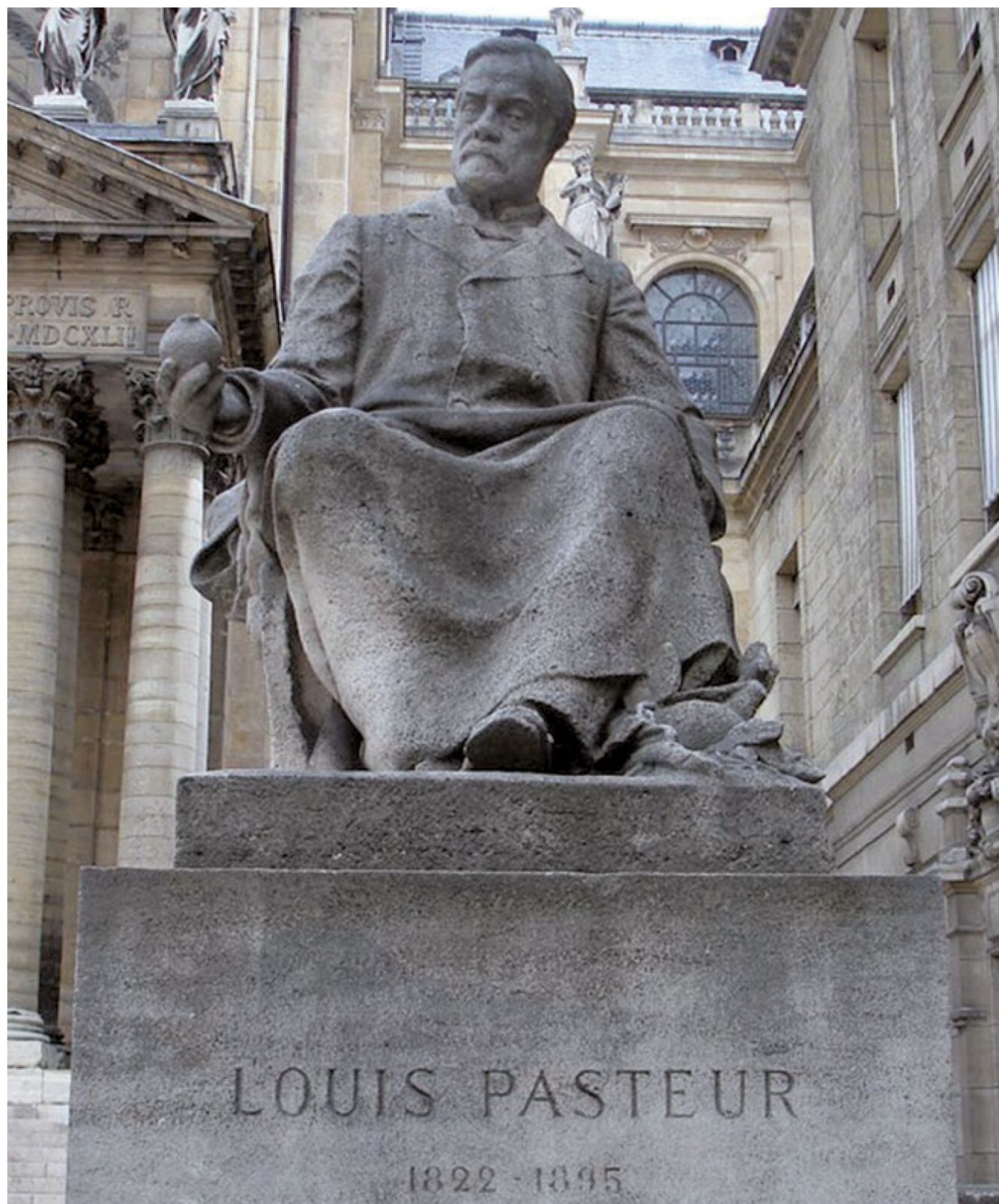
L'Institut Pasteur fut inauguré en 1888.

devant cette annonce, mais le test de ce vaccin réalisé à Maisons-Alfort est un échec. Pasteur n'a cependant jamais critiqué Toussaint sur sa bonne foi de chercheur. Toutes ces recherches et surtout l'étude des travaux de Koch, en partie menées à l'hôpital Lariboisière, lui permettent en outre de découvrir les staphylocoques et les streptocoques, bactéries responsables des fièvres puerpérales qui décimaient femmes en couche et nouveau-nés. Une découverte qui permet de confirmer l'exactitude des observations faites en 1847 par le médecin hongrois Semmelweis sur la transmission de maladies infec-

salive et le sang est incertaine. Surtout, la rage est une maladie virale : le virus ne peut être observé au microscope au contraire des bacilles, comme il l'explique à son ami le vétérinaire Bouley : « Et l'on est tenté de croire à un microbe d'une petitesse infinie, n'ayant ni la forme du bacille ni celle d'un microcoque étranglé : ce sont comme de simples points ». Pasteur parvient à réduire la période d'incubation à six jours par transmission successive à des lapins, puis à atténuer le virus. Les premiers essais sur les animaux sont concluants, mais le test sur l'homme n'a lieu qu'en 1885. Pasteur lui-même est très réticent à l'idée, comme il le déclare en 1884 à Copenhague : « L'expérimentation, si on peut la faire sur des animaux, est criminelle sur l'homme ». Il envisage d'ailleurs de tester sa découverte d'abord sur lui-même, et refuse de soigner plusieurs personnes infectées. Pourtant, à l'été 1885, il se décide à soigner le jeune Joseph Meister, 9 ans, mordu en 14 endroits par un chien enragé. Sans doute, le jeune âge du patient a poussé Pasteur

à passer à l'acte. Celui-ci l'explique d'ailleurs dans son discours à l'Académie des Sciences du 26 octobre 1885 : « La mort de cet enfant paraissant inévitable, je me décidai non sans vives et cruelles inquiétudes (...) à tenter sur Joseph Meister une méthode qui m'avait constamment réussi sur des chiens ». Le vaccin est administré le 6 juillet au laboratoire de la rue d'Ulm par le docteur Grancher (Pasteur ne peut le faire, car il n'est pas médecin). Joseph Meister, après avoir reçu 13 inoculations, est rétabli quelques semaines plus tard et peut rentrer sain et sauf en Alsace. Pasteur attend pourtant le 26 octobre pour prévenir l'Académie des Sciences de la réussite de l'expérience.

Quelques semaines plus tard, c'est un berger de 15 ans, Jean-Baptiste Jupille, qui est guéri par le vaccin. Le succès de cette vaccination est total : la foule accourt au laboratoire de la rue d'Ulm pour se faire vacciner. Face à l'engouement, l'Académie des Sciences vote l'adoption d'un projet de créer « un établissement pour le traitement de la rage », sous le nom d'Institut Pasteur. Une souscription est lancée en France et à l'étranger, et rencontre un réel succès même auprès des souverains européens comme le tsar Alexandre III, qui offre 100.000 francs. L'établissement est inauguré en 1888. Sa fonction est alors triple : traiter la rage, étudier les maladies infectieuses et dispenser un enseignement, fonctions qu'il assure encore aujourd'hui. Ses adversaires contre la méthode de lutte antibactérienne ont pourtant été nombreux à l'Académie de médecine et n'ont pas ménagé leurs attaques contre Pasteur, qui eût toute les peines du monde à ne pas perdre son sang-froid : « Que j'ai de peine à être modéré ! Je le serais pourtant, le mépris doit l'être ». En fait, les attaques des membres de l'Académie de médecine furent nombreuses tout

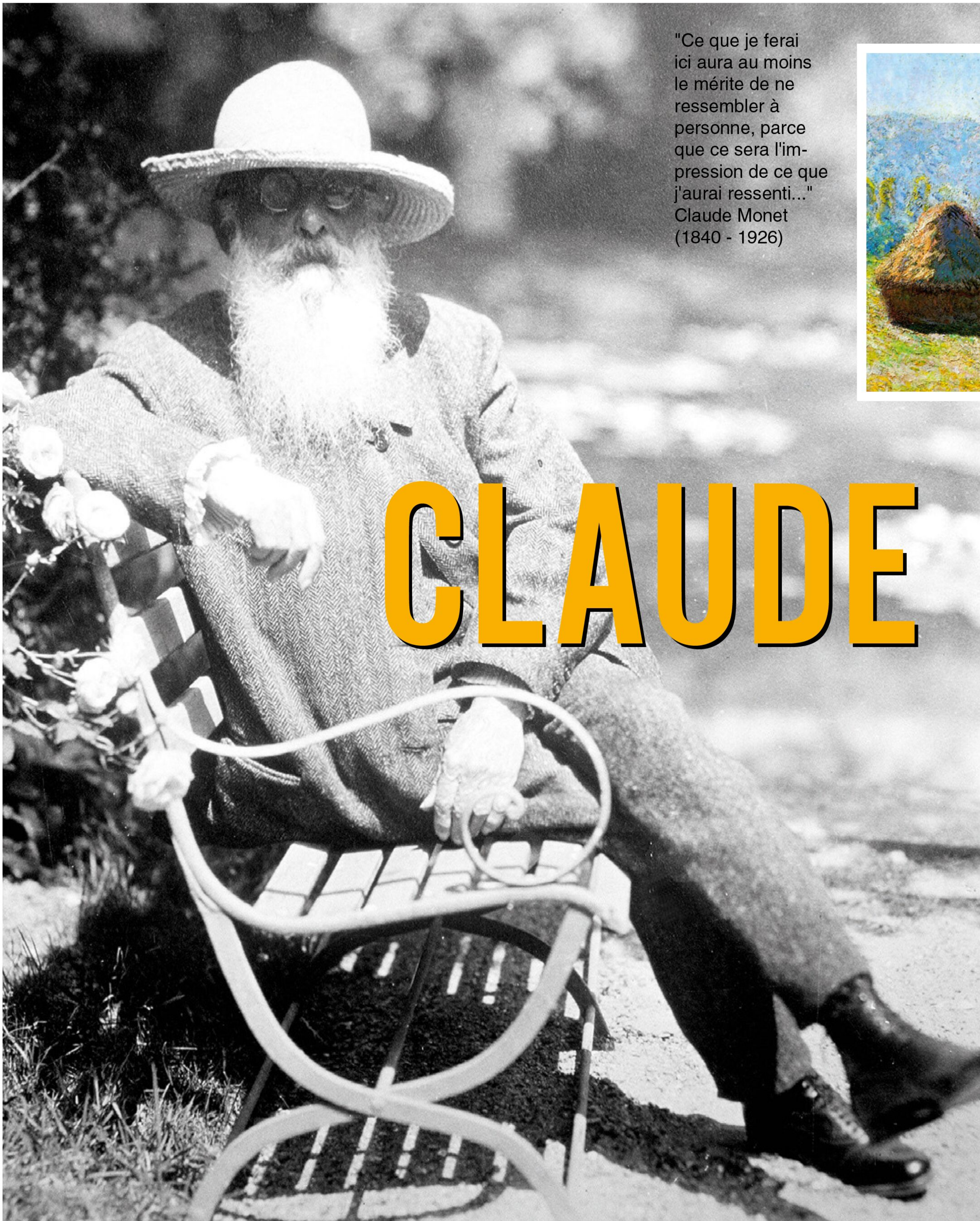


La statue de Louis Pasteur dans la cour de la Sorbonne.

au long de sa vie comme en attestent les «Comptes rendus de l'Académie de médecine». Entretemps, Pasteur a été élu à l'Académie française, en 1882. Suprême honneur, pour ses 70 ans, une fête grandiose est organisée à la Sorbonne où se pressent des représentants venus de toute l'Europe et même de Turquie. D'autres succès vont aussi à ses élèves : en 1894, Emile Roux met au point le sérum antidiphtérique et Alexandre Yersin découvre en Asie le bacille de la peste (baptisé Yersinia Pestis), qui a décimé les populations européennes jusqu'au XVIII^{ème} siècle. Louis Pasteur meurt le 28 septembre 1895. Des funérailles grandioses sont organisées par décision de l'Assemblée et son corps est déposé dans la crypte de Notre-

Dame de Paris, avant d'être transféré l'année suivante dans la crypte de l'Institut. Beaucoup d'honneurs que la Troisième République a offerts à un homme qui fût un grand admirateur de l'Empire et des Bonaparte : Pasteur est devenu un parangon de la science, et sa statue trône fièrement dans la cour de la Sorbonne à côté de celle de Victor Hugo. Devenu en son temps un «Saint laïc» pour reprendre l'expression de Pierre Darmon (dans «L'Histoire»), un dernier acte de gratitude lui est adressé à titre posthume par Joseph Meister : devenu concierge de l'Institut grâce à l'attention de son sauveur, il préfère se suicider en 1940 plutôt que d'ouvrir à l'armée allemande la porte de la crypte où reposait le corps du savant.

E.T



"Ce que je ferai
ici aura au moins
le mérite de ne
ressembler à
personne, parce
que ce sera l'im-
pression de ce que
j'aurai ressenti..."
Claude Monet
(1840 - 1926)



CLAUDE



"Meules, fin de l'été" (1890).

MONNET

IMPRESSIONNANT !



"Nymphéas" (1903).

Un directeur d'opéra, en mal de recettes, a toujours la ressource vivrière de programmer «Carmen» de Bizet. Sans risque. Claude Monet, c'est le Carmen des conservateurs de musée. Même raison de plaire à tous, par l'accès en plan incliné à un art séduisant qui parle. Monet a cessé de peindre en 1926 ses séries chromatiques d'effets spéciaux en pente douce et magnifique. Mais l'artiste reste dans le cœur et l'esprit de tous les amateurs de peinture en général, d'impressionnisme en particulier.

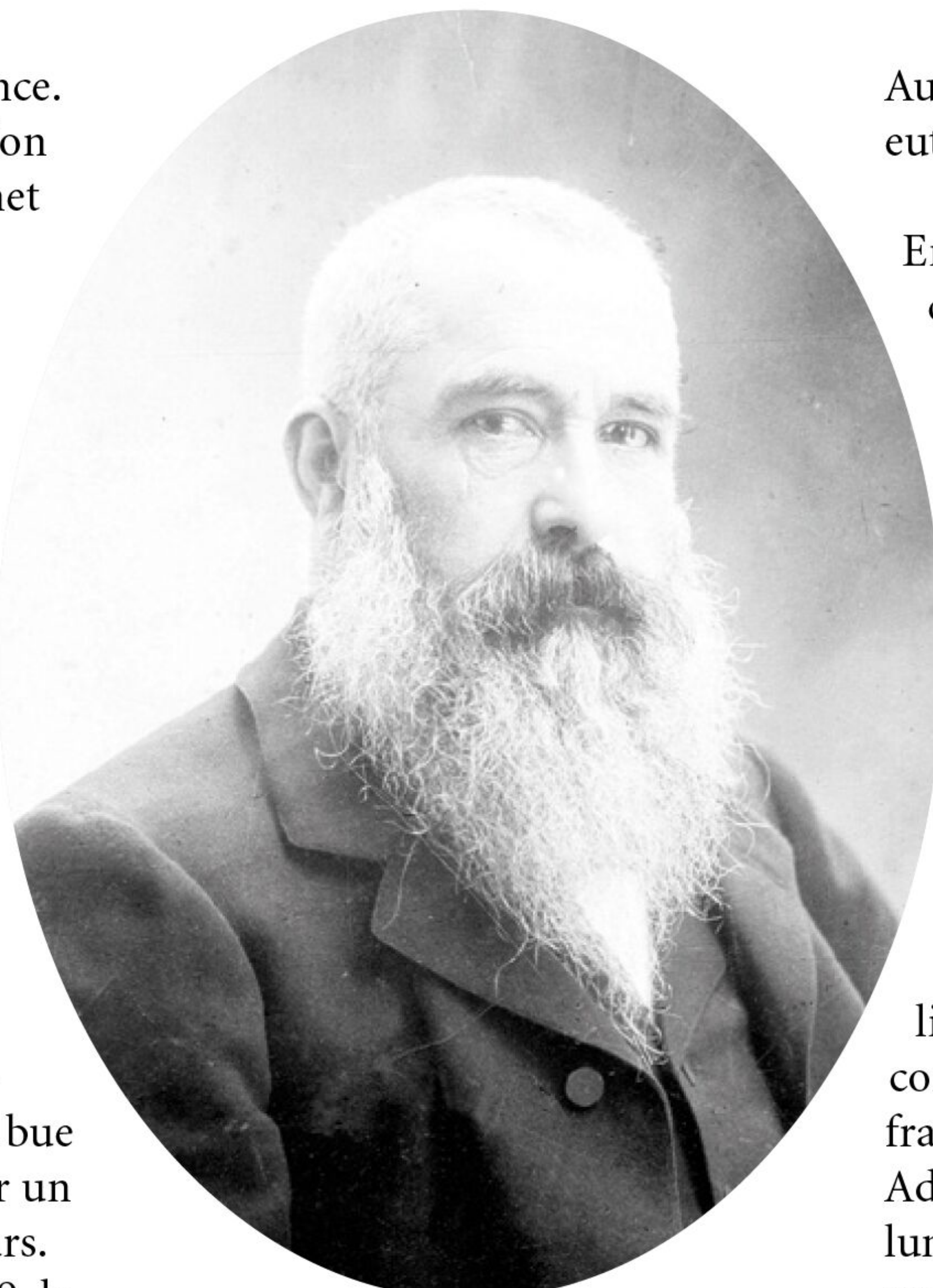
par Jean-Philippe Lestret

Parmi les passions françaises, Monet a pris place, sur l'échelle graduée des hautes températures, entre le grand de Gaulle et l'immense Johnny Hallyday. On se souvient de la grandiose rétrospective, qu'on vient de lui consacrer. Il n'est qu'à voir Giverny dans tous les catalogues des voyagistes et qui devient un carrefour très encombré aux beaux jours. Il suffit de constater l'adoration qu'on porte à sa peinture d'impressions, du soleil levant des processions devant ses tableaux, à la lune couchante du happening de fêtards sortant de boîtes de nuit.

A la rubrique «Eurêka» de la page jeux des quotidiens, on trouve parfois le charme énigmatique de toute carrière artistique partie du fin fond de l'isolement : tenter le pari de prouver aux autres l'existence d'un surcroît créateur, devenu hors de soi, presque une divinité. Du 14 novembre 1840, date de naissance à Paris de Claude Monet, jusqu'à nos jours, c'est à ce genre de pari du philosophe Pascal, auquel nous assistons pour lui. La rencontre rare, dans l'artiste parvenu, reconnu, admiré, statufié, du crédit des influences qui s'exercent et de l'unité qui se trouve en un témoignage d'expression originale, inédite, « divinisée ». Hors de ce chemin, point de salut, si la virtuosité n'en reste qu'aux citations, et à la porte du

" En dehors de la peinture et du jardinage, je ne suis bon à rien ! ", disait le peintre

Grand-Palais ou du Stade de France. Monet, lui, est bien dans la solution de l'Eurêka. L'enfant Claude Monet n'est cependant pas l'enfant Wolfgang-Amadeus Mozart, synonyme des prodiges ou des concours d'enfants surdoués. Il lui a fallu le temps de l'intuition incubée pour enfin trouver la bonne formule d'impressionner tout le monde. Mais semblable à Mozart, il eut les dons et la prédestination qui devaient le conduire à l'exception. Et surtout de plus sur Mozart : à 5 ans, en 1845, la famille Monet déménage de Paris au Havre. La mer. Sa « thalassophagie » à lui. Car, c'est vraisemblablement par la mer qu'il a bue des yeux, que Monet a pu devenir un meunier de lumières et de couleurs. Jusqu'à son départ à Paris en 1859, la jeunesse havraise du petit Claude a connu quelques infortunes du bien vivre. D'abord, les études au collège. Elles ne lui vont guère, préférant les longues courses de levée d'écrou au bord des falaises. Déjà s'affirme le goût du plein air où il s'en va croquer des bouts de rochers et d'écumes. Le dessin est seule matière pour lui et unique vocation. Ensuite, c'est un père rigide, employé d'une maison de commerce, qui ne comprend pas le rebelle et moins encore l'artiste en herbe. Enfin, une grande peine à 16 ans, en 1856 : c'est la perte de sa mère qui déséquilibre un peu plus la position d'original du tout jeune homme au sein de sa famille. Parallèlement, ce sont aussi des bonheurs de jeune doué à s'illustrer et



Pour Monet, le succès n'est venu que tardivement.

faire des rencontres décisives qui vont aider à décider un avenir incertain. Chez les galeristes et peintres du Havre et d'Honfleur, le petit Monet, dessinateur talentueux de caricatures ou d'ébauches de paysages, commence à se faire un nom prometteur.

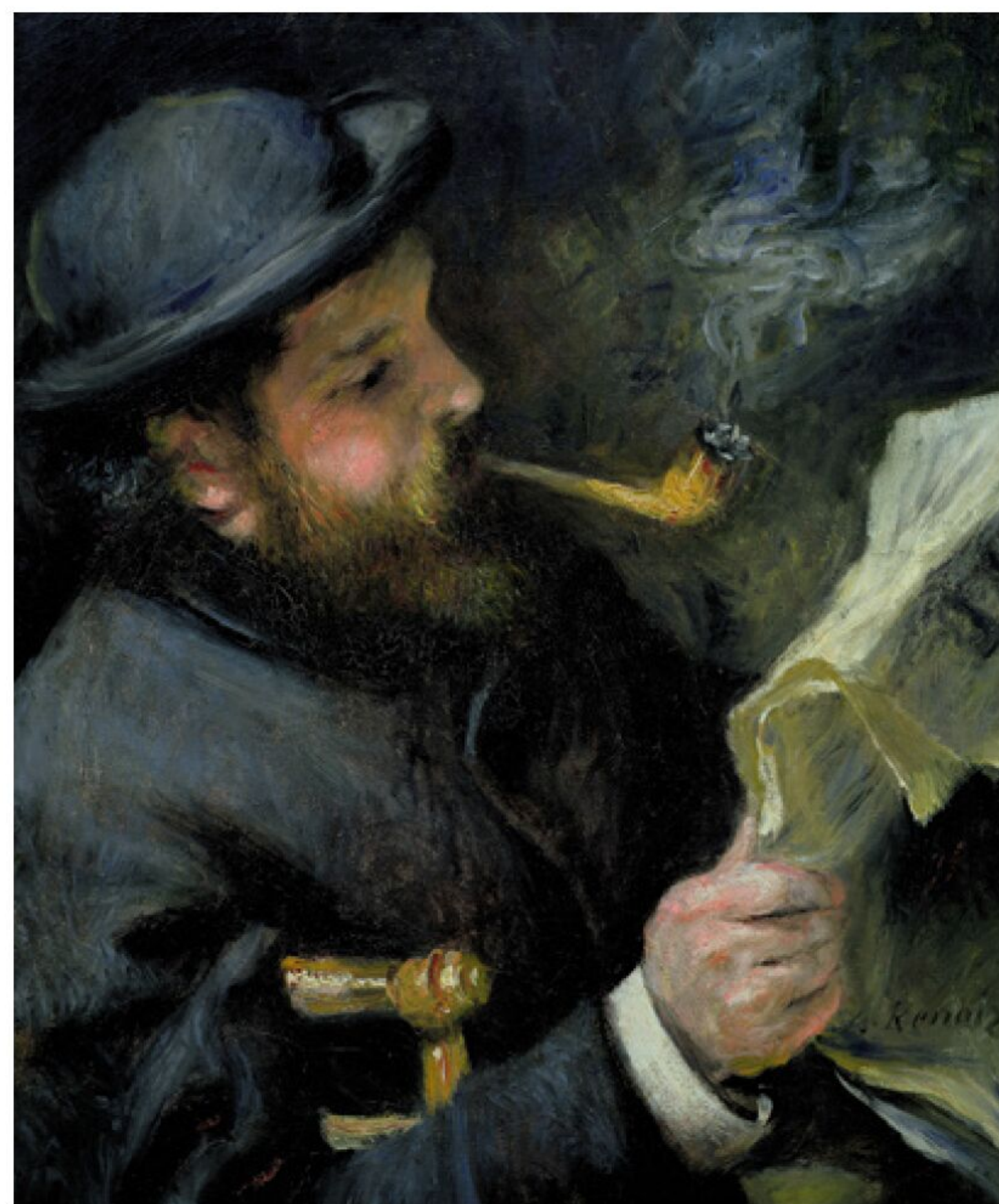
Notamment auprès d'Eugène Boudin, l'artiste aux ciels clairs, qui, d'affection, le prend en accompagnateur-apprenti pour l'emmener peindre «sur le motif». En plein air. Au plus près de ce que l'on voit, et qui est à traduire. Pour Monet, et de son aveu même, Boudin a été le découvreur, celui qui lui révéla son talent.

Au commencement de Monet, il y eut Boudin qui sut déchirer un voile.

En 1859, il obtient de son père réticent, la permission de rejoindre Paris pour aller étudier la technique du dessin et de la peinture. Mais, à l'Académie suisse, puis à l'atelier de Charles Gleyre, il y révèle toujours son côté buissonnier dans les brasseries de la rue des Martyrs. Il a l'instinct que son œil vagabond ne peut se poser que sur les cadres de vie au grand air. Et il ne retient de cette fréquentation d'ateliers confinés qu'une somme d'amis libres (Sisley, Renoir, Bazille) comme lui, cherchant la voie de l'affranchissement des codes admis. Adieu, semblent-ils dire tous, à lumière de cave et chevalet sous éteignoir ! Parti faire son temps militaire en Algérie en 1861, outre la typhoïde, il contracte le virus des paysages génésiques en expériences irradiées d'impressions de lumières et couleurs. Convalescent en 1862, il se rend chez Boudin et travaille comme un acharné «sur le motif». Les années 1860 et 1870 seront une lutte sans merci contre l'adversité. Il promène son chevalet partout où la nature l'attend. Marines normandes en cures fréquentes, bords de Seine peints et repeints, paysages d'Angleterre ou de Hollande. Même un «Déjeuner sur l'herbe» inachevé, qu'il élabore en 1865, sujet de concours repris du motif célèbre et conspué de Manet. Cherchant à se faire un nom, il court les prix distribués par le jury du grand Salon



La mer, immense source d'inspiration pour l'artiste.



Un portrait de Claude Monet jeune, peint par Auguste Renoir.

annuel, lieu de carnage entre anciens et modernes. C'est un succès mitigé avec, parfois, des œuvres honorablement remarquées ou distinguées. Mais le commencement de notoriété, qui donne raison à la persévérance, se fait attendre alors que le quotidien prend l'obscur d'un Rembrandt. Pour combler les trous d'une bohème misérable, il peut compter certes, sur la solidarité de la «tontine» des peintres amis. Béni soit Frédéric Bazille, dont l'aisance de la rente offre, aux autres, un réconfort de viatique. S'ajoute la cyclothymie propre à Monet. L'authentique moral fragile d'un artiste qui doute et cherche. S'il jouit à peindre la capture d'un rectangle de nature, il endure les abattements d'une vie de créateur. Ainsi, traversant ces années où il est encore très loin de naître à lui-même, outre ses fidélités d'artiste, il ne connaît que deux trouées d'éclaircie. Le marchand d'art, Paul Durand-Ruel, qui l'aime au point de croire en lui d'une pure foi de charbonnier, tout en lui avançant des sommes qui reculent le surlendemain. Et Camille Doncieux, son modèle préféré, sa compagne des jours maigres, celle qu'il épouse en juin 1870, et dont il a eu deux fils. À

presque 35 ans en 1874, le milieu des peintres croit en lui. Mais il n'est rien à côté d'un Mozart qui meurt au même âge, en ayant tout fait pour qu'Amadeus soit le prénom préféré des facilités du don à engendrer les chefs-d'œuvre, dans le temps imparti d'une durée menacée.

Tout Monet, a contrario, est dans l'éloge de la maturité tardive de la patience...qui prend son temps.C'est le signe même de son identité de peintre.

Mais sortons un instant du temps bouché de l'occlus, pour nous arrêter sur l'année 1874, premier jalon d'or qui fait de Monet, le chef d'école improvisé de l'impressionnisme. Monet et sa petite bande de lutteurs d'avant-garde n'arrivent pas à percer dans les cercles officiels. Ils sont soutenus par la jeune garde naturaliste, Zola en tête, qui aime dans le plein air réaliste et poétique, le moyen d'en finir avec la peinture académique au bitume des genres historiques ou mythologiques. Insuffisant. La critique officielle veille et refuse bienveillance et pitance.

Parmi les centaines de tableaux peints, en presque 60 ans de carrière, il en est un de génialement prémoni-

toire : «Impression, soleil levant». Son titre se veut essentiel de télex, traduisant, inspiré, ce que la toile suggère plus qu'elle ne représente. Une vue du port du Havre, au petit matin de brume d'un lever d'astre. Mais quelle vue ! On y retient l'atmosphère d'impressions qui couche sur la toile, le mi-clos du motif ensommeillé sous une narcotique lumière de fumerie d'opium. Les reflets dans l'eau calme, de l'orangé pâle du rayonnement, font marches d'ascension jusqu'à la sensibilité du spectateur d'aujourd'hui, photographe numérique ébloui par les ressources du logiciel de retouches : si l'on veut comprendre en termes d'aujourd'hui, Monet est partout chez lui dans nos affects spéciaux. Las d'être hors-jeu, un syndicat de novateurs met sur pied une exposition de groupe chez le photographe Nadar, d'avril à mai 1874. Monet avec Renoir, Degas, Pissarro, entre autres, y expose trois toiles dont «Impression... ». L'expo est un échec : éreintement de la critique, rejet moqueur. Toutefois, un bruit inattendu se fait autour du tableau de Monet. Louis Leroy, critique du «Charivari», rend compte en ces termes restés célèbres : « Impression,

GRANDS FRANÇAIS : Claude Monet



Monet dans son jardin et, sur la photo de droite, en pleine création.

soleil levant. Que représente cette toile ? Impression, j'en étais sûr. Je me disais aussi, puisque je suis impressionné. Il doit y avoir de l'impression là-dedans ». Et de titrer : «L'exposition des impressionnistes » ! Informellement, le mot est lancé, sans consécration autre qu'ironique. Pour Monet qui n'avait pas cherché d'effets publicitaires, c'est le début d'aventure d'un petit rien qui germe dans la croissance sans fin d'un néologisme, qu'il est appelé à porter, élu à incarner. Dès le lendemain du bourdonnant article-fondateur ? Non. Jusqu'en 1890, les quinze ans qui suivent, alternent toujours l'incertitude du but avec l'encouragement de la promesse d'avenir. D'un côté, l'artiste épure mieux encore la formule de la touche rapide à l'épreuve de la lumière. Paysages contrastés de beauté d'immobilité et de solitude recueillie. Une pie noire dans une étendue de neige. De translucides glaçons faisant débâcle sur la Seine. Monet sent le chef d'école qui refuse l'école. Début des années 1880, il déserte les expositions vaines des impressionnistes essoufflés. Il sent que seul, il parviendra à se trouver. Appelé, élu, certes. Mais pas encore investi.

De l'autre, les incertitudes pèsent sur

une vie quotidienne faite de doutes et chagrins. Camille meurt en septembre 1879, laissant Claude veuf désemparé et père de deux garçonnets. Et s'il commence à vendre des toiles, les finances conservent l'instabilité du bout de mois sonné à la quinzaine. Malgré les mécènes ou des expédients de travaux de décoration. Il lui reste pourtant une certitude d'intuition : en concentrant son art sur un resserrement d'angle, il présuppose l'idée de génie du faire et du refaire en grande obsession, sur la même plus petite part de nature donnée à de longues et lentes méditations répétitives. Variance sur invariance.

Arrêtons-nous sur l'autre grand jalon d'or qui marque trois mois de curiosité biographique, de septembre à novembre 1886 et ont fait de Monet un peintre d'anthologie. Lorsqu'il débarque à Belle-Ile, au large de Quiberon, il n'a pour bagages que son intuition d'artiste voyeur obsessionnel d'une fenêtre sur cour, et la mode celtomaniaque relancée, d'une Bretagne de bière rousse, d'Irlandaise aux yeux verts et de world-music de harpe celtique. La Bretagne sert à Monet comme à tous, d'offrir aux murs d'un intérieur à repeindre, l'exil intérieur. En septembre, il s'installe à Kervilahouen, sur la



côte ouest de Belle-Ile. À deux pas de la mer curative, une fois encore. Océan mieux que Manche, à faire et à refaire. Et dans cette solitude voulue d'ermite au désert, Monet s'entend dicter deux commandements.

« De la lumière, tu tireras la loi de l'instantanéité ». À force de travailler les effets de lumière, Monet tire la loi qu'on peut tous expérimenter en

observateurs : un effet de lumière ne dure pas plus de 30 minutes. Cette variance exige la rapidité d'exécution. De la palette à la toile, ce ne sont plus que touches d'impressions, retenant l'essentiel d'indications données par la dissection précise de l'instant fugace.

Mais ce qui n'est jamais le même, doit s'appliquer au même et conduire au second commandement : « Du motif choisi, tu tireras la loi de la série ». Les circonstances, parfois retorses, poussent Monet au débouché du même bout de côte, où serpentent falaises, s'élèvent aiguilles, se brouille dans bruine et vent, un rectangle de paysage pour lequel il met en pratique, une série du même motif pris à différentes heures du jour et différentes météo. En novembre 1886, ayant épuisé sa vie de rôdeur pathologique, il quitte Belle-Ile, rapportant une quarantaine de toiles de grand bond en avant, préfigurant l'installation d'une sûreté de main qui ne cède plus aux tremblements de la course d'orientation sans boussole.

En 1890, à 50 ans, l'artiste Monet naît enfin pleinement à lui-même, devenant le peintre singulier, du train qui part en restant à quai.



La célèbre maison de Giverny, dans l'Eure, est un lieu de culte pour les admirateurs du peintre.

L'homme est aussi devenu autre. Il s'installe dans la période d'âge d'or de Giverny (Eure), où il achète une maison qui prend rang de sanctuaire. Il retrouve avec Alice, qu'il épouse en 1892, le bonheur conjugal qui unit les tristesses du veuf et l'amertume de la mal-mariée. Surtout, il s'appuie sur la sagesse d'un Moïse qui, du haut de sa montagne, répand sur le monde, la loi de son «Duologue».

« Je m'entête à une série d'effets différents. Plus je vais, plus je vois qu'il faut beaucoup travailler pour arriver à rendre ce que je cherche : l'instantanéité », écrit-il en octobre 1890, commençant une première série : «Les Meules». Puis, ce seront «Les Peupliers» et «Les Cathédrales», qui, chaque fois, retraceront les minutes qui s'écoulent des matins, midis, crépuscules sous la pluie, la neige, le vent, le froid ou le soleil. Le portail de la cathédrale de Rouen, série de 1893-1894, est ainsi représenté dans l'or du soir tombant, ou dans la poussière d'albâtre du plein midi. Comme l'écrit Mallarmé à Monet, on finit par se surprendre à regarder,

à travers le souvenir de ce qu'il en a peint et s'impose tel quel. Début 1900, il devient l'artiste accompli, qui s'enrichit de ses œuvres, notamment auprès de fervents clients américains. La consécration des distinctions officielles le popularise de son vivant et conduit à un curieux mouvement en ciseaux dans les dernières années de la vie du peintre. Plus sa notoriété conquiert de territoires en publicité, plus sa vision d'artiste se restreint et se concentre à l'infiniment petit. Juste un bassin. Dans le jardin de Giverny. Où la série prend le tour de la masterclass, donnée par Monet pour Monet.

La loi des séries ramène aussi quelques réalités pénibles d'un jadis de chagrins. Alice meurt en 1911. Son fils aîné décède en 1914. Puis, il est atteint de cataracte qui affecte l'acuité de son œil, suprême affliction. La tête de lion à longue barbe de prophète russe, qu'il affiche, fait pourtant front pour entamer son dernier combat d'artiste. Avec une sagesse japonisante dont il influence ses dernières œuvres, il ne bouge

" La couleur est mon obsession permanente, ma joie et mon tourment "

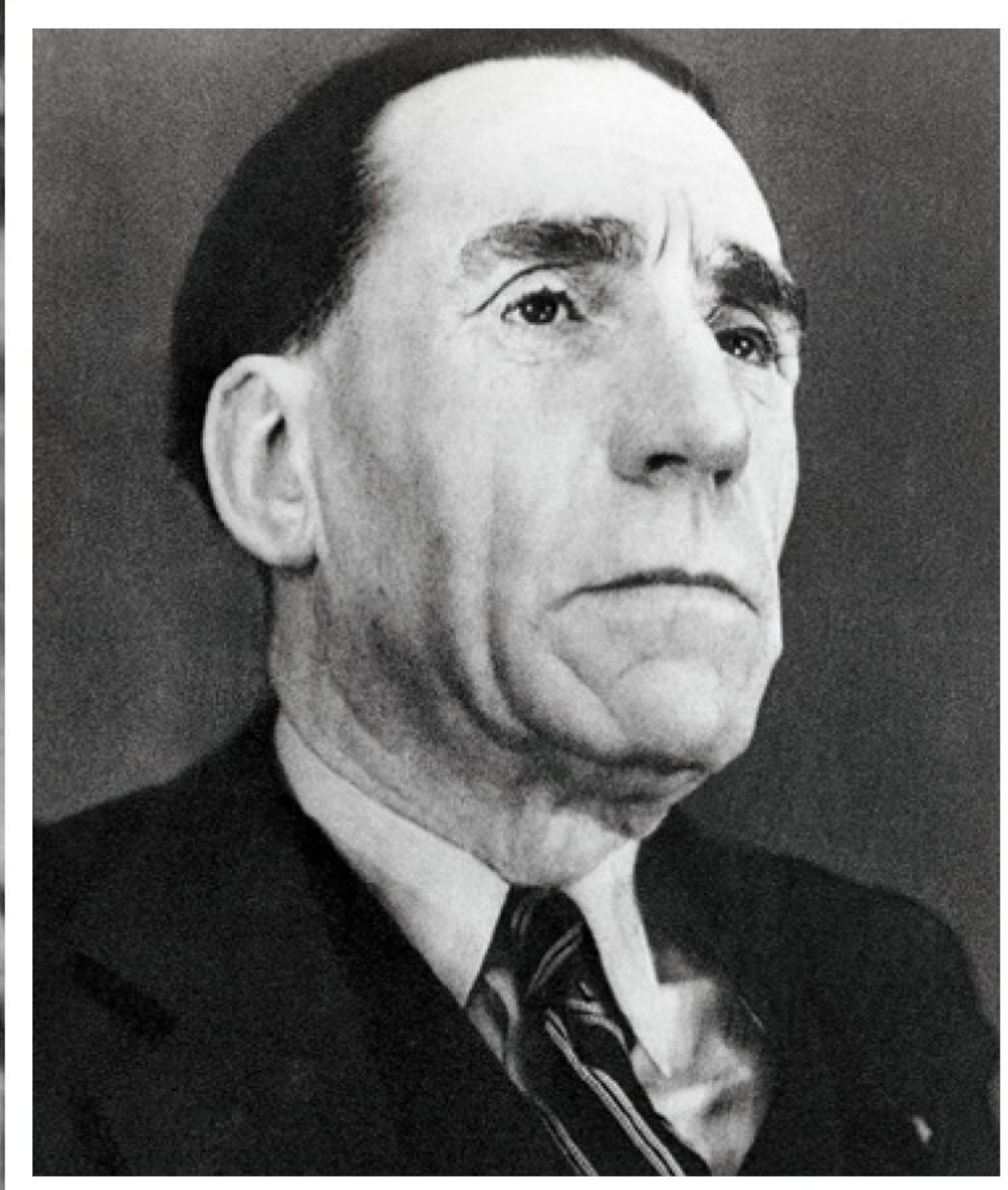
plus de Giverny, traversant seulement la route qui le sépare d'une dépendance. Là, un petit pont enjambe un bassin de nénuphars. Le dernier motif qu'il s'est choisi : «Les Nymphéas», petits tableaux commencés en 1897 jusqu'aux grands panneaux décoratifs de 1923. Une vue de diapositive. Paysage seulement d'eau et de reflets. Les touches ne sont plus qu'indications, frottées aux influences de l'ellipse des haikus (petits poèmes) et des virgules de l'estampe. De l'épure d'une forme évanouie, on monte à l'empyrée d'une abstraction de couleurs, qui confie ainsi l'inquiétude du chercheur : «Une couleur, ça dure une seconde, parfois trois ou quatre minutes, au plus. Que faire, que peindre en trois, quatre minutes ? Ce qu'elle me fait souffrir la peinture !». Opéré de la cataracte en 1923, Monet est, ensuite, atteint d'un cancer du poumon. À l'agonie lors de l'hiver 1925, il n'est plus temps pour lui de se désespérer des tons faux, en repassant ses tableaux. Et le 5 décembre 1926, il se peint de noir total, à 86 ans. Son souhait plaisant de tableé du dimanche ne sera pas exaucé par les pompes jamais gaiement funèbres : être enterré dans une bouée, au milieu de cette mer nourricière en transfigurations. Et il n'eut pas non plus l'occasion de nous offrir un dernier tableau : «Impression d'une âme montante». En une brume d'or vers le disque cuivre, par l'escalier de reflets, sur l'eau embuée d'un port.

J.P.L

LOUIS RENAULT

L'Auto...Entrepreneur

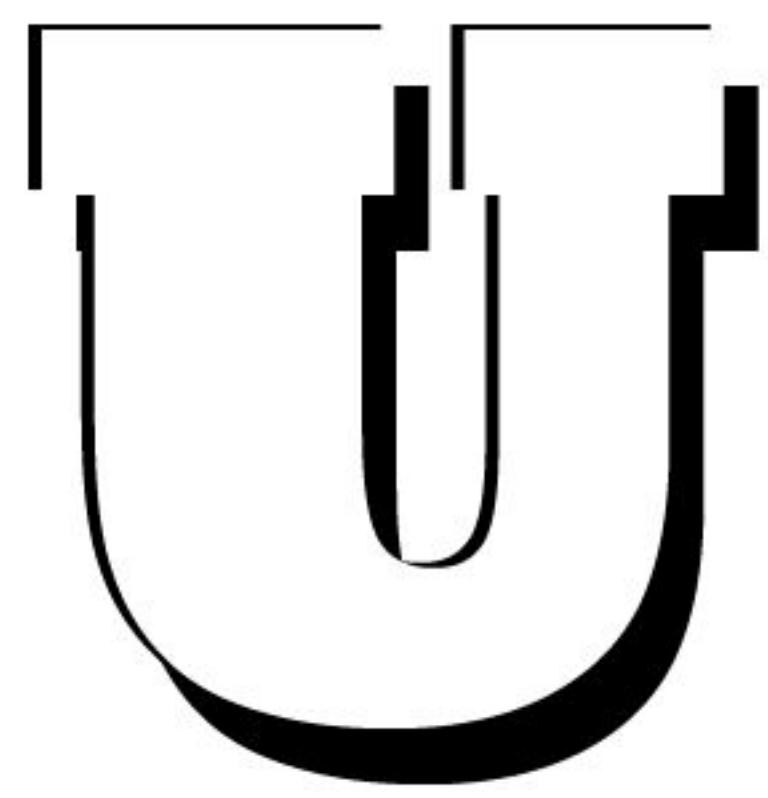
Enfant, le
jeune Renault
adorait le vélo.



Pour les jeunes générations, le nom de Renault évoque une marque d'automobile réputée. Mais derrière ce patronyme, se cache un prénom : Louis. Car Renault a longtemps été l'entreprise d'un homme. Une société synonyme de modernité et d'allure. Tout au long de sa vie, cet industriel aura été une passion française : héros lors de la Première Guerre Mondiale, adulé, décoré et honoré, il fut décrié, répudié et emprisonné lors de la Seconde guerre. Itinéraire d'un génie de l'automobile, du triomphe de son premier véhicule à la répudiation.

par Florent Baracco

GRANDS FRANÇAIS : Louis Renault



Une gerbe de fleurs et le visage tuméfié : la photo de Louis Renault sur son lit de mort en octobre 1944, illustre les années noires de l'une des plus emblématiques entreprises françaises. L'industriel fondateur de Renault disparaît sous les huées à 77 ans. Benjamin d'une fratrie de 5 enfants, Louis Renault naît le 12 février 1877 dans une famille typique de la grande bourgeoisie de la III^{ème} République. Unie, travailleuse et discrète, la famille vit aisément. Alfred Renault, le père, a fait sa fortune dans le négoce de matière pour les vêtements, en investissant dans des entreprises en difficulté afin de les redresser. Louis Renault arrive donc dans un environnement aisé où l'argent ne manque pas. Choyé par sa mère, le jeune Louis est cependant mauvais élève. Il est « faible » au mieux, souvent « médiocre ». Mauvais en orthographe, sa diction est assez désastreuse. Il est raillé par ses petits camarades car il est roux et a les oreilles décollées. Peu porté par le travail intellectuel, le cancre se

montre particulièrement doué pour les travaux manuels. Ainsi, très jeune, Louis fabrique tour à tour un appareil photo ou une boîte à musique. Passionné de mécanique, il voit déferler les grandes inventions comme le phonographe d'Edison. Dans la maison familiale de Billancourt, il aménage un atelier où il invente, bricole, construit. « Le Gigolo » est le premier bateau qu'il bâtit. Propulsé par une machine à vapeur, l'engin est rudimentaire mais agréé.

Si les premiers pas de Louis Renault dans la mécanique laissent entrevoir une carrière pleine de promesses, la famille Renault connaît de nombreux drames. Le frère aîné, Joseph, meurt dès 1886, la sœur Marie-Berthe décède en 1889. Et lorsque la figure paternelle disparaît en 1892, Louis Renault n'a que 15 ans. A la suite de ce décès, Marcel et Fernand prennent l'éducation de leur jeune frère en main. Mais toujours réfractaire à l'école, il a fait son choix : « Vers l'âge de seize ans, j'ai dit à mes frères que le commerce ne m'intéressait pas et que j'avais décidé de me lancer dans

la mécanique », dit-il. Une idée fixe trotte dans sa tête : faire carrière dans l'automobile. Cette passion date de sa rencontre avec Léon Serpollet, l'inventeur de la chaudière à vaporisation instantanée pour les tramways, qui l'a amené dans une de ses expéditions automobiles dans Paris. Après son service militaire, il revient à son projet de construction d'une voiturette automobile. Avec l'aide financière de ses frères, il travaille jour et nuit. Commencée en octobre 1898, imaginée à l'armée, elle est terminée trois mois plus tard avec une innovation de taille. Les chaînes et courroies sont remplacées par un arbre de transmission articulé par un cadrant reliant directement la boîte de vitesse au pont arrière. Il s'agit de la « prise directe ». L'engin roule à 50 km/h, possède un système de double freinage moderne, les passagers bénéficient d'une suspension intégrale et le véhicule dispose d'une marche arrière. Le 24 décembre 1898, soir de réveillon, Louis Renault fait tester à un groupe d'amis sa nouvelle invention et emprunte la côte de la rue Lepic d'un dénivelé de 13 %. Épatés, ses amis lui commandent douze engins. Le pari est gagné, le brevet déposé. En quelques semaines, Louis Renault a conçu une automobile révolutionnaire.

La société Renault Frères est fondée en 1899 avec un capital de 60 000 francs. Cependant, Louis est le grand absent de l'entreprise et par un tour de passe-passe juridique, la première voiture n'appartient pas à son inventeur mais à Fernand et Marcel, ses frères, qui ne croient pas tellement au projet de Louis. Ils refusent de miser toutes les économies familiales. Malgré ce scepticisme, le cadet n'est pas avare d'efforts. En moins de six mois, il construit vingt-neuf voiturettes qui coûtent environ 3 500 francs. Georges Prade, journaliste à l'hebdomadaire « La Vie au grand air », encourage Louis Renault à par-



Entouré par ses deux frères, Marcel et Fernand.

ticiper à des courses automobiles. En août 1899, deux voiturettes participent au Paris-Trouville avec au volant les frères Renault, qui remportent cette course. Suivront des succès lors de Paris-Bordeaux ou Paris-Vienne. Véritables coups de publicité, ces performances permettent de remplir les carnets de commande. Dès la première année, Renault Frères fabrique 71 voitures, emploie 60 ouvriers et présente un bénéfice de plus de 35 % du chiffre d'affaires. Au fil des mois, l'activité, le nombre de salariés, la taille des usines et les bénéfices explosent. Un nouveau drame vient frapper la famille. Lors du Paris-Madrid, Marcel perd la vie à 31 ans après un accident de voiture. Le « p'tit Louis » grandit pour devenir Monsieur Renault : il quitte le monde des courses en tant que pilote et engage des coureurs professionnels. Louis Renault est persuadé que l'avenir de l'automobile se trouve dans le transport de marchandises et les transports en commun. En 1905, la Compagnie Française des Automobiles de Place commande 250 taxis. Un cap est franchi. D'abord artisanale, la production devient industrielle. De 1905 à 1909, 2 800 taxis sont produits. Il décide de toujours élargir sa gamme : camionnettes, autobus, véhicules sanitaires ... Sur le plan des affaires, tout va pour le mieux, à l'exception de quelques grèves. Mais la santé de Fernand se dégrade. Il se retire de l'entreprise en 1908. La société Renault Frères est dissoute et laisse place à «Automobiles Renault. Louis Renault constructeur ». Fernand décède en mars 1909. Louis Renault est seul maître à bord. Si des prémices de contestations avaient été remarquées en 1906, Louis Renault doit affronter une grande grève en 1913. En cause, les méthodes de travail inspirées par l'américain Frederick W. Taylor, célèbre pour le taylorisme définissant la



Renault au volant de sa première voiturette en 1898.

meilleure façon de produire. Louis Renault mesure précisément le temps de production afin de le réduire de manière significative. Des chronomètres sont installés. La colère monte et les ouvriers commencent à gronder car les temps demandés ne sont pas réalistes. Le patron réagit de manière laconique. « Vous pouvez vous mettre en grève, j'ai de l'argent, je prendrai trois mois de vacances que je passerai sur la Côte d'Azur », déclare-t-il, repris par «L'Humanité». Si la grève se durcit, l'usine continue de tourner grâce à de la main-d'œuvre recrutée. Après cinq semaines de conflit, tout rentre dans l'ordre, la

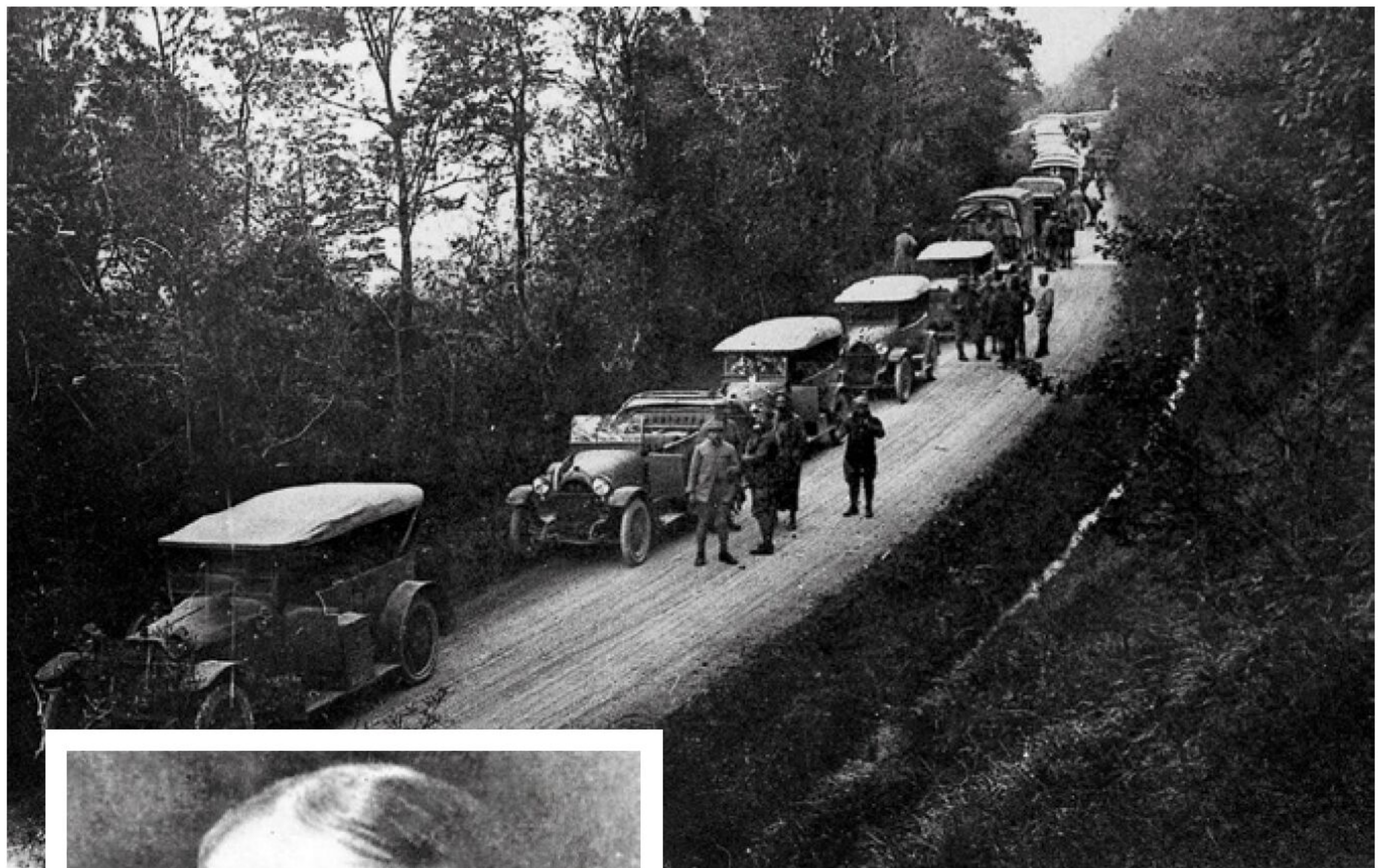
grève est terminée. À la veille de la Première guerre mondiale, Louis Renault est à la tête d'une entreprise comptant près de 5 000 personnes, qui fait jeu égal avec Peugeot, autre mastodonte de l'automobile. Les sirènes de la guerre retentissent et l'heure de la mobilisation générale sonne. Les usines Renault se vident. Sur 4 900 ouvriers, seuls 20 restent pour assurer la fabrication des moteurs d'avion. En ce mois d'août 1914, les sourires sont affichés, les mobilisés partent la fleur au fusil à l'occasion de ce qui est présenté comme la revanche de 1870. Mais voilà, l'armée française débordée et

GRANDS FRANÇAIS : Louis Renault

Les fameux "Taxis de la Marne", fabriqués par les usines Renault, lors de la guerre 1914-1918.

acculée par la puissance allemande, doit reculer. Le 6 septembre, le général Joffre lance une contre-offensive afin de protéger Paris. Il fallait envoyer au front près de 12 000 hommes. Tous les taxis en circulation, soit 1 200 véhicules, sont regroupés sur l'esplanade des Invalides. Près de 6 000 hommes sont amenés sur le front lors de la bataille de la Marne. La légende se crée. Les « taxis de la Marne », en majorité des Renault type AG, ont sauvé la France du désastre. Après cet épisode glorieux, les usines Renault se reconvertissent et produisent du matériel militaire. Des millions d'obus sont fabriqués. Camions et voiturettes sortent des usines et l'entreprise devient le premier producteur de moteurs d'avion.

L Louis Renault participe amplement à l'effort de guerre. Puis en 1917, l'innovation, qui va faire gagner le conflit, quitte les ateliers : il s'agit du Renault FT-17 connu pour être le premier char de combat léger puisqu'il ne pèse que 6,5 tonnes. Le FT-17 pivote sur 360°. 3 000 chars légers sont commandés. Percant les lignes allemandes, le char Renault contribue à la victoire dans une guerre qui aura duré plus de 4 ans. Le chef de l'état-major allemand Eric Ludendorff loue le rôle de Louis Renault : « Les Français ont eu cette rare fortune de trouver un grand général ; ce général s'appelait Louis Renault ». Après l'effort de la guerre, place aux récompenses et aux honneurs. Georges Clémenceau le félicite, son concurrent numéro un, Robert Peugeot, le congratule et le 28 décembre 1918, il est fait officier de la Légion d'honneur. La fin de la



A gauche, Frederick Taylor, le théoricien du travail à la chaîne, dont Renault utilisa les méthodes.

guerre marque sa réussite professionnelle, mais également personnelle. En septembre 1918, il se marie en effet avec Christiane Boullaire, de 18 ans sa cadette, et devient père en 1920 d'un petit Jean-Louis. À la sortie de la guerre, le statut juridique de l'entreprise change. La Société des Automobiles Renault disparaît au profit de la Société Anonyme des Usines Renault (SAUR) dont Louis Renault est le principal actionnaire. Il décide de diversifier son empire industriel en rachetant des forges et aciéries en Moselle. Il bâtit une usine hydroélectrique en Savoie afin d'alimenter en électricité son usine métallurgique de Saint-Michel-de-Maurienne ou investit dans diverses sociétés mécaniques. Avec cette présence tous azimuts, Renault réduit sa dépendance. Autre changement : le logotype devient le losange, en 1925, afin de répondre au « double chevron » de Citroën, et s'affiche désormais sur les

capots de chaque véhicule. Louis Renault n'apprécie guère les méthodes d'André Citroën qui vend plus de véhicules que lui – 12 000 contre moins de 10 000. Les deux industriels se livrent une âpre et constante bataille. Citroën a souvent un coup d'avance en développant le crédit à la vente et la publicité, deux concepts empruntés aux États-Unis. La rivalité s'achève avec la vente de l'entreprise Citroën à Michelin après que Louis Renault ait refusé de racheter la société de son meilleur ennemi.

Alors que les Années Folles se terminent par le krach de 1929, Renault doit procéder à des réductions d'effectifs et de salaires. Pour résister à cette crise, Louis Renault continue à se diversifier en s'appuyant sur les commandes pour l'armement et rachète la Société des Avions Caudron et entre dans le capital d'Air France. Si la grande usine Renault s'est installée sur l'Île Seguin, à Billancourt, à la fin des années 1920 pour des questions de place, la colère se fait entendre. Les commandes ont diminué, la semaine de travail est ramenée à 30 heures et Louis Renault est peu emprunt au

dialogue. La victoire du Front Populaire de Léon Blum en 1936 dynamite la situation. Des grèves sont menées par les communistes de l'entreprise. Renault devient le symbole de la lutte sociale jusqu'en 1938. Arrestations et licenciements seront les réponses apportés par le patron.

Recouée, l'entreprise est en difficulté à la veille de la Seconde guerre mondiale. S'ajoutent aux tensions sociales ou à la crise politique et internationale ambiante, les ventes décevantes de la Juvaquatre, premier modèle de la « petite voiture » à caisse monocoque. À l'occasion du Salon de l'automobile de Berlin en 1937, où est présenté ce nouveau modèle, Louis Renault s'affiche avec Adolf Hitler.

C'est ici que la légende noire de Louis Renault débute. Une photo a été prise lors de cette rencontre. Elle sera utilisée comme preuve de la collaboration de l'industriel français. Alors que la guerre a débuté le 1er septembre, la France n'est pas préparée. Désarmée et déboussolée : la débâcle ne peut-être évitée. Louis Renault est convoqué le 24 mai par Paul Reynaud, Président du Conseil, qui lui propose de l'envoyer aux Etats-Unis afin d'obtenir des industriels américains, la construction de chars d'assaut pour éviter une défaite pourtant inexorable. Renault accepte. Le 14 juin, un télégramme lui apprend que son usine de Billancourt a été évacuée puis, un autre le 17 juin, lui signifie que Pétain, arrivé au pouvoir, a demandé l'armistice. Revenu en France, il constate que son entreprise a été saisie par les Allemands. Convoqué par les autorités allemandes qui l'enjoignent de réparer des chars sous peu de voir son usine vidée, Louis Renault refuse à plusieurs reprises. À partir de ce moment précis, le flou entoure la conduite du patron. Les Allemands prétendent qu'il a enfin

accepté alors que Renault réplique qu'il n'a rien signé. Les nazis convoquent finalement François Lehideu, neveu et adjoint de Renault, l'accusent de « résistance passive » et lui annoncent que l'industriel a finalement donné son accord. Malade depuis quelques années, l'état de santé de Louis Renault se dégrade au fur et à mesure. La guerre prend un nouveau départ. Le 3 mars 1941, vers 21 heures, commence le premier bombardement par la Royal Air



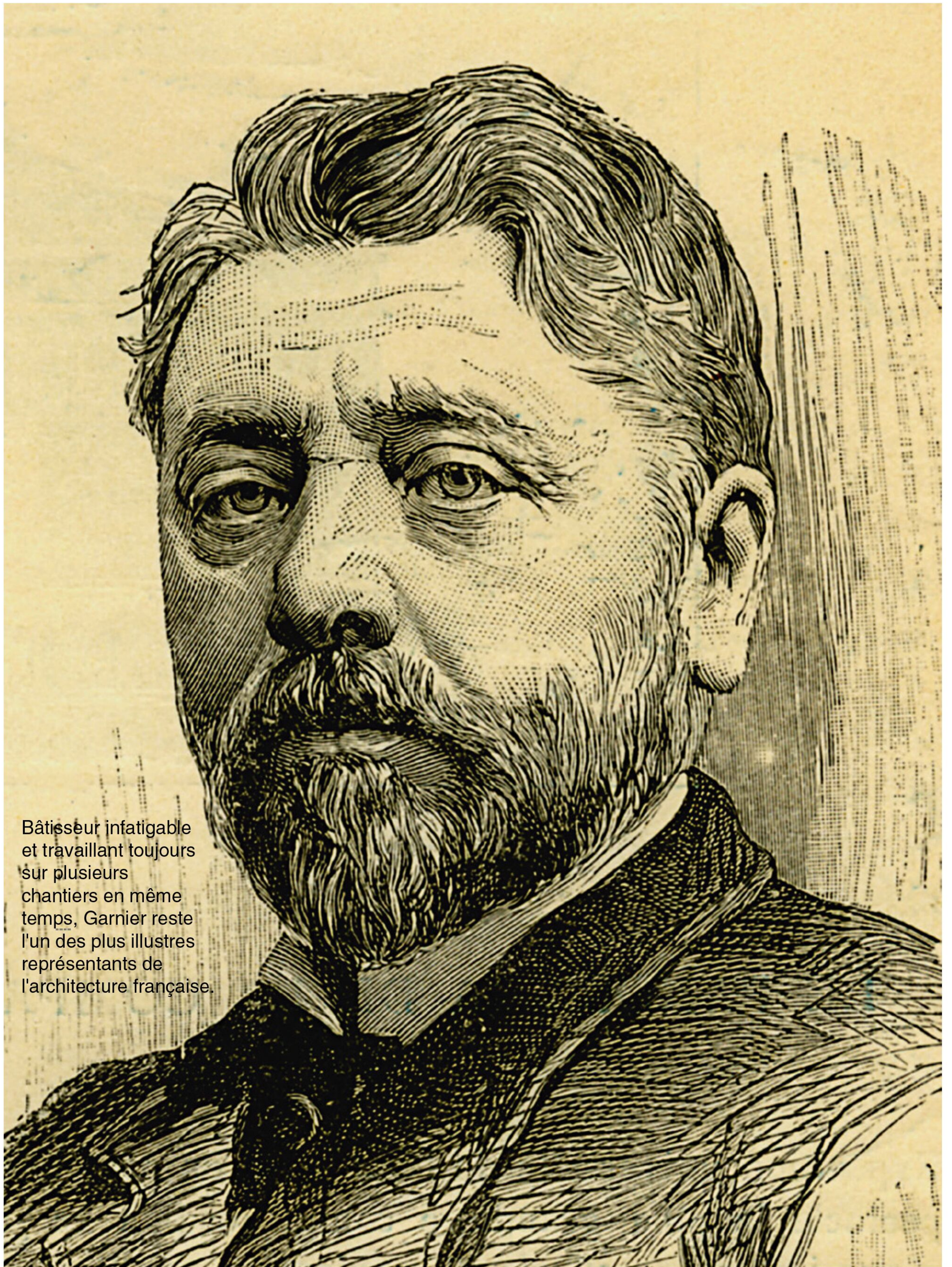
De Gaulle nationalisa Renault en 1944.

Force. 450 tonnes de bombes tombent sur l'usine Renault de Billancourt. « Les usines Renault travaillaient pour l'armée allemande, les usines Renault ont été frappées », justifient les alliés britanniques. Cependant, certains historiens contredisent les chiffres invoqués par les Alliés. Renault n'a fabriqué qu'en très peu de quantité des chars et des camions pour les Allemands. En tout cas, Louis Renault décide de reconstruire l'usine et lors de chaque bombardement, il voudra reconstruire ... toujours. Ne pas voir l'œuvre de sa vie être détruite sera son leitmotiv. Raison de plus pour prouver un comportement douteux. Alors que certains de ses collaborateurs l'encouragent à envoyer son fils à Londres près de De Gaulle, il refuse. Louis Renault sent qu'il devra rendre des comptes sur son comportement durant la guerre. Paris est libérée et les journaux réapparus, demandent la tête des « traîtres et (des) profiteurs de la trahison », Louis Renault

en tête. Parti dans sa maison de campagne, Louis Renault décide de revenir sur Paris et se présente le 22 septembre 1944 au juge d'instruction qui se charge de son dossier. Une lettre de dénonciation accuse Renault d'avoir fabriqué des avions pour les nazis. La filiale Caudron-Renault a en effet travaillé en étroite collaboration avec la firme allemande Siebel qui était placée sous la direction de Goering. Placé en détention, Renault rejoint la prison de Fresnes. Examiné par des experts, il est à bout de souffle et tient des propos incohérents. Lors d'une entrevue avec sa femme, il lâche : « Ils m'auront tué avant, c'est la nuit qu'ils viennent ». Selon elle, ces hommes seraient membres des francs-tireurs partisans (FTP), proches du Parti Communiste. Après des jours troubles où son état de santé ne fait que se dégrader, il est transféré à la clinique Saint-Jean-de-Dieu. Le 23 octobre, il prononce ses derniers mots : « L'Usine ». Il décède le 24 octobre 1944 à 6 heures 45. Mort naturelle ou victime de l'épuration qui règne à cette époque ? Le gouvernement provisoire, dirigé par De Gaulle, nationalise l'entreprise qui devient la Régie Nationale des Usines Renault. L'enquête sur la collaboration continue après la mort de Louis Renault. Si des fautes ont été commises, on est loin de l'image d'Epinal du collaborateur soumis aux ordres de l'occupant. Pour certains, il paie son attitude envers les communistes lors des grèves de 1938. Aujourd'hui encore, les héritiers de Louis Renault tentent de le réhabiliter. Même décédé, Renault fera un dernier pied de nez à l'Histoire. Sa dernière création, la 4 CV, élaborée en 1941, sera présentée en 1946 et produite en 1947. Elle connaîtra un succès commercial planétaire et sera l'emblème de toute une époque. « Le nom grandit quand l'homme tombe », disait Victor Hugo. Un nom sans prénom, mais toujours symbole du génie français.

F.B

GRANDS FRANÇAIS : Charles Garnier



Bâtitteur infatigable et travaillant toujours sur plusieurs chantiers en même temps, Garnier reste l'un des plus illustres représentants de l'architecture française.

Charles Garnier

LE FANTÔME DE L'OPÉRA

L'Opéra Garnier, un des symboles de la ville de Paris, est aujourd'hui bien plus connu que son concepteur, ancien élève de la prestigieuse école des Beaux-arts et architecte talentueux du XIX^{ème} siècle. Charles Garnier a inventé le style «Napoléon III» et construit des édifices de toutes sortes, son fameux Opéra devenu monument national, mais aussi des villas ou des sépultures. Toujours écartelé entre romantisme et académisme, entre exubérance et rigidité, Garnier était clairement un homme de son siècle.

par Lucie de la Héronnière

“ I n'y a pas à choisir entre tous les arts, il faut être Dieu ou architecte! », déclarait, en 1851, le jeune Garnier, en découvrant le Parthénon avec émerveillement. Avant même de concevoir son œuvre majeure, le célèbre Opéra parisien qui portera son nom, Charles Garnier avait déjà profondément conscience de l'importance et de la beauté de son art. Le futur créateur du Palais Garnier naît le 6 novembre 1825 à Paris, d'un père forgeron et d'une mère dentellière. Dès l'âge de 13 ans, il suit des cours à l'École royale gratuite de dessin. Parmi ses camarades, on trouve Jean-Baptiste Carpeaux, un futur collaborateur ! Les élèves architectes du XIX^{ème} siècle passent forcément par des ateliers d'architecture pour recevoir un enseignement professionnel et apprendre le métier sur le terrain. Le jeune élève Garnier fera ses classes avec Jean-Arnauld Lévêil, puis Hyppolite Lebas. Le 9 janvier 1842, à tout juste 16 ans, il est admis à la prestigieuse École royale des Beaux-arts sans savoir qu'il en deviendra

l'un des étudiants les plus emblématiques. Le jeune Charles travaille en parallèle dans l'agence du grand architecte Eugène Viollet-le-Duc (connu pour ses restaurations de constructions médiévales). Aux Beaux-Arts, Charles Garnier dessine, apprend, observe, fait germer sa personnalité et son style complexes. Après six années d'intenses études, il sortira de la célèbre école avec un Grand prix de Rome de l'architecture ! Le sujet de l'épreuve finale s'intitulait : « Un conservatoire des arts et métiers, avec galerie d'expositions pour les produits de l'industrie ». Sa route continue et le jeune Garnier part pour Rome avec quelques camarades. Il sera pensionnaire à la Villa Médicis pendant cinq ans. Cinq merveilleuses années de découverte grâce à des voyages d'études en Italie du Sud, en Sicile, en Grèce ou en Turquie. Il rapportera dans ses bagages et ses croquis un fort goût pour la polychromie et des influences hétéroclites. Le jeune dandy extraverti et un peu bohème se retrouve bien désemparé lorsqu'il

faut rentrer à Paris en janvier 1854. C'est le début d'une profonde dépression. Il survit de petits emplois à droite et à gauche et se morfond dans des projets non réalisés. Garnier parvient tout de même à être nommé sous-inspecteur pour la restauration de la Tour Saint-Jacques à Paris. En 1855, il commence aussi à travailler à l'aménagement de la chapelle funéraire de la famille du Duc de Luynes à Dampierre-en-Yvelines. Sa personnalité attachante, sa belle allure de romantique et son visage de brun tourmenté (on le surnommait « l'Indien ! ») sont autant d'atouts pour séduire sa future femme et en 1858, Charles Garnier épouse Louise Bary. Celle-ci, née dans une famille d'universitaires, est fine et cultivée et soutiendra le génie de son cher mari jusqu'à sa mort. Charles Garnier multiplie les projets les années suivantes : il est nommé inspecteur des travaux des nouvelles barrières de Paris et s'occupe de la construction de la maison Aucler à Paris. En 1860, il est même nommé architecte ordinaire de la ville de Paris. Le jeune couple Garnier s'installe alors au 90 boulevard Saint-Germain à Paris. Mais c'est seulement à la fin de cette année 1860 que commence la grande aventure de Charles Garnier, avec l'œuvre de sa vie. Napoléon III décide de la construction d'un nouvel Opéra : la précédente salle, construite à titre provisoire (40 ans plus tôt !) est jugée trop exiguë. Il faut un bâtiment neuf et majestueux pour accueillir les spectacles lyriques

GRANDS FRANÇAIS : Charles Garnier

ou chorégraphiques. L'Empereur exige un lieu somptueux, digne du régime et de ses fêtes. Le concours pour la construction du nouvel Opéra de Paris est lancé en décembre 1860. Une occasion à ne pas manquer : l'ambitieux Charles se lance sans hésiter ! Début 1861, son projet est sélectionné pour la réalisation du nouveau haut lieu culturel parisien. Pas peu fier, Garnier, encore quasi inconnu, remporte la mise face à 171 autres candidats, à la surprise générale ! Le jeune trentenaire bat même le déjà célèbre architecte Viollet-le-Duc, dont le projet a pourtant les faveurs de l'Impératrice. Pourquoi son projet plaît tant au jury ? Sans doute pour son style inédit et sa façon de s'inspirer de différentes tendances du passé réinterprétées et associées. L'impératrice Eugénie (dont le favori était l'architecte Eugène Viollet-Le-Duc) aurait interrogé Garnier en observant les plans : «Qu'est-ce que c'est que ce style là? Ce n'est ni du grec, ni du Louis XV, pas même du Louis XVI...». L'architecte répond malicieusement : «Non... ces styles-là ont fait leur temps... c'est du Napoléon III... et vous vous plaignez!». L'Empereur – tout de même le principal concerné par cette dénomination – glisse discrètement : «Ne vous en faites pas, elle n'y connaît rien...».

La construction de l'édifice qui deviendra un des symboles de Paris occupera Garnier pendant quinze longues et passionnantes années. Une fois tous les plans préparés et affinés, la première pierre de l'édifice est posée le 21 juillet 1862 par le comte Walewski, ministre des Beaux-Arts. Garnier va s'appliquer à soigner minutieusement les détails et à employer une grande variété de matériaux. Il s'entoure d'amis pour réaliser un des édifices les plus monumentaux du XIX^{ème} siècle et fait appel à toutes les ressources de la couleur et de l'illusion. L'architecte étudie les proportions des salles de spectacle européennes pour réaliser

un Opéra avec une acoustique exceptionnelle. En plus, le lieu culturel est aussi destiné à recevoir une société élégante. Alors, Garnier accorde une grande importance aux espaces dévolus au public. Les mondanités battent leur plein : le spectacle ne se déroule pas seulement sur la scène, la bonne société parisienne se montre et se rencontre constamment! Théophile Gautier affirme d'ailleurs que cet Opéra de Paris en construction est la future « cathédrale mondaine de la civilisation ». Pendant ces quinze années, Garnier ne s'est pas uniquement consacré à « son » Opéra. Il est par exemple également



L'Empereur Napoléon III a favorisé la carrière de Charles Garnier.

nommé architecte de la Salle Le Peletier. Il s'occupe aussi de sa petite famille : son fils Daniel naît en mars 1862 et, hélas, meurt juste avant ses 2 ans. Charles devra soutenir son épouse qui, en l'espace de quelques années, perdra son enfant, son frère, son père, sa mère et fera une fausse couche. Et puis les Garnier voyagent souvent, en France (Jura, Pyrénées, Bretagne...) ou en Italie. C'est le moyen de découvrir de nouveaux lieux propices à des constructions ou de se nourrir d'influences étrangères.

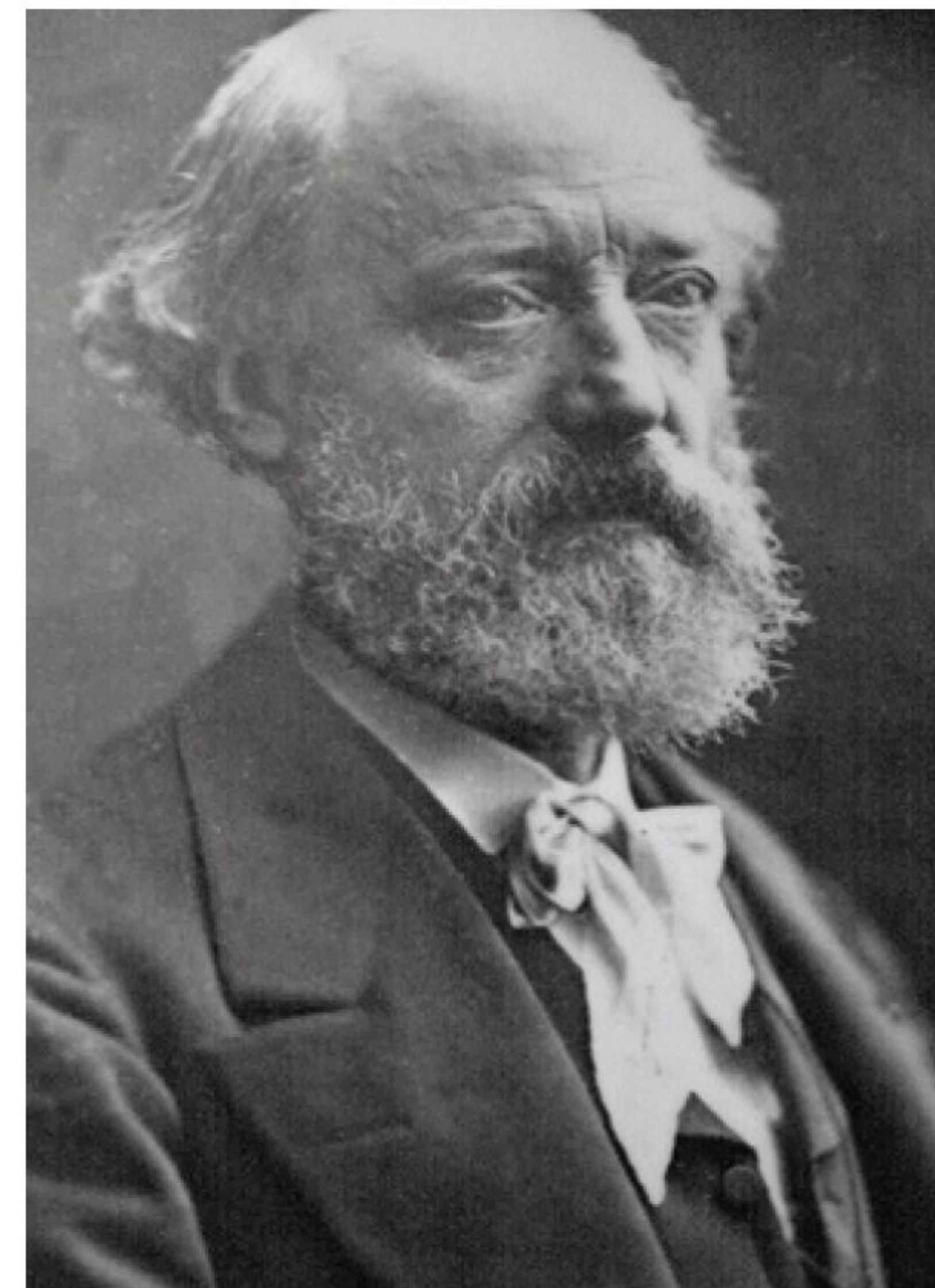
Mais Garnier suit constamment les avancées de l'œuvre de sa vie, l'Opéra de Paris, qui plus tard portera son nom. La construction ne se fait pas sans soubresauts. Par exemple, Garnier a quelques différends avec Paul Baudry en 1866 à propos des peintures du foyer de l'Opéra. En effet, Garnier ne supervise pas seulement l'architecture à proprement parler, mais aussi le programme iconographique pour la décoration intérieure et extérieure (peintures, sculptures, mosaïques). Garnier préconise les sujets mythologiques inspirés par des personnalités artistiques ou par son entourage. Il passe commande à des anciens camarades des Beaux-Arts. Ses collaborateurs lui proposent d'ailleurs des travaux étonnants, comme ceux sur la sculpture du «Génie de la danse» de Carpeaux (un ancien camarade de la «petite école» !). Celui-ci ne suit pas le schéma prévu par Garnier (schéma symétrique selon lequel chaque groupe doit comporter trois figures, dont un génie au centre), jugé trop contraignant. Mais l'architecte le laisse faire, pour ne pas «priver la France d'un chef d'œuvre». Cette œuvre fera d'ailleurs scandale par son audace et sa représentation de femmes nues tournoyant autour du «Génie de la danse». «Les Muses» et «Les Heures du jour et de la nuit», peintes par Jules Lenepveu, décorent le plafond de l'Opéra (remplacé, à l'invitation de Malraux, en 1964, par Chagall). Albert-Ernest Carrier-Belleuse réalise pour sa part les sculptures de «La Torchère à la couronne» et «La Torchère au tambourin». À l'intérieur, il est prévu que Georges-Jules-Victor Clairin peigne «Le mois de mai» ou encore «Le mois de mars», mais également d'immenses fresques comme «Le triomphe d'Apollon» ou «Minerve combattant la force brutale devant l'Olympe réunie». Garnier ne cessera jamais de se montrer excellent meneur d'hommes. Il crée lui-même des éléments d'architecture tels que

L'Opéra Garnier,
la grande oeuvre
de l'architecte.





La Villa Médicis à Rome où Garnier séjourna 5 ans.



L'architecte Viollet-le-Duc, concurrent malheureux de Garnier pour bâtir l'Opéra de Paris.

Charles Garnier reste l'un des rares architectes dont l'une des œuvres, l'Opéra Garnier, porte le nom

le «Candélabre à la lyre» ou de magnifiques lustres. En 1870, quelques mois après avoir publié «À travers les arts. Causeries et mélanges», l'architecte est obligé d'interrompre les travaux de l'Opéra déjà bien avancés pendant le siège de Paris. La famille Garnier doit même se réfugier à Menton de mars à mai 1871 pendant la Commune de Paris. Charles en profite pour faire un saut en Italie et acheter un terrain à Bordighera. En rentrant à Paris, il publie «Le Théâtre». Les années suivantes seront réussies dans plusieurs domaines. D'abord, Louise Garnier accouche en 1872 d'un petit Charles François-Paul, dit Christian ou Nino. Son parrain n'est autre que Paul Baudry, ami et collègue de son père. Le papa, heureux, commence les travaux rapides de la villa Garnier à Bordighera, un coin de Ligurie encore paisible. Dans la seule année

1874, Garnier est nommé architecte du Conservatoire de musique et de déclamation de Paris et devient membre de l'Académie des Beaux-Arts : c'est un personnage officiel très courtisé, acceptant allègrement tous les hommages. Il n'aime ni la politique ni les politiciens, mais fréquente sans scrupules les décideurs et les payeurs. Pourtant, la personnalité de Garnier ne change pas : bon vivant, il apprécie le bon vin et le tabac. Mais son côté dépressif et hypocondriaque ressort parfois. Le 5 janvier 1875, c'est la consécration avec l'inauguration de l'Opéra. Ironie de l'histoire, après des années de labeur, Charles Garnier reçoit une lettre officielle lui demandant d'acheter sa place (et de se délester de 120 francs...) pour assister à la soirée d'inauguration de l'Opéra (qui ne s'appelait pas encore le Palais Garnier) ! Heureusement, Garnier

raconte : «J'ai été applaudi en quittant mon balcon». Ce même jour, Garnier est promu au rang d'officier de la Légion d'Honneur. La façade de l'Opéra suscite un engouement immense. Des sculptures fascinantes ornent l'édifice, représentant «l'harmonie», «la musique instrumentale», «l'idylle», «la cantate», «le drame» ou encore «le chant», autant d'œuvres commanditées par Garnier. Le public peut également admirer les médaillons «de Bach», «de Pergolèse», «de Haydn» ou encore «de Cimarosa», sculptés par Charles-Alphonse-Achille Gumery. Des sculptures dorées décorent le toit : ainsi, «la Poésie» et «l'Harmonie» ont la tête dans les nuages. Garnier rend aussi hommage à des illustres artistes, avec les bustes de Mozart, de Beethoven, d'Auber ou de Rossini. La richesse de tous ces détails étonne et fascine ! Charles Garnier connaît

alors une immense popularité. Il a provoqué un débat esthétique à l'échelle européenne : ses idées novatrices et son travail, plus intuitif que théoricien, fascinent et divisent. Garnier conjugue la tradition et l'innovation, la rigueur et un style débridé ! Sa grande œuvre n'est pas le moins du monde consensuelle. Certains jugent confus ce foisonnement qui est pourtant savamment pensé. Le foyer de la danse serait un lupanar et la façade serait trop délurée ! Mais Garnier sait parfaitement rabattre le caquet des critiques qu'il juge infondées : «Trop d'or, trop d'or, ont dit les journalistes, les financiers, les braves bourgeois ! [...] Mais en quoi cela peut-il vous choquer que diverses parties, éclatantes et chaudes de tons viennent égayer et aviver la masse générale, comme les cheveux, les lèvres et, surtout, les yeux égayent et avivent la physionomie humaine». On le proclamera «inventeur du style Napoléon III». Il exprime des archétypes Renaissance, néoclassiques et baroques, avec une grande subtilité. Son éclectisme énerve mais fait assurément évoluer de manière importante la discipline de l'architecture. Garnier aurait pu se reposer sur ses lauriers, stopper ou freiner sa carrière. Loin de lui cette idée ! Il crée, en 1876, la Villa Bischoffsheim à Bordighera. Toutes ses constructions sont marquées par ce style «Napoléon III» et son tempérament exubérant. L'année 1878 est très fructueuse : l'architecte de talent entame la construction du Cercle de la Librairie, au 117 Boulevard Saint-Germain, de la salle du théâtre de Monte-Carlo et de la salle de jeu des Trente-et-Quarante du Casino de Monte-Carlo. En parallèle, il publie son ouvrage intitulé «Le Nouvel Opéra ». En 1879, Garnier commence la construction de l'Église Terrasanta, encore à Bordighera, et finalise le projet du Conservatoire de musique de Paris. En 1880, il supervise l'édification de l'immeuble Hachette, sur le boulevard Saint-

Germain, et conçoit la chapelle funéraire de la famille Henraux à Florence. L'année suivante, c'est le début d'un autre grand projet pour ce constructeur insatiable : l'Observatoire astronomique de Nice. Cet édifice imposant, qui sera terminé en 1887, est réalisé en collaboration avec Gustave Eiffel pour la coupole qui abrite la grande lunette équatoriale. Notons que Garnier appréciait Eiffel, mais détestait la fameuse tour de son collègue ! En 1883, Charles Garnier apporte sa touche personnelle à la ville de Vittel. Il construit en effet la station thermale, le casino, la chapelle et la salle à manger du Grand Hôtel. Le tout en supervisant le début des travaux de l'église Sainte-Grimonie à La Capelle-en-Thiérache. Deux ans plus tard, il est chargé de la décoration de l'Arc de Triomphe, place de l'Étoile, à l'occasion des funérailles nationales de Victor Hugo. Pendant ces années de travail acharné d'architecte, Charles Garnier s'adonne à d'autres occupations bien différentes. Il compose par exemple des opérettes, comme «L'Ours et le Pacha», «Patembois», ou encore «Le Baron de Groschaminet». De drôles de textes potaches qui montrent que le grand maître savait aussi manier le sens de l'humour ! Mais ce n'est pas la seule facette méconnue du personnage. Depuis sa jeunesse, Garnier dessine des caricatures drôles et fines. Tout y passe : sa famille, ses amis, son séjour en Italie, sa vie de travail à l'Opéra, l'activité culturelle et mondaine sous le Second Empire, et toujours avec un humour mordant ! On a d'ailleurs souvent comparé Charles Garnier aux plus grands artistes de la Renaissance pour la diversité de ses talents. Garnier conçoit en 1888 les maisons de «L'habitation humaine» pour l'Exposition Universelle de 1889. Pendant ses dernières années d'une vie bien remplie, il crée les tombeaux de Jules-Laurent Duprato et de Louis Obin au cimetière de Montmartre et publie «L'Habitation

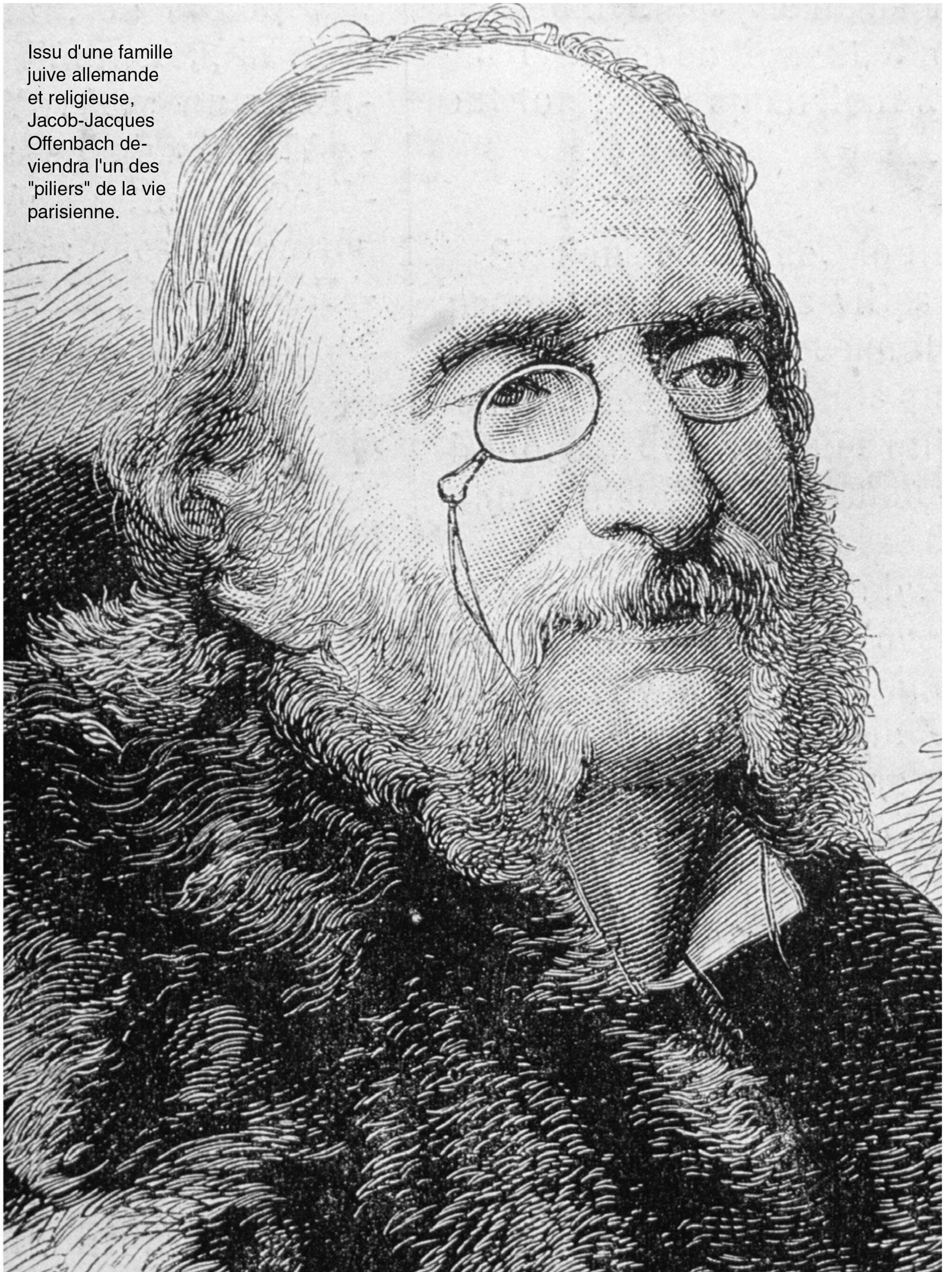
humaine» avec Auguste Ammann. Charles Garnier s'éteint le 3 août 1898 dans son appartement du 90 boulevard Saint-Germain. Son fils mourra un mois plus tard de la tuberculose. Son épouse Louise Garnier s'éteindra en 1914, après avoir beaucoup travaillé pour conserver et faire connaître l'œuvre de son mari.

À sa mort en 1898, Charles Garnier est l'architecte français le plus célèbre du XIX^{ème} siècle grâce à son caractère subtile et exubérant. Sa notoriété dépasse largement les frontières nationales. L'Opéra Garnier, connu pour ses proportions pures et son décor éclectique, demeure un des rares bâtiments à porter le nom de son créateur. Mais c'est surtout un chef d'œuvre de l'architecture de son temps, symbole de l'art du Second Empire, même si la construction de son Opéra s'est terminée sous la Troisième République. Longtemps après sa mort, Garnier restera célèbre pour son fameux Opéra, qui sera le décor du roman «Le fantôme de l'Opéra» de Gaston Leroux, publié en 1910. L'architecte du Second Empire était aussi bien loin de se douter que son œuvre allait servir de théâtre à un film du grand écran hollywoodien ! La mutine et majestueuse Audrey Hepburn virevoltera dans le grand escalier en robe blanche et cape verte dans le film «Drôle de frimousse», sorti en 1959. Au final, si Garnier est encore connu aujourd'hui, c'est sans doute grâce à sa subtilité, son exubérance et son style bien particulier hésitant entre raison et fantaisie. Mais laissons celui que l'on peut considérer comme l'un des plus grands architectes du XIX^{ème} siècle définir sa « patte », qui fut la clé de son succès : «Le style que j'emploie c'est le mien, c'est celui de ma volonté et de mon inspiration; c'est le style de mon temps que je produis et que j'affirme ; c'est ma personnalité que je dégage... ».

L.dl.H

GRANDS FRANÇAIS : Jacques Offenbach

Issu d'une famille juive allemande et religieuse, Jacob-Jacques Offenbach deviendra l'un des "piliers" de la vie parisienne.



Jacques Offenbach

TOUT POUR LA MUSIQUE !

On a dit de lui qu'il était le plus parisien des musiciens allemands. Naturalisé français par l'Empereur Napoléon III en 1860, Jacob Offenbach (il francisa ensuite son prénom en Jacques) a symbolisé l'élégance et l'art de vivre dans la France du XIX^{ème} siècle. Sa musique joyeuse, brillante et populaire l'avait fait surnommé le «Maestro ». Créateur de l'opéra-bouffe, il a suscité autant de bravos que de rejet. À ses détracteurs, Jacques Offenbach répondait : « Je le regrette pour ceux qui n'aiment pas ma musique, car je mourrai certainement avec une mélodie au bout de ma plume ».

par Coralie Nasr-Jouaneh

Jacques Offenbach est né dans une famille juive allemande, à Cologne, le 20 juin 1819. Son enfance est bercée par les prières, les musiques et les chants religieux, avec son père qui occupait la fonction de cantor à la synagogue de la ville. Très tôt, il essaie toutes sortes d'instruments, et jette son dévolu avec passion et acharnement sur le violoncelle qu'il découvre à l'âge de 10 ans. Ses progrès sont rapides et suscitent l'admiration de ses proches et, en 1833, son père décide de l'envoyer au Conservatoire de Paris. Jacob Offenbach n'a pas encore 14 ans. Le directeur du Conservatoire l'admet immédiatement, malgré un règlement qui interdisait à l'époque l'accès de ce lieu aux étrangers. Empreint d'une personnalité com-

plexe et élève plutôt indiscipliné, le jeune Offenbach choisit pourtant de quitter le Conservatoire, le 2 décembre 1834. L'opéra et le théâtre l'attirent et il s'engage pendant trois ans comme violoncelliste dans la fosse d'orchestre de la salle Favart, temple de l'Opéra-Comique. Il développe sa formation et travaille sur le répertoire musical du moment, comme «La Dame Blanche» de Boïeldieu, «Guillaume Tell» de Rossini, «Fra Diavolo » d'Adolphe Adam. Après l'écriture d'une valse qui lui est commandée par la société Concordia du docteur Oppenheim et qui représente sa première véritable création, Offenbach publie chez Adolphe Catelin, en 1838, une série composée de trois romances pour chant et

piano, dont «Le Sylphe», dédiée à sa sœur Isabella. Un an plus tard, le public et la presse louent son talent lorsque fin janvier 1839, il donne son premier concert, chez Pape, avec « La Valse lente ». Offenbach a 20 ans et certains le comparent à Frédéric Chopin. Pourtant, ce sont les mêmes spectateurs qui vont siffler et railler une oeuvre vaudevillesque qu'il a composée. Déjà, Jacques Offenbach manifeste un esprit iconoclaste ou déroutant et un style plein d'entrain. Nullement découragé, Jacques Offenbach entame alors une tournée de concerts en Allemagne, son pays d'origine, et à Londres. Deux ans plus tard, les salons parisiens vont le rendre célèbre. Le mécène Monsieur de La Corbière l'invite à présenter chez lui, «Le Cor des Alpes» et



Le jeune Offenbach excellait dans le violoncelle. Grâce à son grand talent, il fût admis au Conservatoire de Paris à l'âge de 14 ans.

«Fantaisie sur des thèmes russes». D'autres concerts sont organisés chez de La Corbière et en province, mais le jeune musicien est de nouveau chahuté par la critique, qui lui reproche de s'attaquer à un grand classique du patrimoine littéraire français : les fables de La Fontaine qu'Offenbach met en musique. Toujours déterminé et avec fougue, il va, le 26 avril 1844, au-devant des amateurs parisiens pour son premier grand concert dans la salle Hertz. Son «Hommage à Rossini», dédiée à Madame d'Orléans et à la princesse Marie, «Musette» ainsi que «Danse bohémienne » lui apportent une certaine renommée et un succès d'estime à 25 ans. Les spectateurs adhèrent à la musique de ce jeune Allemand, même si les portes de l'Opéra-Comique lui restent fermées.

Grâce à «Le moine bourru», un duo-bouffe en 1 acte, sa première pièce musicale est présentée en public. Offenbach trouve ensuite le bonheur conjugal, le 14 août 1844, en épousant Herminie de Alcaïn, fille d'une réfugiée carliste espagnole, pour laquelle il se convertit au catholicisme. Ensemble, ils auront 4 filles et un fils, qui disparaîtra à l'âge de 21 ans. On note, à cette époque, un bouleversement dans la musique d'Offenbach avec des formes de plus en plus théâtrales et fantaisistes, qui l'amèneront à collaborer avec le duo Meilhac et Halévy, des auteurs - librettistes d'opérettes et d'opéras, rencontrés en 1860. Le trio entamera une longue collaboration de vingt ans qui donnera naissance aux plus célèbres créations d'Offenbach comme «La Belle Hélène» (1864), «La Vie parisienne» (1866), « La Grande-Duchesse de Gérolstein» (1867) ou «La Périchole» (1868). Meilhac et Halévy trouveront aussi le temps de commettre quelques infidélités à Jacques Offenbach pour écrire, notamment, le livret de la fameuse «Carmen» pour Georges Bizet. Offenbach part ensuite pour l'Allemagne et reste un an à Cologne. Mais là-bas, dans sa ville natale, l'activité artistique est en som-

Avec les auteurs Meilhac et Halévy, Offenbach écrit les plus grands thèmes de l'opéra-bouffe.

meil et Offenbach s'ennuie. Le musicien prend la direction de Londres. Il se produit, avec succès, au château de Windsor devant la Reine d'Angleterre et sa cour, le prince Albert, l'empereur de Russie et le roi de Bavière. En août, Offenbach revient à Cologne en l'honneur du 600^{ème} anniversaire de la pose de la première pierre de la cathédrale. L'événement est présidé par le roi de Prusse, l'archiduc Jean d'Autriche, régent du Reich et une délégation du parlement de Francfort. Mais Paris l'appelle et cette ville, où il débarqua en 1833 avec son père et son frère, le fascinera toute sa vie.

En février 1849, on le voit dans les salons de Madame Léon-Faucher, ou encore, lors d'un concert donné au profit des pauvres du 1^{er} arrondissement, et début mars, aux côtés de la célèbre cantatrice italienne, Alboni, au cours d'une des dernières soirées données par Louis Napoléon Bonaparte. Lorsque le choléra sévit, Offenbach partagera sa vie, ponctuée de soirées musicales, entre Paris et Cologne jusqu'en 1850. Cette année lors d'un dîner au Café Cardinal, la carrière du compositeur va prendre un nouvel élan. Arsène Houssaye le nouvel administrateur de la Comédie-Française, propose à Offenbach le poste de chef d'orchestre. Pendant 5 années à la Comédie-Française, le compositeur allemand fait des merveilles, composant des musiques de scène, dirigeant des chœurs et jouant, à sa façon des mini opérettes pendant les entractes. Il y côtoie entre autres, Victor Hugo, Alfred de Vigny, le comte de Morny ou Alfred de Musset, qui lui inspirera, «La Chanson de Fortunio», une de ses plus célèbres mélodies. Au matin du 2 décembre 1851, le coup d'Etat de Napoléon III a lieu et met



Les Bouffes Parisiens, le premier théâtre qu'il fonda en 1855.

en place un nouveau régime politique dans lequel Jacques Offenbach trouvera sa place et son rang. Le «Maestro», comme on le surnomme, s'épanouit totalement dans ce rôle même s'il songe parfois à un peu plus d'indépendance.

En 1854, Offenbach connaît son premier véritable succès populaire avec «Pépite», un opéra-comique, créé au théâtre des Variétés. Mais l'Opéra-Comique, dont il rêve, lui demeure toujours fermé et l'avenir lui apparaît plus qu'incertain. Lorsque la guerre d'Orient éclate et que les troupes françaises partent au combat, la population se replie sur elle-même et déserte les salles de spectacles. À cette époque, Offenbach va confier à sa sœur son désir de quitter l'hexagone pour l'Amérique. Son moral est en berne et il se pose des questions sur sa créativité. Il ne partira pas, car l'idée lui vient de fonder son propre théâtre lyrique. Le

Théâtre Les Bouffes Parisiens naît le 24 février 1855. À 36 ans, Offenbach est enfin directeur de son théâtre et exécute ses œuvres et celles de jeunes compositeurs qu'il épaula et parraina. En très peu de temps, la haute société parisienne adopte cet endroit ouvert, au moment de l'Exposition universelle et des transformations immobilières du baron Haussmann à Paris qui vont révolutionner l'architecture parisienne. En deux ans, Offenbach forme une grande troupe avec différents talents tels que Darcier, un comique réputé, Berthelier, un artiste de café-concert, ou encore, Pradeau, chanteur à l'Opéra-Comique. Toujours en avance sur son temps, il met en place un concours dédié aux jeunes compositeurs et présidé d'un jury. Malgré ses fonctions très prenantes de directeur, il fait représenter cinq pantomimes, plusieurs cantates et une vingtaine d'opérettes, comme «Les deux aveugles», «Une Nuit Blanche» ou «From-Alcazar». Son répertoire conquiert le Grand Théâtre à Lyon où «Ba-Ta-Clan» est joué 22 fois et Marseille avec «From-Alcazar», interprété lors de 47 représentations. En avril, la troupe est engagée à Londres, au théâtre Saint-James, où la cour royale veut entendre «Les deux aveugles» pour laquelle Offenbach conduit un orchestre de trente musiciens devant la reine Victoria. Entre ses nombreux voyages et tournées en Angleterre, Belgique, Allemagne et Autriche, Jacques Offenbach compose, en 1858, «Orphée aux Enfers», qui deviendra un classique du répertoire lyrique et obtient un immense succès. Le 9 mai 1859, un souper de deux cent convives est célébré pour la 200^{ème} d'«Orphée aux Enfers» aux Frères Provençaux et la 228^{ème}, et dernière

GRANDS FRANÇAIS : Jacques Offenbach



Fantaisie, légèreté et esprit de troupe : voila les ingrédients des oeuvres d'Offenbach.

représentation, sera jouée aux Théâtre des Italiens le 5 juin devant l'Empereur. Celui-ci lui enverra un bronze et une lettre disant : «Je n'oublierai jamais la soirée éblouissante qu'«Orphée aux Enfers» m'a fait passer aux Italiens». Le 20 septembre 1860 alors qu'il a été naturalisé français, Offenbach joue enfin à l'Opéra-Comique, «Le Papillon» et le succès est durable à l'inverse de la première de «Barkouf», qui ne tiendra que pendant huit représentations. En plus de cet échec, le «Maestro» perd également la direction des Bouffes-Parisiens, le 14 septembre 1861. Les frais qu'il a accumulés sont trop lourds même s'il en reste le directeur artistique. Libéré de ses anciennes fonctions, Offenbach peut de nouveau se consacrer pleinement à la composition et à son fils Auguste, né le 26 mai 1862. Pour travailler, Offenbach prend l'habitude de se réfugier à Etretat, où il y apporte les derniers arrangements à «Papillon»,

et prépare «Les Fées du Rhin» qui doit être monté à Vienne. À peine revenu de Vienne, le 23 septembre, il part pour Francfort assister à la douzième représentation des «Bavards» avant de rentrer à Paris pour surveiller les répétitions de «Lischen, Fritzchen» et de «L'Amour chanteur». Le 15 janvier, Offenbach repart pour Vienne où l'empereur d'Autriche lui accorde une audience privée afin d'écouter une autre création, «Die Rheinnixe», créé le 8 février 1864. Offenbach travaille beaucoup et dépense sans compter son énergie.

En 1864,, Offenbach obtient, avec Meilhac et Halévy, son deuxième grand succès dans la capitale, «La Belle Hélène», dont la première représentation a lieu le 12 décembre à Paris. À l'image d'«Orphée aux Enfers», Offenbach compare les dieux grecs à des êtres superficiels ou

débauchés, qui sont en fait un reflet et une satire de la grande bourgeoisie et de sa morale. C'est un scandale, mais les recettes atteignent des sommets. En 1865, Offenbach s'éloigne quelques mois de Paris car il souffre de la goutte qui s'est emparée de sa jambe. Son absence est remarquée et le Tout-Paris se répand en rumeurs sur la santé du grand musicien. Il prépare cependant «Barbe-Bleue» pour le théâtre des Variétés, avec ses compères Halévy et Meilhac. De retour à Paris, on célèbre la 100ème représentation de «La Belle Hélène» et le 29 juillet, Offenbach compose une messe pour le mariage de sa fille Berthe. Fin septembre 1864, c'est la légendaire «La Vie Parisienne» qui est proposée aux spectateurs. La première est un triomphe et le spectacle musical restera à l'affiche pendant près de neuf mois. Malgré son état de santé, Offenbach part pour Ems le 5 juillet afin de veiller aux répétitions de «La Permission de dix heures».

Composant avec frénésie, Offenbach s'épuise à la tâche. Il en mourra

Début août, il signe à Paris avec Hostein et Halévy, une grande féerie pour l'Exposition universelle de 1867 avant de s'investir sans relâche dans le travail et de fournir des œuvres multiples comme «Robinson Crusoé» (1867), «L'Ile de Tulipatan» (1868), «La Périchole» (1868) «La Diva» (1869), «La Princesse de Trébizonde», «Les Brigands», «Vert-vert», et «Boule de neige». En 1870, la guerre franco-prussienne éclate. Le 5 janvier 1871, les «horribles Prussiens», comme les décrit Offenbach, bombardent Paris. En cette sombre année, Jacques Offenbach est accusé par les journaux allemands d'avoir composé certains chants contre l'Allemagne.

Avec et sa famille, il quitte la capitale et se réfugie à Saint-Sébastien. En même temps, sa notoriété est devenue internationale et ses œuvres sont jouées dans le monde entier : «La Belle Hélène» à Budapest, «Barbe-Bleue» à New-York, Londres ou Mexico, «La Vie Parisienne» à Vienne, «La Grande-Duchesse de Gérolstein» à Budapest et Sydney ou «La Périchole» à Madrid et à Naples. Le 28 janvier 1871 l'armistice est signé. À Paris, la vie culturelle résonne de nouveau et pour Offenbach, le succès revient de plus belle. Sa nouvelle production, «Le Roi Carotte», est créée à la Gaîté-Lyrique, le 15 janvier 1872. C'est une sorte d'allégorie qui prédit la chute de Napoléon III et constitue un nouveau départ pour Offenbach. Les spécialistes notent que le «Maestro» se moque de l'Empire pour se rapprocher des républicains. La même année, le musicien a donc fondé le Théâtre de la Gaîté-Lyrique. Après



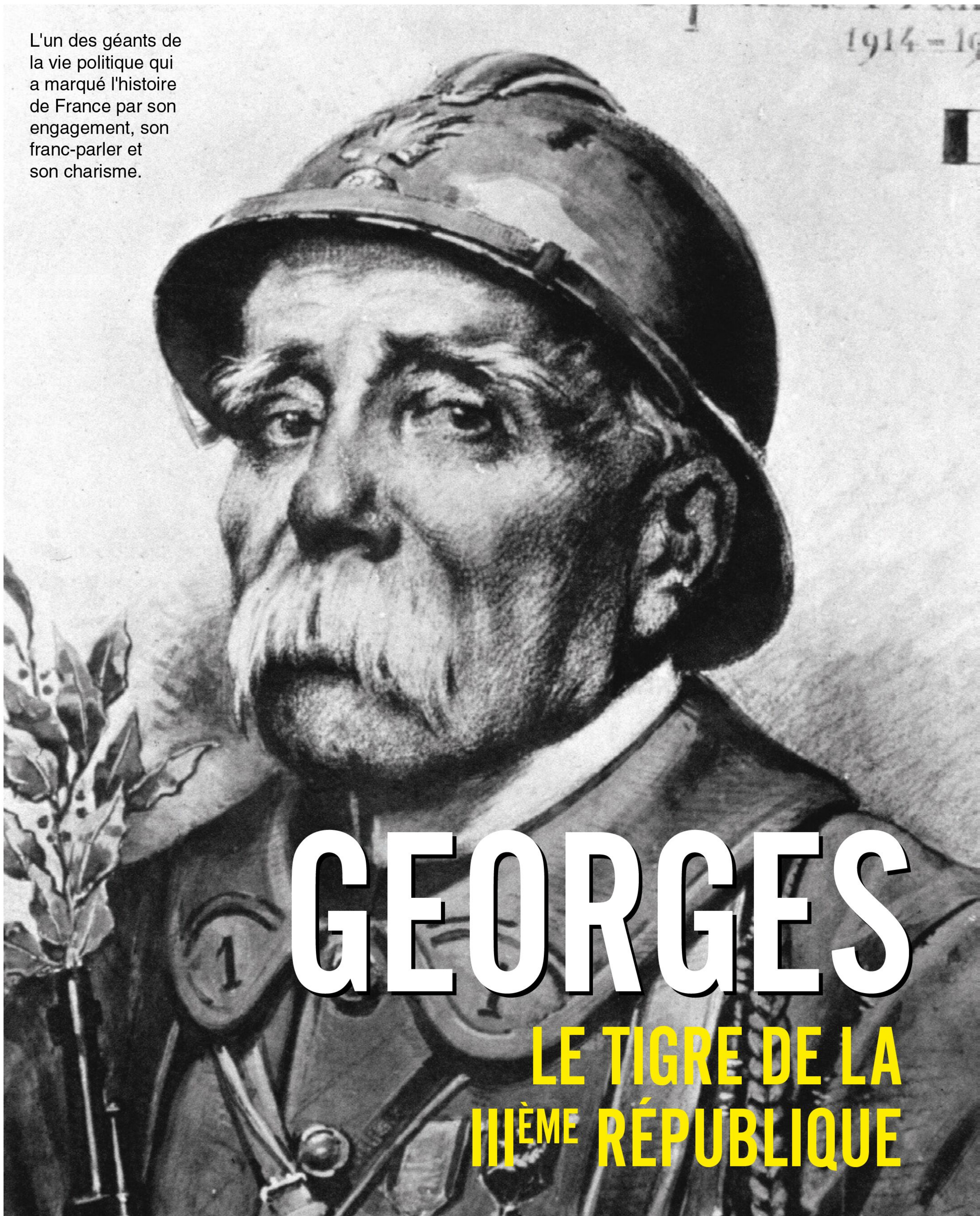
La tombe du musicien au cimetière de Montmartre à Paris.

les Bouffes Parisiens, c'est un autre projet, une nouvelle équipe, une autre aventure. Mais un nouvel événement va le toucher terriblement en cette fin d'année : l'échec cuisant de «La Haine» à la Gaîté-Lyrique, au mois de décembre. Le compositeur encaissera le choc en disant : «Le public aime l'art, c'est évident, mais il préfère l'art gai». Ruiné financièrement par ce spectacle, Offenbach organise alors des matinées littéraires et musicales à la Gaîté-Lyrique afin de se renflouer. Des matinées durant lesquelles on peut entendre «Le Mariage de Figaro» de Beaumarchais, ou encore, «Les Femmes savantes» de Molière. Après avoir démissionné de la Gaîté-Lyrique, Offenbach part pour une tournée de concerts en Amérique pour un cachet plusieurs dizaines de milliers de francs. Il se produit dans plusieurs villes d'outre-Atlantique du 19 mai au 5 juin, avant de jouer à Philadelphie du 14 juin au 19 juin. En 1878, Jacques Offenbach

décide d'écrire entièrement un nouveau spectacle, tant les paroles que la musique. C'est «Maître Péronilla», qui se joue aux Bouffes Parisiens le 13 mars, mais le succès n'est pas au rendez-vous. En 1879, Offenbach compose, sa centième partition, «La Fille du Tambour-Major», créée le 14 décembre 1879 aux Folies-Dramatiques. Ce sera le dernier succès du compositeur de son vivant. Fatigué et composant sans relâche, Offenbach s'attelle avec acharnement et sueur sur «Les Contes d'Hoffmann», un opéra fantastique en 4 actes. Près de trente ans auparavant, il avait assisté, avec émerveillement, à une représentation au Théâtre de l'Odéon des «Contes d'Hoffmann» de Jules Barbier et Michel Carré et ce spectacle l'avait marqué profondément en 1851. Le compositeur ne vivra plus que pour cette œuvre, avec intensité jusqu'à sa mort. Mais sa santé ralentit son travail et le 3 octobre il assiste très faible, à une lecture du «Cabaret des Lilas», destiné au Théâtre des Variétés. Offenbach s'éteint le 5 octobre 1880 à 3 heures et demie du matin alors qu'il composait. Au lendemain de sa mort, «Le Figaro» lui consacre sa Une et ses obsèques à l'église de la Madeleine, le 7 octobre, réunissent des milliers d'admirateurs. Au moins, Offenbach quitta ce monde en sachant que «Les Contes d'Hoffmann» seraient présentés au public à l'Opéra-Comique. Il n'assista pas à cet ultime triomphe qui eut lieu en février 1881. «Il me sera beaucoup pardonné parce que je me suis beaucoup joué et amusé !», aimait à dire le «Maestro». À l'image de son œuvre musicale qui rime avec légèreté, gaieté et humour.

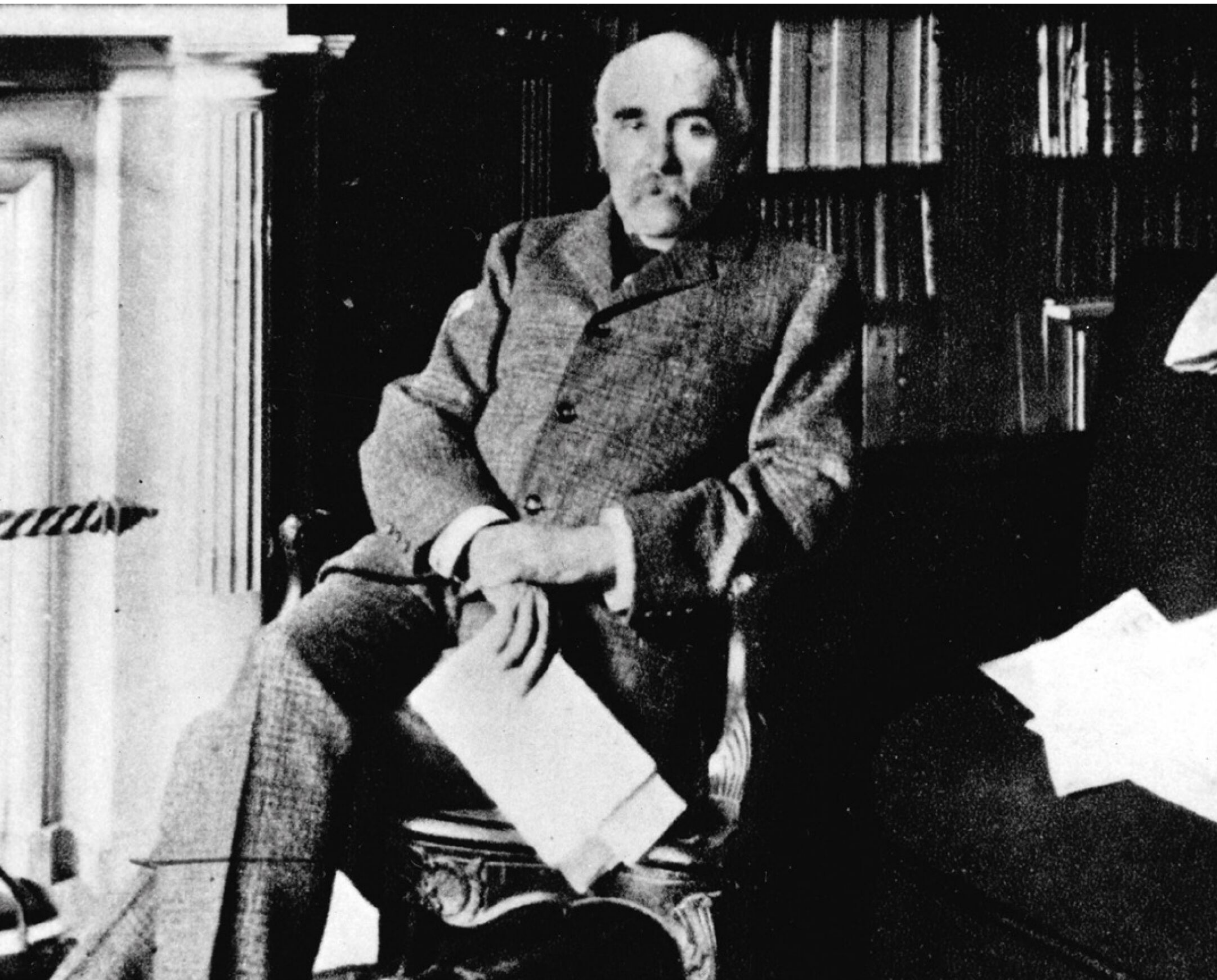
C.N-J

L'un des géants de la vie politique qui a marqué l'histoire de France par son engagement, son franc-parler et son charisme.



GEORGES

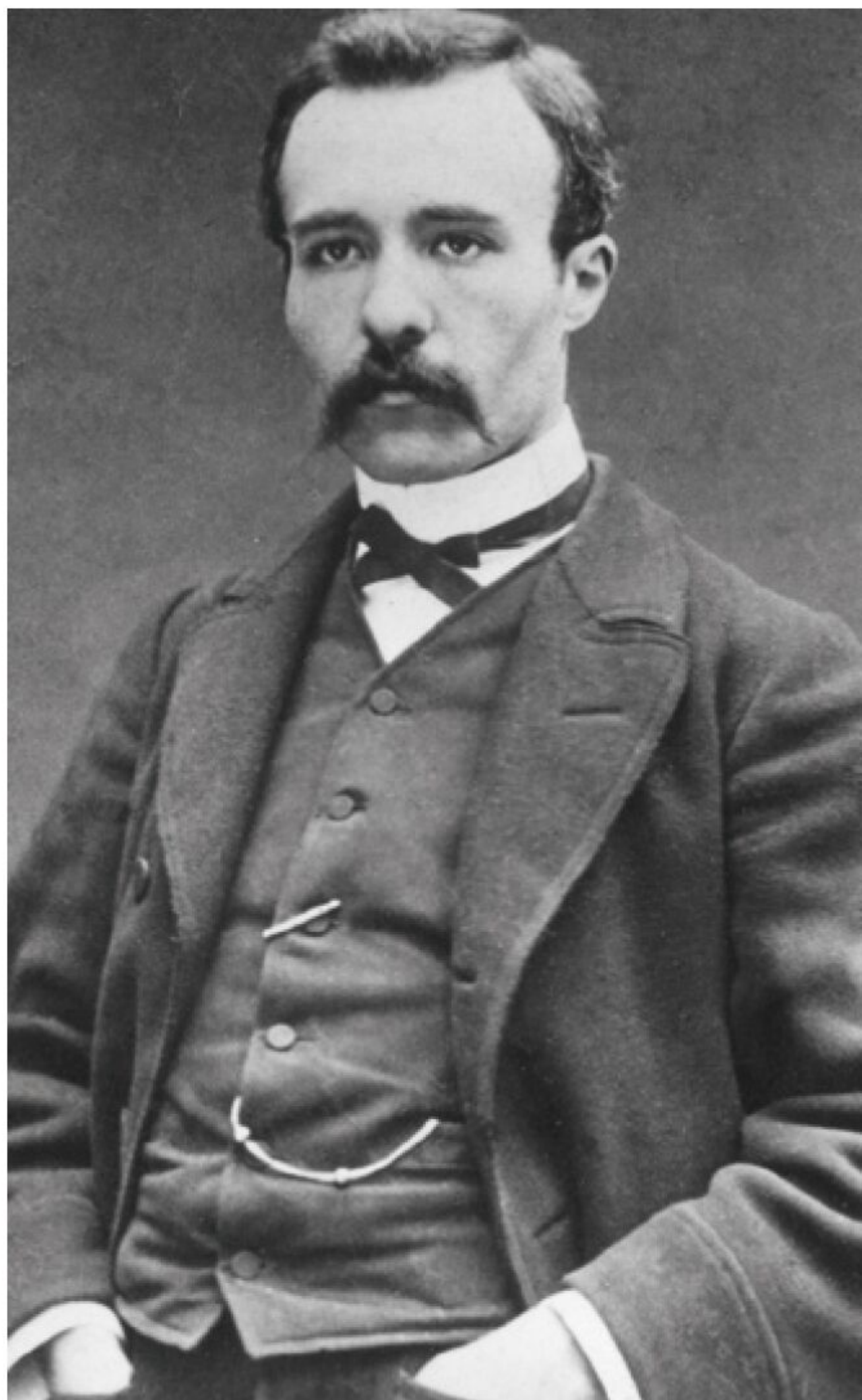
LE TIGRE DE LA III^{ÈME} RÉPUBLIQUE



CLÉMENTINEAU

«Le tombeur de ministère», « Le briseur de grèves », «Le Tigre », «Le premier flic de France» ou «Le Père la Victoire » : jamais un homme politique n'aura accumulé autant de surnoms aussi contradictoires dans toute sa carrière. Ils témoignent de la complexité politique et idéologique de ce personnage qui participa à deux guerres franco-allemandes, à la naissance de la Troisième République et à la séparation de l'Eglise et de l'État. Un homme de devoir, totalement investi dans sa mission républicaine au service du peuple français.

par Étienne Tourniaire



Clémenceau a 21 ans (à gauche en photo) quand il débarque en Amérique. Il se mariera à New York en 1869.

Avant de se lancer dans la politique, il a été

Clémenceau est un paradoxe personifié depuis sa naissance. Né en 1841 dans une famille républicaine et anticléricale, en pleine Vendée royaliste et traditionaliste, il marche vite dans les pas de son père Benjamin. D'abord en se préparant à devenir médecin comme lui, en étudiant à Nantes puis à Paris. Ensuite en reprenant ses idées : son père avait participé aux révolutions de 1830 et 1848 avant de s'opposer à Napoléon III et d'être enfermé après l'attentat d'Orsini. On dit que, venu le voir en prison, il aurait dit à son père : « Je te vengerai ». Son père lui aurait répondu : « Si tu veux me venger, travaille ! ». À Paris, il rencontre les leaders républicains comme Arago, intègre l'association républicaine « Agis comme tu penses » et lance, en 1861, un hebdomadaire : « Le Travail ». Pour avoir appelé à un rassemblement place de la Bastille, il est condamné à 73 jours de prison en 1862. Clémenceau part ensuite aux États-Unis comme correspondant du journal « Le Temps ». Impressionné

par le pragmatisme des Américains, il admire surtout les institutions et le système politique. Ce voyage renforce ses convictions républicaines. Professeur au pensionnat des filles de Stamford, c'est là qu'il rencontre sa femme : Mary Plummer, une de ses élèves, qu'il épouse civilement, le 23 juin 1869, à New York. Le couple rentre en France et s'installe en Vendée. L'histoire aurait pu s'arrêter là sans la guerre de 1870. Apprenant la tournure désastreuse du conflit, il laisse Mary et sa fille Madeleine pour accourir à Paris. Il participe alors, en costume de garde national, à la révolution du 4 Septembre et à la création d'un gouvernement de défense nationale. Le nouveau maire de Paris est Arago et celui-ci le nomme maire de Montmartre. Le siège commence : Clémenceau organise le ravitaillement et les réquisitions. Il fait la connaissance de Louise Michel, alors institutrice à Montmartre. Clémenceau est ensuite élu député de Paris (avec Hugo et Gambetta), mais la chambre est majoritairement roya-

liste et favorable à la paix. Dans le drame qui se joue alors entre Paris et Versailles, il se démène pour essayer de maintenir la paix, appelant les Parisiens au calme et propose à Versailles un projet de loi pour créer un conseil de Paris qui élirait le maire. Peine perdue : hué par les Versaillais et menacé par les Fédérés, il est destitué de son poste de maire le 22 mars 1871 et assiste, impuissant, à l'écrasement de la Commune. Clémenceau est ensuite élu conseiller municipal de Montmartre, réélu en 1874, et devient président du Conseil municipal de Paris en 1875. Surtout, il est triomphalement élu à l'Assemblée en 1875 et siège à l'extrême-gauche. En mémoire de Louise Michel, il demande une amnistie totale pour les Communards, déportés en Nouvelle-Calédonie. Ce sera chose faite grâce à la victoire des républicains au Sénat. Mais il se montre toujours aussi critique dans ses discours. « C'est toujours le même système », affirme-t-il en 1881. Il pourfend une



Député, il se prononce pour la suppression du Sénat mais il deviendra lui-même sénateur !



Jules Ferry, Président du Conseil, fut la cible des attaques de Clémenceau.

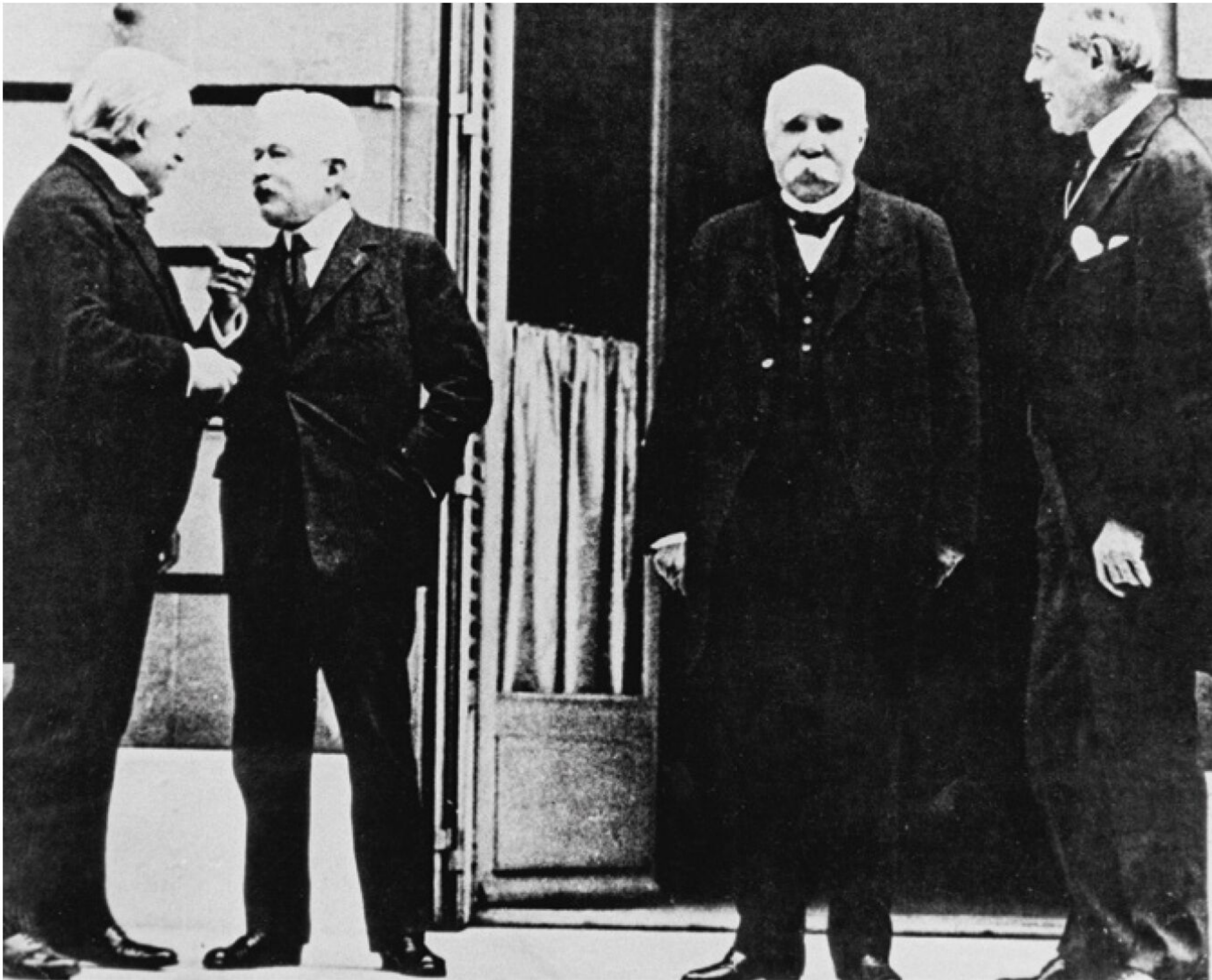
journaliste et professeur dans un collège de filles

république conservatrice et de compromis avec la famille royale d'Orléans, et surtout, un système bicaméral qui favorise l'assemblée conservatrice qu'est le Sénat. Ce qui l'amène à critiquer aussi les républicains « opportunistes » : Jules Ferry et Léon Gambetta. Lui veut « toute la République », avec une seule assemblée. Pour mieux se faire entendre, il crée un nouveau journal : « La Justice ». Malgré la violence de ses attaques, il vote la loi sur la presse du 29 juillet 1881 et la loi Ferry sur l'éducation gratuite et obligatoire en 1884. Sa hargne lui vaut vite son fameux surnom de « Tigre », qu'il n'apprécie guère : « Tout en mâchoire et peu de cervelle. Cela ne me ressemble pas ! ». Le 8 novembre, Clémenceau interpelle Ferry, Président du Conseil, sur le traité du Bardo, établissant un protectorat français en Tunisie. Sa critique est double : il affaiblit la France, en mobilisant des troupes hors de France, et cela se sert que les ambitions de grandes compagnies. Pour

Clémenceau, Jules Ferry a trompé l'Assemblée sur les motifs de ce traité. Sous la violence de ses attaques, Ferry démissionne le 10 novembre et est remplacé par Gambetta... qui meurt le 31 décembre 1882. Et Ferry redevient Président du Conseil en 1883. Les empoignades reprennent sur la question coloniale mais aussi sur le dossier social. Car Ferry est un libéral, au contraire de Clémenceau qui ne cesse de demander l'interdiction de travail des enfants ou l'abolition du livret ouvrier. Sa vision de l'État-Providence est surtout un garant de la paix sociale, comme il l'explique en 1884 : « C'est l'État qui doit intervenir directement pour résoudre le problème de la misère, sous peine de voir la guerre sociale éclater au premier jour ». Clémenceau demande aussi la même année, mais sans succès, l'abolition du Sénat. C'est encore la politique coloniale qui fait tomber Ferry, cette fois sur le Tonkin : sous les paroles de Clémenceau, le Président du Conseil est obligé de

démissionner. C'est à cette occasion que le « Tigre » lance sa réplique : « Races supérieures, races inférieures, c'est bientôt dit ! ». Cette action d'éclat lui vaut le surnom de « tombeur de ministère ». Une belle victoire, qui permet à la droite de revenir en force aux élections de 1885. Elle obtient 200 sièges contre 380 pour les républicains. Il n'y a donc plus de majorité absolue pour le nouveau gouvernement Freycinet. Celui-ci appelle le général Boulanger au ministère de la Guerre. Clémenceau, son ancien ami, espère qu'il ralliera l'armée à la République. Mais le « Tigre » déchanté vite et s'inquiète du danger que représente ce général par sa popularité. Il ne peut empêcher Boulanger d'être élu député la même année. Heureusement, le général est gravement blessé dans un duel contre Charles Floquet en janvier 1889 et y perd sa réputation de « dur ». Il se refuse finalement à marcher sur l'Élysée et fuit en Belgique cette même année 1889, tandis que son

GRANDS FRANÇAIS : Georges Clémenceau



Lors de la Conférence internationale pour la paix au Sénat en 1919. Clémenceau est entre Lloyd George et Theodore Wilson.



La célèbre Une du quotidien "L'Aurore" lors de l'affaire Dreyfus.



Dans son appartement parisien de la rue Franklin.

C'est à Clémenceau qu'on doit le fameux titre "J'accuse" pendant l'affaire Dreyfus

parti est laminé lors des élections de septembre. Preuve du mépris que lui voue alors Clémenceau, la formule funèbre qu'il emploie à la mort du général : « Il est mort comme il a vécu, en sous-lieutenant... ». Peu après, Clémenceau est accusé d'avoir perçu des dons afin de voter pour le projet désastreux du canal de Panama. C'est la curée : bien qu'innocent, il est accusé par les autres députés et par les journaux d'être un « agent des Anglais ». Une campagne haineuse qui ruine son crédit, comme il le dit : « Contre moi, j'ai l'orgueil de dire que la meute toute entière a donné d'une rage inouïe ! ». Malgré sa défense et le soutien de Jean Jaurès, il est battu aux élections en 1893.

Évincé de la politique, il y retourne vite en devenant rédacteur à « La Justice » et pour d'autres journaux. Cette nouvelle carrière lui permet de revenir en force quand survient l'affaire Dreyfus un an plus tard. En

1894, à la condamnation du capitaine, Clémenceau se montre indigné de la trahison et déplore qu'on ne lui réserve pas la mort. Il ne change d'avis que 3 ans plus tard, convaincu par le vice-président du Sénat Auguste Scheurer-Kestner. Il décide de publier la lettre d'Émile Zola dans « L'Aurore », dont il est directeur et lui trouve même le titre choc : « J'accuse ! ». Dès lors il ne cesse de se heurter et de répliquer aux publications anti-dreyfusardes. Ces affrontements lui redonnent surtout assez de crédit pour être élu de nouveau en 1898. Il estime se battre de nouveau pour la République et contre tous les antisémites qu'il méprise profondément. Ce qui n'aboutit qu'en 1906 avec la réintégration de Dreyfus dans l'armée avec le grade de commandant et la Légion d'honneur. Entre-temps, Clémenceau a quitté « L'Aurore » en 1899 et a été élu sénateur du Var en 1902, alors qu'il détestait tant cette institution. Il se retrouve aux pre-

mières loges pour participer au débat sur la séparation de l'Église et de l'État, voulue par le président du Conseil Émile Combes. Clémenceau l'anticlérical est enthousiaste sur cette mesure mais il refuse d'interdire les écoles privées au nom de la liberté d'enseigner. Il vote pourtant en faveur de cette loi, avant de lâcher le gouvernement sur l'affaire des "fiches" (un fichage des officiers pour promouvoir ceux jugés républicains). Encore un ministère qui est tombé ! Après avoir fait démissionner bien des ministres, Clémenceau devient, en 1906, ministre de l'Intérieur du gouvernement Sarrien, qui a besoin d'une personnalité autoritaire pour faire l'inventaire des biens de l'Église. Le voilà « premier flic de France ». Face aux heurts qui dégénèrent en batailles de rue avec la police, il préfère demander aux préfets de ne pas faire d'inventaire si l'emploi de la force est nécessaire.

Radical naguère, le voilà confronté à une série de grèves violentes. La plus importante survient 3 jours après son entrée en fonction : il s'agit de la grève de Courrières. Clémenceau se rend aussitôt à Lens pour promettre que l'armée n'interviendra pas, s'il n'y a pas de violences. Il tente de mener les négociations entre mineurs et patrons mais, face aux incidents, doit envoyer la troupe le 20 mars. Et la grève s'étend, au point qu'on craint une révolution quand elle atteint Paris. Clémenceau, préventivement, fait arrêter les leaders de la CGT et les chefs de l'extrême droite qui pourraient en profiter. Il fait aussi déployer 45000 soldats dans Paris. Manœuvre habile, car les manifestations s'enlisent et le mouvement s'arrête sans qu'il y ait eu de



"Le Père la victoire" visitant les soldats sur le front pendant la guerre 1914 - 1918.



Ministre de l'Intérieur, Clémenceau donne naissance à la police moderne qui inspira une célèbre série pour la télévision.

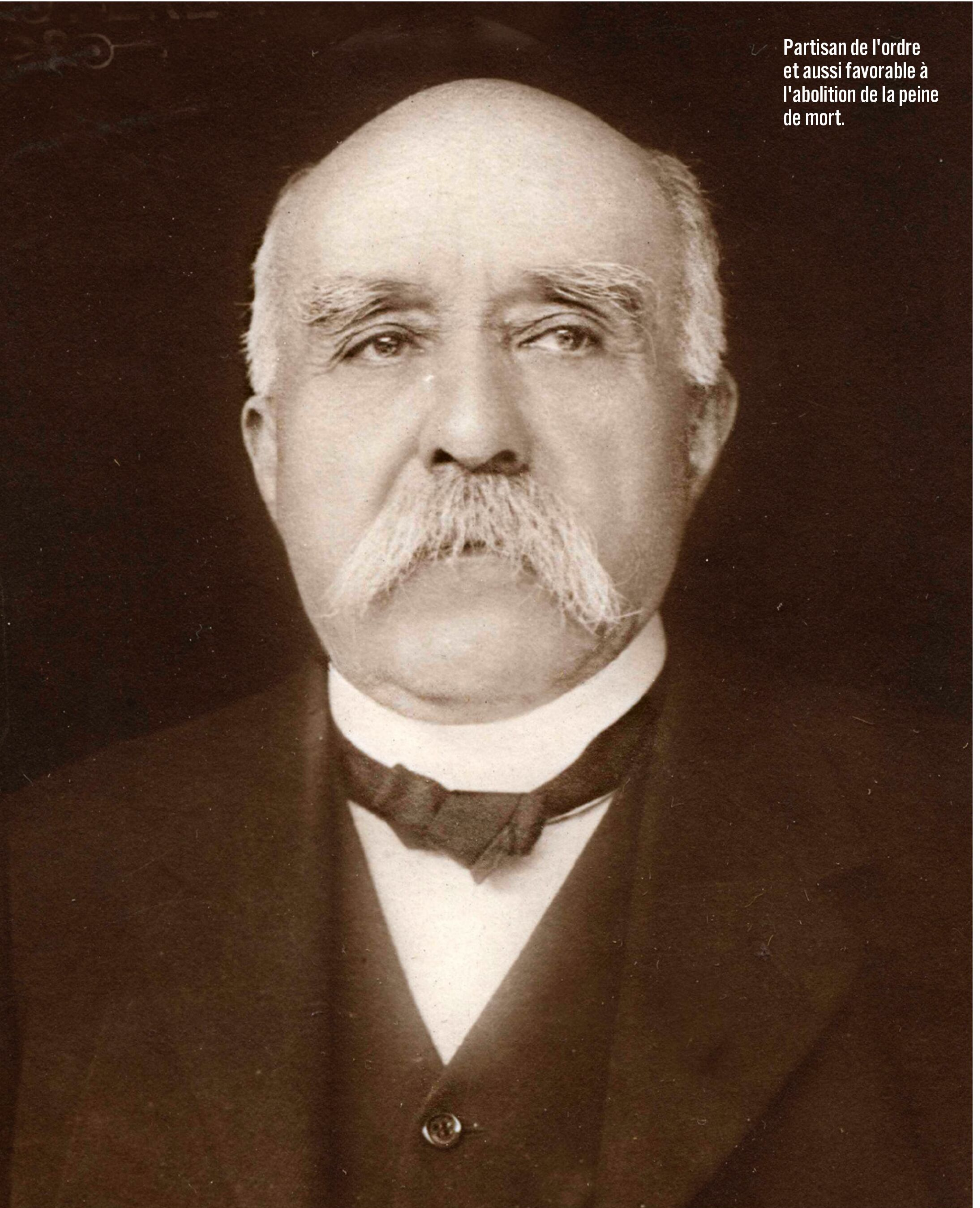
Il invente les brigades mobiles, devenues populaires sous le surnom des “Brigades du Tigre”

morts. Un an plus tard, il atteint la magistrature suprême : Sarrien, malade, démissionne et lui laisse la place de Président du Conseil, en plus de son ministère. Preuve qu'il n'a rien renié de ses convictions, Clémenceau nomme le général Picquart (qui a révélé l'affaire Dreyfus) ministre de la Guerre et crée un ministère du Travail confié au socialiste René Viviani. Les tensions sociales continuent pourtant avec la grève des viticulteurs du Languedoc en 1907, du fait de l'effondrement des prix causé par la surproduction. C'est toute la région qui s'embrase et un régiment de l'armée se mutine. Or Clémenceau résout la crise d'une façon inattendue : il reçoit le chef de la contestation Marcelin Albert... et le discrédite en

lui payant son billet de retour en Languedoc. Du reste, l'Assemblée vote une loi, mettant fin à la grève. Juste après survient la grève des sablières de la Seine à Draveil-Villeneuve- Saint- George, suivie aussi par les carriers et les terrassiers. Et de nouveau les morts : 2 grévistes sont tués le 28 mai 1908. Puis le 30 juillet, à Draveil, 4 grévistes meurent lors d'une arrestation musclée de la police. Tous les journaux rendent la CGT responsable de cette tragédie. Malgré tout, Clémenceau refuse de couvrir les policiers responsables. Il procède en même temps à l'arrestation des principaux cégétistes tout en cherchant à donner à la CGT une orientation plus modérée, par l'introduction de la Fédération des mineurs comme élément modéra-

teur. Les grèves ne sont pas le seul problème. Le grand banditisme connaît son apogée avec la bande à Bonnot et les « Apaches ». Clémenceau y répond en modernisant la Police Judiciaire, avec la création du service d'archives, des fiches de malfaiteurs, des brigades mobiles (les fameuses « Brigades du Tigre ») et de la police scientifique grâce à Alphonse Bertillon. Une réforme qui ne se limite pas à l'aspect répressif. D'abord il peut, grâce au préfet de Paris Louis Lépine, donner une meilleure image de la police parisienne (avec un meilleur recrutement et des consignes de politesse). Ensuite Clémenceau est favorable à l'abolition de la peine de mort. Le débat est à l'ordre du jour le 3 juillet 1908, mais la commission parlementaire et

Partisan de l'ordre
et aussi favorable à
l'abolition de la peine
de mort.



GRANDS FRANÇAIS : Georges Clémenceau



Un orateur exceptionnel qui haranguait les foules et les faisait vibrer lors de ses discours.

Georges Clémenceau ne réussira jamais à devenir Président de la République.

l'Assemblée s'y opposent. Enfin, en mémoire de l'affaire Dreyfus, Clémenceau obtient que Zola (mort en 1902) soit transféré au Panthéon. Clémenceau est finalement renversé sur un problème de politique extérieure. Bien que patriote, il n'a aucune envie d'une guerre contre l'Allemagne. Or, en 1908, un incident se produit : 3 légionnaires, d'origine allemande, désertent et reçoivent le soutien de l'empereur Guillaume II contre la cour martiale française. Cette affaire est finalement tranchée par la Cour de justice de La Haye en faveur de la France, tandis que Clémenceau signe avec l'Allemagne un traité de paix. Or, à l'Assemblée, un député l'accuse de trahir les intérêts de la France. Clémenceau commet une grave erreur en répondant,

qu'au moment de la conférence d'Algésiras, la France était trop faible pour la guerre. Ce simple incident de séance provoque sa chute sous la poussée conjointe des socialistes, de la droite et des radicaux excédés de son autoritarisme. Malgré cet échec, Clémenceau quitte le pouvoir joyeusement. Il se lance à partir de 1910 dans un voyage en Amérique latine, qui le mène en Argentine, en Uruguay et au Brésil où il y donne des conférences, toujours avec une optique anti-colonialiste. C'est une période de calme jusqu'à son retour en France en 1912. Car les tensions sont de plus en plus fortes avec l'Allemagne, et Clémenceau craint une nouvelle guerre comme il l'exprime dans son nouveau journal, «L'Homme libre».

Cette crainte lui permet de voter 2 lois en 1914 : l'impôt sur la fortune et la loi du service militaire pendant 3 ans. Clémenceau y est favorable, tout en étant très critique sur l'état d'impréparation matérielle de l'armée («Ni défendus, ni gouvernés»). Il est loin de partager l'optimisme de Jaurès qu'il juge naïf. Mais il est le premier à dénoncer son assassinat le 29 juillet 1914 : «Quelque opinion qu'on puisse avoir sur ses doctrines, personne ne voudra contester (...) qu'il a honoré son pays par son talent, mis au service d'un haut idéal ». La guerre étant déclarée, il soutient l'Union sacrée. Mais il dénonce aussi, dans son journal, les erreurs du service sanitaire, ce qui lui vaut une saisie administrative du 29 septembre au 7 octobre 1914. Son journal repa-



Après avoir quitté le pouvoir en 1920, il part en voyage en Afrique et en Asie.

raît alors sous le nom : «L'Homme enchaîné». Dans le même temps, il préside les commissions des affaires étrangères et de l'armement au Sénat, tout en allant visiter le front alors qu'il a 73 ans. Il refuse catégoriquement de voir l'armée exercer le pouvoir. On lui doit la phrase : «La guerre est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des militaires...». Le Président de la République Poincaré l'appelle au gouvernement comme ministre de la Guerre et Président du Conseil en 1917. Le moral de l'armée est au plus bas, suite au désastre du Chemin des Dames et des grèves à Paris et Saint-Etienne. Des campagnes pacifistes se développent en France. Le «Tigre» fait alors tout son possible pour rétablir le moral, insistant auprès des USA pour qu'ils hâtent l'envoi de troupes. Il n'hésite pas à maintenir une censure sévère contre les journaux pacifistes et continue à visiter le front, y compris les premières lignes. Clémenceau obtient surtout qu'un commandement unique soit confié à Foch, ce qui évite la rupture du front au printemps 1918, avant que les contre-offensives de la Marne ne permettent de reprendre l'initiative avec l'aide des troupes américaines. C'est finalement la victoire que le

«Tigre» a préféré obtenir le plus vite possible pour faire cesser le massacre. Dès qu'il apprend les demandes de paix d'émissaires allemands, il décide d'y répondre. C'est la victoire pour les Alliés, qui doivent beaucoup à Clémenceau. Le général allemand Kronprinz l'écrit dans ses mémoires : «Si nous avions eu un Clémenceau nous n'aurions pas perdu cette guerre...».

Il faut maintenant remporter la paix. Malgré la confiance du Parlement, Clémenceau a fort à faire pour imposer ses idées aux Alliés, surtout au Président américain Wilson, partisan de la modération envers l'Allemagne alors que le «Tigre» voudrait des garanties viables, à savoir le paiement de réparations par l'Allemagne. De cette dure négociation sort le traité de Versailles, signé le 28 juin 1919. Face aux critiques de certains parlementaires le jugeant trop mou, Clémenceau avoue au Sénat : «Nous ne faisons pas de miracle». Il reste au «Père la Victoire» un poste à briguer : Président de la République. Le mandat de Poincaré se termine en 1920. Clémenceau a été renversé par la chambre conservatrice élue en 1919. Mais c'était sans compter les haines et rancunes étouffées par les nécessi-



La tombe de Clémenceau en Vendée.

tés de la guerre : pour les socialistes, il est le «briseur de grèves», pour les catholiques il reste un anticlérical, pour les généraux comme Foch, il a cédé face à Wilson (qui lui a pourtant beaucoup concédé). C'est donc Paul Deschanel qui est élu. Exit Clémenceau. Comme après son premier départ, il part en voyage, cette fois en Égypte, au Soudan, à Ceylan, à Singapour, à Java, à Bali, en Malaisie, en Birmanie, et en Inde (où il chasse les tigres, ce qui peut surprendre). Enfin, Clémenceau revient en 1922 aux États-Unis, 40 ans après son premier séjour, pour y donner des conférences et défendre le traité de Versailles alors que la France s'apprête à occuper la Rhénanie. Ses dernières années sont consacrées à l'écriture. Il publie 2 ouvrages : «Au soir de la pensée» (1927), une réflexion philosophique sur l'homme, la religion, la culture et le progrès, et «Grandeur et misères d'une victoire» (publié à titre posthume en 1930), récit de ses années de gouvernement durant la guerre. Finalement, le «Tigre» meurt, le 24 novembre 1929, à son domicile, rue Franklin. À sa demande, il n'a pas de funérailles nationales : «Pour mes obsèques, je ne veux que le minimum, c'est-à-dire moi !». Il est discrètement enterré en Vendée, près de Mouilleron-en-Pareds. Une tombe simple et sobre pour celui qui a défendu, toute sa vie durant, la République.

E.T

Magicien des robes, Christian Dior a été le couturier fétiche de son époque. Mais pas seulement : 60 ans après, sa marque continue d'enchanter chaque jour des millions de femmes. Pour élaborer ses collections, le créateur s'est fié à son instinct et a imposé son style en un temps record, partout dans le monde. Cet artiste de luxe, entre talent, chance, amitié et travail, ignorait le monde tel qu'il était, entre misère et dépravation, pour nous en offrir une image plus belle. Génial inventeur du "new look", Dior a su remettre le passé au goût du jour et influencer le futur.

par Lucie Benhamou



Christian

"On est impardonnable d'avoir fait ce qu'on n'aime pas, surtout si on réussit". Une phrase du grand couturier qui a fait de sa passion une immense réussite artistique et financière.

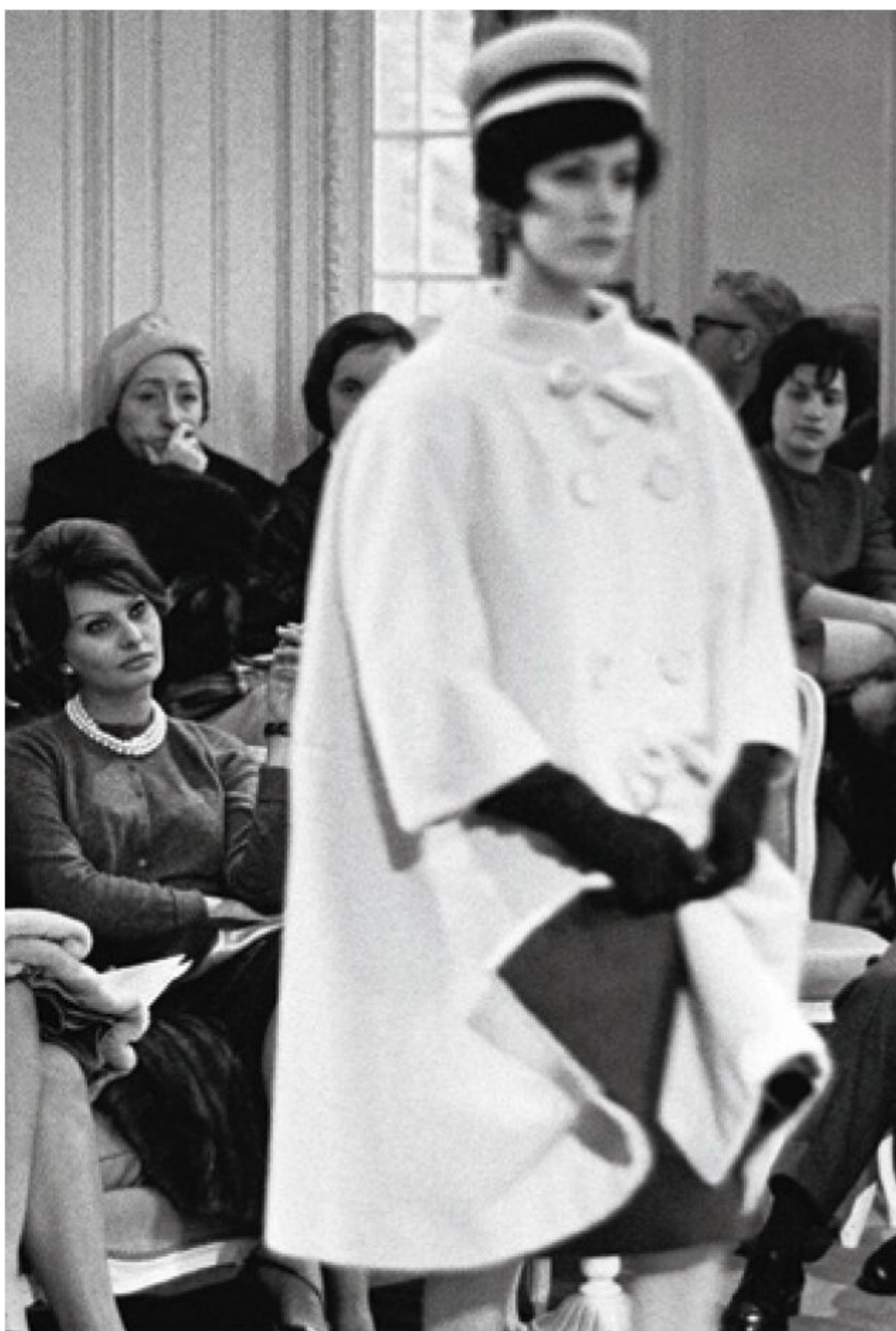


Dior

L'HOMME AUX DÉS D'OR

En 1919, à l'occasion d'une vente de charité, Christian Dior rencontre une diseuse de bonne aventure qui lui délivre ces paroles mystérieuses : "Vous vous trouverez sans argent mais les femmes vous seront bénéfiques et c'est par elles que vous réussirez. Vous en tirerez de nombreux profits et vous serez obligé de faire de nombreuses traversées". Le petit garçon a 14 ans et il ne le sait pas encore mais son destin est bel et bien tracé. Christian Dior est né à Granville, en Basse-Normandie, le 21 janvier 1905, il est le deuxième fils de l'industriel Maurice Dior et de Madeleine Martin. La famille habite une grosse bâtisse au bord de la mer entourée d'un magnifique jardin. Ayant hérité de sa mère la passion des fleurs, Christian se plaît en compagnie des plantes, des jardiniers et cet isolement lui convient parfaitement. Adulte, il garde ce tempérament discret et délicat. C'est un homme silencieux que le bruit répugne et qui aime se réfugier loin de la fièvre de son atelier de couturier, dans son hôtel particulier parisien à Passy ou dans sa maison de Provence, et retrouver le calme de son jardin fermé, celui-là même qui a protégé son enfance. À l'inverse de ses frères et sœurs, son aîné Raymond puis Jacqueline, Bernard et Catherine, il a le visage en forme d'amande et les yeux vifs légèrement bridés, doté d'un naturel gai, affectueux et curieux. Dans ses dessins d'enfant, il croque des marquises aux bracelets d'émeraude et des éléphants blancs qui gambadent parmi les arbres. Fantasque, le petit garçon

adore se déguiser et confectionner des costumes. Ses camarades lui passent des commandes sur lesquelles il travaille dans la lingerie avec sa nourrice. En classe, il a les examens



L'élégance et le chic made in France dans le monde

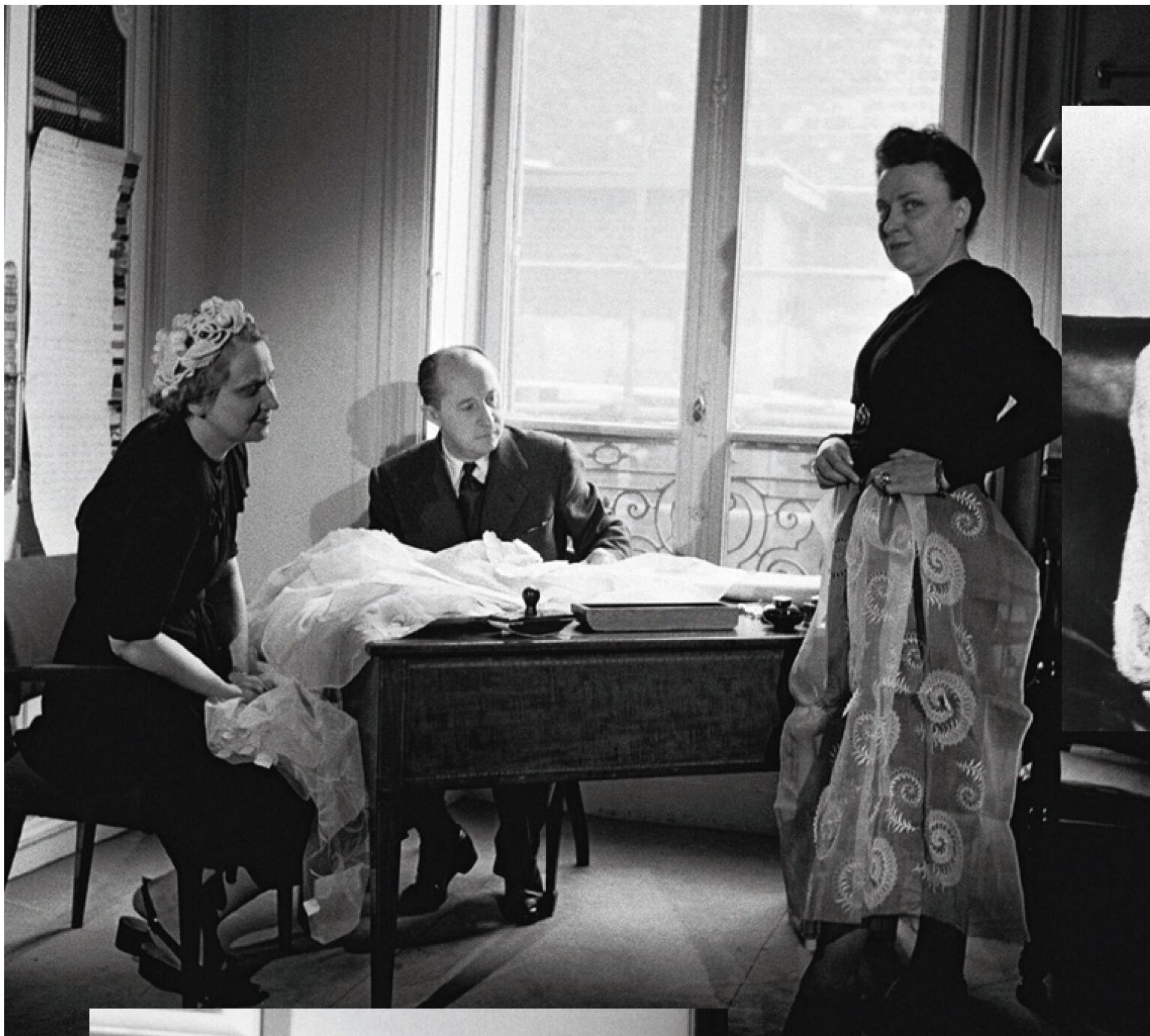
en telle horreur que ses notes sont tout juste suffisantes. La "vraie vie" l'ennuie et il garde de mauvais souvenirs des visites dans les usines de son père. Comme il l'écrit dans «Christian Dior et moi» (Bibliothèque Amiot, publié en 1956), il avoue sa "détermination formelle à ne jamais travailler dans un bureau, une administration ou quoi que ce soit qui y ressemble". En 1911, les parents de Christian s'installent à Paris dans le quartier de la Muette. Enfant, lui qui est "très sage, très bien élevé, et tout à fait incapable de se débrouiller dans la vie", se

sont soudain perdu, arraché à sa douce et traînante vie de province. Adolescent, il s'échappe du monde réel en découvrant la musique, la peinture, la littérature et la poésie. Il prépare son baccalauréat et, poussé par son goût pour l'architecture, souhaite suivre les cours des Beaux-Arts. Mais sa famille s'y oppose fermement : il n'y a pas de place pour lui parmi les bohèmes ! Christian s'inscrit donc rue Saint - Guillaume à Sciences Po, contrarié mais résigné. Ce qui le sauve du quotidien, c'est sa nouvelle et puissante amitié avec Henri Sauguet, un jeune musicien hollandais. Ensemble, les deux copains font clan avec tous les artistes naissants, enthousiasmés par toutes les manifestations de l'art nouveau. Ses complices s'appellent Christian Bérard, futur créateur, Jean Ozenne, bientôt acteur, Jacques

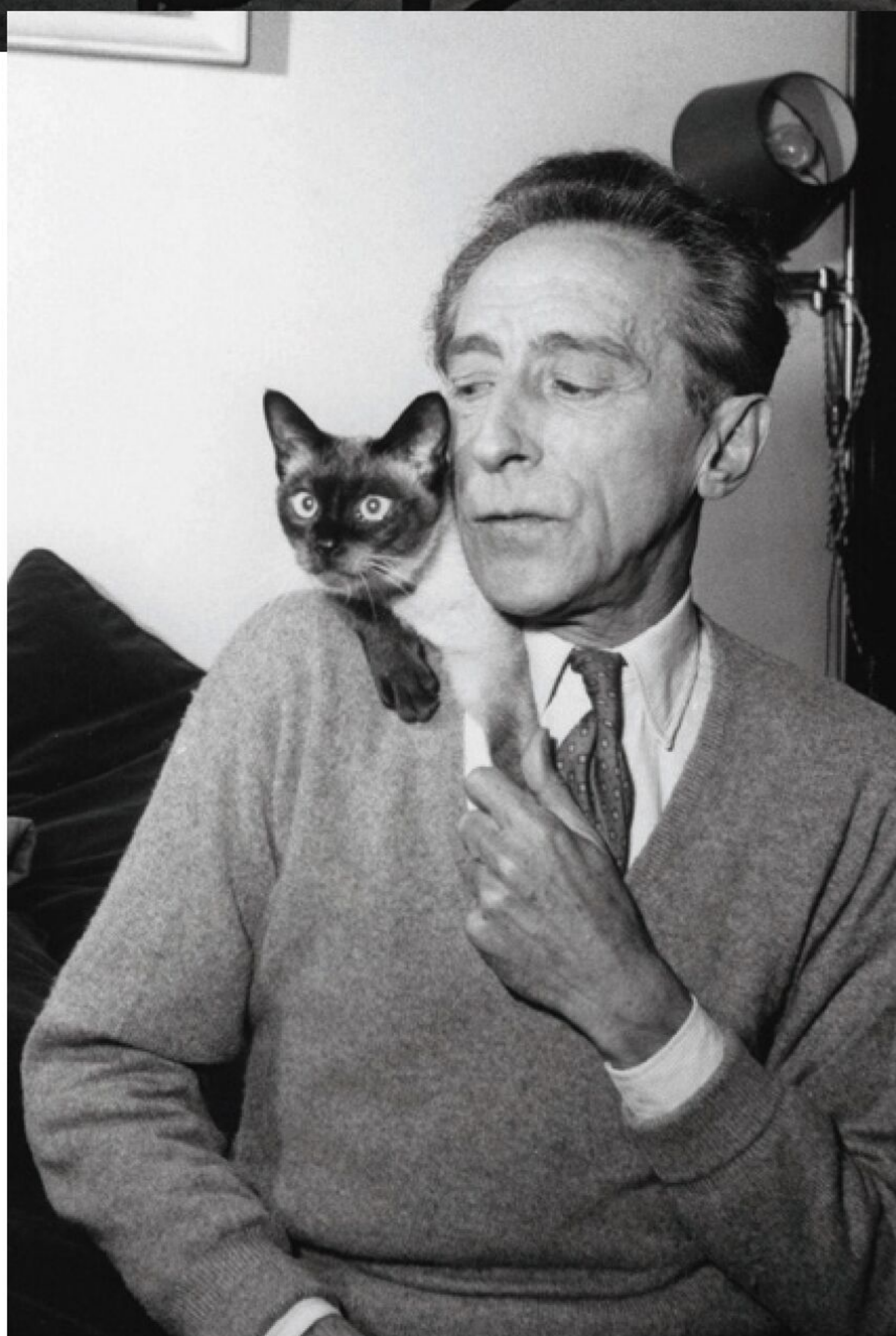
Bonjean collectionneur, Jean Cocteau, déjà poète, Max Jacob, romancier en devenir. Une existence frénétique, celle du temps de la jeunesse où tout paraît possible ! Edmonde Charles-Roux, ex-rédactrice en chef du magazine «Vogue», porte un regard tendre sur ces belles années : "La bande de Dior, c'étaient des mangeurs, des baffeurs, des lettrés, des bons vivants... Dior appartient à la famille Goncourt". Et dans la petite troupe, le caractère du jeune homme fait mouche. Il sait ne jamais heurter personne, ne voit pas les difficultés de la vie ni la lenteur des



GRANDS FRANÇAIS : Christian Dior



Coco Chanel était une véritable idole pour Christian Dior.



Jean Cocteau, un grand ami du couturier.



Un créateur discret et modeste, qui surveillait ses collections de A à Z.

choses et n'a qu'une idée en tête : se sentir utile et en communion avec les autres. Il devient galeriste avec son ami Jacques Bonjean et le critique d'art Waldemar George s'enthousiasme pour le travail des deux compères, parlant de la "meilleure sélection qui ait été établie" à Paris. Mais cette période d'insouciance ne dure pas. Le krach boursier touche le pays en 1929 et le climat des affaires se détériore gravement. Et le malheur touche plus fortement encore la famille Dior : son frère Bernard est atteint d'une maladie nerveuse inguérissable et sa mère décède de chagrin peu après ce diagnostic. Puis la crise financière s'aggrave et la famille se trouve même ruinée ! Christian cherche refuge dans les maisons des autres qui l'accueillent toujours, et conserve de cette période une fidélité indéfectible envers ses amis. Jacques Bonjean admire "le

cheveux longs et plaqués. Dior regrette que la guerre fasse partie intégrante de la mode, devenue terre-à-terre, brutale et soumise. En 1934, le jeune homme est atteint de la tuberculose, mais il n'a pas d'argent pour se soigner. Heureusement, ses amis se cotisent et lui offrent un an de convalescence au soleil, à Ibiza. Pendant cette retraite, Christian Dior découvre "le désir profond et nouveau de créer quelque chose par lui-même". À son retour, il entre chez le modéliste Robert Piguet, mais une fois encore, sa carrière se voit stoppée par la guerre. Loin des chiffons et des paillettes, il rejoint sa famille à Callian, dans le Var. Jusqu'en 1941, il mène une vie de paysan et plante des légumes pour les vendre au marché. Agriculteur le jour, il continue quand même à dessiner le soir à la lueur des bougies. Lorsqu'il retourne à Paris où la vie se

veut créer une maison à l'ancienne, un véritable laboratoire traditionnel de couture française. Marcel Boussac est enchanté par l'idée et lui propose un contrat en or. Cette collaboration marque le début de la nouvelle existence de Dior. Le couturier a 40 ans. C'est le 15 décembre 1946 que la maison Christian Dior ouvre ses portes, au numéro 30 de l'avenue Montaigne. Le capital de départ de la société est de 6 millions de francs, mais en fait 60 millions y seront investis, une mise de fond ahurissante lorsqu'on sait que Pierre Balmain disposait de 600 000 francs. Dior s'entoure d'assistantes et plus de 80 personnes sont recrutées dans la foulée. L'inauguration se fait deux mois plus tard par -6 degrés, dans un pays où on manque de tout, où les gens font des heures de queue devant les magasins d'alimentation pendant que d'autres meurent de froid. Mais

Grâce à l'industriel Marcel Boussac, Dior crée sa maison de couture en 1946

sang froid et la présence d'esprit avec lesquels un jeune garçon apparemment frivole, favorisé jusque là, fait face aux revers", rapporte Marie-France Pochna dans «Christian Dior» (paru chez Flammarion en 1994). Il fait bonne figure, mais les drames familiaux et l'angoissante recherche de petits boulots le rendent triste. Il habite chez son camarade Jean Ozenne et profite de son expérience de dessinateur pour griffonner. Un soir, Ozenne rentre triomphant : il a vendu les esquisses de Dior pour 120 francs ! "Ce premier argent gagné par le travail de (ses) mains" le remplit de confiance. Dans la rue, il porte un regard exaspéré sur le style zazou, les hommes sont emballés dans des vestes amples et des pantalons sans formes avec les

réorganise peu à peu, il fait une heureuse rencontre : Lucien Lelong, propriétaire d'une excellente maison de couture. Là-bas, il fait ses armes avec Pierre Balmain, malgré les pires restrictions des temps de guerre. Dans la crainte permanente d'une fermeture inopinée, chaque vêtement terminé est une petite victoire. Et le destin lui fait encore signe lorsqu'il met sur sa route un camarade d'enfance, Marcel Boussac, directeur d'une maison de couture qu'il souhaite remonter entièrement à l'aide d'un nouveau modéliste. Alors que Balmain monte sa propre maison de couture et que ses amis excellent tous dans leur domaine, Christian semble contraint à assister à la réussite des autres. Le jeune homme timide décide alors de tenter sa chance : il

ce jour-là, à 10 heures du matin, une centaine de personnes, issues des beaux quartiers et de la haute bourgeoisie, se presse sur les Champs-Élysées. Et lorsque Christian Dior regarde la façade de l'immeuble, il se souvient de sa mère, pour qui avoir son nom sur une boutique représentait la déchéance sociale, et s'écrit, presque honteux : "Si ma pauvre maman était encore en vie, jamais je n'aurais osé !". C'est le début d'une époque de travail éreintant, de course folle et d'entrain endiablé : les plus beaux moments de sa vie ! Chaque minute, chaque heure ou chaque jour apporte son lot de nouveaux défis, de nouveaux fous rires et de nouvelles surprises. Aujourd'hui, les résultats de la maison Christian Dior Couture donnent le vertige : il y a près de 200 boutiques dans le monde, le chiffre

d'affaires s'élevait à plus de 17 milliards d'euros en 2009 et plus de 70 000 personnes y travaillent. Les célébrités se pâment pour les dernières collections de la marque et s'affichent en Dior sur les tapis rouges alors que les stars de cinéma les plus prisées se disputent le poste d'égérie. Comme Sharon Stone, Marion Cotillard ou Monica Bellucci. Dior fournit à l'après-guerre sa silhouette. Le new look est né et c'est un bouleversement dans le monde de la mode. La première collection a lieu au printemps 1947. Les robes s'appellent «Amour», «Tendresse», «Bonheur»... Christian Dior forme ses mannequins à l'art du regard hautain et du pas rapide qui les

aux tailles fines et aux larges jupons à corolles. Taille, cheville et seins, toutes les parties du corps sont mises en valeur, jusqu'aux dessous, raffinés et garnis de froufrous. Les robes atteignent un métrage invraisemblable. Mais l'élégance de ce nouveau style fait des jalouses, et il n'est pas rare de voir les femmes modestes ou les ménagères de la rue Lepic, encore vêtues comme des pauvresses, agresser les premières représentantes de la mode new look.

Rapidement, l'Amérique s'enthousiasme pour cet inconnu qui, pour oublier la guerre des armes, apporte la guerre des femmes : jupes longues contre jupes courtes. Son travail est tellement apprécié qu'il est invité à

précier pour sa modestie. Mais ce charisme n'est que le résultat du travail : pour avoir l'air détendu et parfaite sa répartie, Christian répète ses jeux de physionomie dans les trains et les avions ! Bettina Ballard, qui fut la rédactrice en chef de la mode du «Vogue» américain, se souvient de sa rencontre avec le couturier : "un homme jeune au teint rose avec une rondeur de bébé et un air de timidité quasi désespérée, un sourire aussi désarmant de gentillesse que de tristesse". En 1948, il crée un parfum, baptisé «Miss Dior», qui est une ode à sa ville natale, avec des fragrances de roses et de jasmin. Dior complète sa collection avec des chapeaux, des cravates, des sacs, des bijoux, des

La maison Dior est devenue un passage obligé pour les riches touristes en voyage à Paris

sublimement. Il impose des types de filles très différents comme des blondes filiformes en passant par les brunes méditerranéennes. Ses vêtements ne sont pas uniquement destinés à une silhouette idéale, même si pour les porter correctement, il faut se harnacher d'un corset et qu'il devient dur de marcher normalement, voire même de se nourrir. Mais à l'époque, cela ne fait pas peur aux femmes de la haute société qui en ont l'habitude et se changent jusqu'à quatre fois par jour. Ces dernières commandent donc toute une ribambelle de robes et d'accessoires. Les plus riches, qui vivent aux quatre coins de la planète, exigent même leurs vêtements en plusieurs exemplaires. Désormais, la maison Dior se visite comme la Tour Eiffel ou les Folies Bergères. Les chauffeurs de taxi, à l'évocation du nom, savent immédiatement se diriger vers l'avenue Montaigne, puisque ce sont leurs courses les plus fréquentes ! Finie l'époque des uniformes ou des femmes-soldats aux carrures de boxeurs : Dior dessine des femmes fleurs, aux décolletés pigeonnants,

recevoir un Oscar de la couture à Dallas, en 1947, devant 3000 personnes. Lorsqu'il se présente sur scène, son apparence discrète surprend tout le monde. L'Amérique s'attend à un personnage haut en couleur, bronzé et exubérant. Pourtant si Dior ne paie pas de mine à première vue et que son accent prête à sourire, il se révèle courtois, fin, cultivé et tous finissent par l'ap-



Dior dans sa maison de Provence où il aimait se reposer.

gants ou des chaussures. En 1957, le «Frenchy» fait la une du prestigieux journal américain, «Time Magazine». Dior marque le siècle en seulement dix ans et six lignes chocs : «Zigzag» et «Envol» en 1948, «Trompe l'œil» puis les lignes «Profilée», «Tulipe» et «Vivante», et à partir de 1954, les séries H, A et Y. Le couturier de génie se fraye un chemin à travers le monde en ouvrant des succursales à New York et dans plusieurs villes d'Europe.

Mais les critiques ne sont pas unanimes et même son ami Jean Cocteau avoue son exaspération face à cet immense succès : «On parle de la bombe Dior avec le sérieux qu'on met à parler de la bombe atomique». Les magazines titrent «Paris forgets this in 1947 », moquant ce retour au passé. L'écrivain Henri Calet le caricature dans le livre «Le croquant indiscret» où il est décrit sous les traits de Patrick D'Argent, un personnage pompeux et ridicule tant il se prend au sérieux. Même son idole Coco Chanel se montre impitoyable envers lui : «Dior n'habille pas les femmes, il les tapisse». Malgré tout,

Christian continue son ascension : il griffonne partout, jour et nuit, tout est favorable à l'inspiration. Le photographe de mode Cecil Beaton observe son acolyte : «Dior jouit de chaque détail de la vie, il est plein de nuances, délicat, chic, avec un grand sens de l'opportunité». Les idées s'enchaînent et les ateliers se chargent de transformer les esquisses en robes. Mille petites mains façonnent, coupent et montent les vêtements. Au sein de cette ruche, Dior, un jonc à pommeau d'or dans les mains, tel un magicien en blouse blanche, dirige, montre et change les détails à la baguette. Toujours en coulisses, dans les tissus et les métrages, il est impossible pour les clientes de l'approcher. Le maître se comporte en artiste dévoué à son travail. S'il aime les bals masqués et les banquets entre amis, sa passion secrète est de se réfugier dans son moulin près de Fontainebleau, dans la solitude et la paix de la nature. On lui prête un penchant homosexuel et une longue liaison avec un comédien, mais rien ne repose sur des preuves réelles pour confirmer ou infirmer cette rumeur. C'est un bon bourgeois, mais il garde les pieds solidement plantés dans le sol. L'actrice Geneviève Page semble ne pas avoir percé l'énigme Dior : «Il est comme une cathédrale, avec son côté ecclésiastique rondouillard et porteur de multiples secrets auxquels on n'a pas accès». Cependant, sa santé est fragile et il le sait. Angoissé par plusieurs malaises cardiaques dont il est victime depuis quelques années, sa superstition le rassure. Il garde dans sa poche un morceau d'étoile de bronze, se précipite sur la moindre pièce de bois à toucher pour se raser, transporte une valise pleine de médicaments et ne prend jamais une décision sans consulter plusieurs voyantes. Une cartomancienne qu'il surnomme «Grand-mère» redoute ses voyages à répétition. Le couturier annule un séjour aux Etats-Unis, mais ne veut pas renoncer à une cure



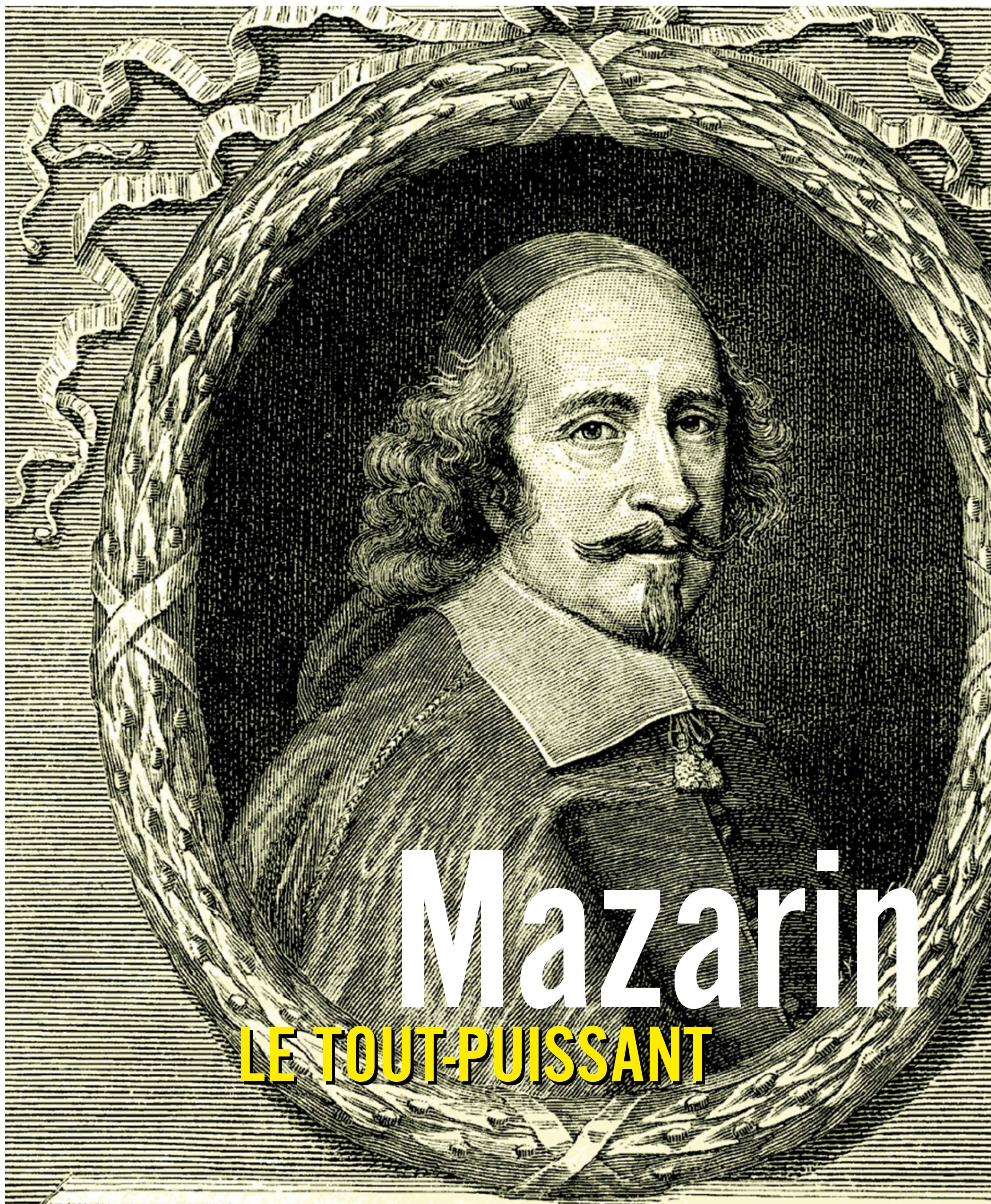
Yves Saint-Laurent débuta chez Dior et lui succéda à sa mort.

en Italie, à Montecatini. Bientôt, un dur labeur l'attend avenue Montaigne pour la nouvelle collection de printemps. Alors, Dior profite de ce repos italien pour jouer aux cartes, passer des coups de téléphone à ses amis, profiter des parcs verdoyants ou maigrir un peu afin de revenir en forme. Mais le 23 octobre 1957, à 10 heures du soir, il se sent brutalement fatigué et se retire dans sa chambre d'hôtel. Avertie par un pressentiment, sa fidèle collaboratrice qui l'accompagne, Raymonde Zanecker, le découvre inanimé dans la salle de bain. Christian Dior s'éteint à l'âge de 52 ans. Il a lutté quarante ans pour une réussite dont il n'aura profité que dix courtes années...

Quelques jours plus tard, la paroisse Saint-Honoré d'Eylau, dans le XVI^{ème} arrondissement de Paris, est le théâtre d'un triste évènement. Il y a là des milliers de personnes dans le parfum enivrant de toutes les couronnes de fleurs. Aux premières loges

se trouvent Marcel Boussac, Marguerite Carré la patronne des ateliers, Mitzah Bricard, la muse inspiratrice, Yves Saint-Laurent, celui que Dior voulait comme successeur. La haute couture se tient au grand complet : Pierre Balmain, Jacques Fath, Hubert de Givenchy, Pierre Cardin ou Cristobal Balenciaga qui fondent en larmes et lui rendent hommage. Dior souhaitait que sa dernière demeure soit à Callian, au milieu de sa propriété au paysage lumineux et serein qui l'avait si souvent rassuré et, dans laquelle, il espérait prendre sa retraite. C'est donc dans le petit cimetière de l'arrière-pays provençal que Christian Dior est inhumé. Son ami de toujours Henri Sauguet compose pour la cérémonie une majestueuse oeuvre musicale et prononce ces quelques mots, solennel et bouleversé : "Vous êtes tristes... Mais songez que si Dieu l'a rappelé à lui, c'est qu'il en avait besoin pour habiller les anges".

L.B



Mazarin

LE TOUT-PUISSANT



Si aujourd'hui l'expression «mazarinade» est bien connue, tout comme l'adjectif « mazarine », la vie de celui qui les inspira est souvent ignorée, prise entre les figures tutélaires de Richelieu et Louis XIV. Le cardinal Mazarin fut l'indispensable relais entre ces deux personnages et fit de la France la plus grande puissance européenne, malgré les guerres extérieures et la Fronde. Tout en restant toujours aux yeux des Français un étranger.

par Etienne Tourniaire

On sait peu de choses de la jeunesse de celui qui s'appelait alors Giulio Mazarini, hormis le fait qu'il fut un élève doué et qu'il se passionna très tôt pour le jeu, sous toutes ses formes. Le futur cardinal naquit le 14 juillet 1602 dans les Abruzzes (en Italie, alors espagnole), fils d'un riche sicilien nommé Pietro Mazzarini et de Hortensia Bufaloni, dame de la noblesse romaine qui avait quitté Rome pour échapper à l'été étouffant. La chance de Mazarini est que son père sert un homme puissant qui protège la famille en retour : il est intendant et administrateur des domaines de Filippo Colonna, le chef d'une des plus grandes familles de

Rome. Giulio fait donc des études de droit à l'université de Rome, puis part, avec le fils de son protecteur, étudier à l'université Alcalá de Henarès en Espagne de 1619 à 1621. Revenu ensuite à Rome, il est reçu docteur en droit canon en 1628. À 26 ans, il devient le secrétaire du nonce de Milan et est chargé par intérim (le nonce étant malade) de négocier la paix entre la France et l'Espagne sur la succession du duché de Mantoue. C'est à cette occasion qu'il rencontre pour la première fois Richelieu et Louis XIII le 28 janvier 1630. Malgré tous ses efforts, Mazarin ne peut empêcher la France d'entrer en guerre en 1635 contre les Habsbourg d'Espagne et

d'Autriche. Mais il se distingue, de nouveau, auprès de Louis XIII et Richelieu qui lui proposent la nonciature à Paris en 1637, refusée par Urbain VIII du fait de l'opposition de l'Espagne et de ses fidèles du Vatican. Même refus en 1638 quand Louis XIII requiert sa présence en France pour remplacer le Père Joseph décédé (malgré le rappel de l'ambassadeur français au Vatican). Mazarin part finalement de lui-même pour la France où il arrive au début de l'année 1640 et devient vite le nouvel homme de confiance de Richelieu. En outre, il a déjà reçu en 1639 ses lettres de naturalisation qui en font un sujet français bien qu'il écrivit lui-même que «Á gentilhomme, tout

À la disparition de Richelieu en 1642, le cardinal est âgé de 40 ans et démarre son ascension vers les sommets du pouvoir.

pays est patrie ». En 1641 il est officiellement fait cardinal, mais il ne vint jamais à Rome pour recevoir l'anneau et la barrette. Son ascension, déjà spectaculaire, se poursuit en 1642 : Richelieu meurt. Pour ses talents de diplomate hors pair, Louis XIII le fait entrer au Conseil privé. Le roi lui-même est malade et il sait que la régence sera difficile : c'est donc à Mazarin qu'il décide de confier la régence conjointe avec Anne d'Autriche. Pour lui donner une position inattaquable, il le nomme parrain du dauphin Louis XIV (qui a alors 9 ans) et principal ministre du Conseil.

Louis XIII meurt en 1643. Mazarin se retrouve seul pour diriger une France en conflit dans une Europe à feu et à sang : la guerre civile règne en Angleterre et en Espagne, l'Allemagne s'enfonce dans la guerre de Trente Ans, l'Empire ottoman s'en prend à la Crète tenue par Venise... Le but pour la France est d'abattre la puissance espagnole en séparant l'Espagne de ses dépendances en Franche-Comté et aux Pays-Bas (actuelle Belgique). La France se retrouve alors dans une position assez favorable, avec ses victoires à Rocroi en 1643 puis à Nordlingen en 1645. Ces succès mettent Mazarin en position de force pour négocier au Congrès de Westphalie de 1644 à 1648 avec ses émissaires Servien et d'Avaux. Le

traité, finalement signé en 1648, est une grande réussite pour Mazarin : la France acquiert une partie de l'Alsace (offerte par l'empereur Ferdinand pour éviter que la France ne contrôle une partie de l'Empire germanique par une simple suzeraineté) ainsi que la neutralité de la Franche-Comté. La Hollande, alliée, est reconnue comme indépendante de l'Espagne. Surtout, les pouvoirs de l'empereur germanique (un Habsbourg) sont sévèrement encadrés par les décisions de la Diète, constituée des représentants des 360 États de l'empire et le traité d'Augsbourg, qui imposait le partage religieux de l'empire selon la religion des princes, est réaffirmé. Pourtant, cette victoire passe presque inaperçue en France car des événements autrement plus graves s'y passent. La guerre a coûté terriblement cher : près de trois ans de recettes ont été englouties d'avance pour payer les hommes, les munitions et les équipements. Mazarin décide alors de faire payer Paris, qui ne représente que 2% de la population mais le quart de la richesse du royaume. Sauf qu'il se heurte à l'hostilité des conseillers du Parlement, les premiers touchés par les mesures prises par Mazarin. Le 18 juillet 1648, le Conseil décide de révoquer tous les prêts, traités et avances consentis et les prêteurs (surtout conseillers) ne peuvent

plus être remboursés. Face à l'obstination du Parlement, Mazarin décide de profiter du retour de Condé à Paris pour faire arrêter les plus récalcitrants, en particulier le conseiller Broussel.

Mais l'opération, le 26 août 1648, se fait avec si peu de discrétion que des émeutes éclatent dans toute la ville contre la décision de Mazarin, vite devenu le bouc émissaire pour le Parlement et les Parisiens. Mazarin est obligé de faire relâcher Broussel, puis fuit avec la reine et toute la cour à Rueil-Malmaison le 13 septembre. C'est là que débute les « mazarinades », pamphlets très violents insultant Mazarin et, parfois, la Reine. Tandis que Mazarin s'occupe du traité de Westphalie, Anne négocie avec le Parlement, mais lorsque survient la nouvelle de l'exécution de Charles 1er d'Angleterre, la décision est prise de réduire Paris de force. Condé, rallié au parti de la régence, met en place un terrible blocus pour affamer Paris, qui capitule le 1er avril 1649 lors de la paix de Saint-Germain. Ce prince, auréolé de victoires, se sent humilié par Mazarin qui lui refuse les commandements qu'il demande. La détestation est telle que Mazarin le fait arrêter le 18 janvier 1650, puis l'emprisonne à Vincennes. Rien n'est réglé pour autant : alors que Louis XIV et



Nommé cardinal en 1641, Mazarin ne se rendit jamais au Vatican pour recevoir l'anneau et la barrette.

son ministre visitent la Normandie et la Bourgogne en proie à des révoltes contre l'impôt, le prince de Gondi et le duc d'Orléans (oncle de Louis XIV) encouragent le Parlement et les nobles à se révolter. Mazarin réagit trop tard : face à l'union des opposants contre lui, il fuit dans la nuit du 6 au 7 février 1651, puis part à Brühl (près de Cologne). Comme il l'a prévu, les membres de la Fronde s'entredéchirent vite : Gondi manque d'être tué par La Rochefoucault (le futur moraliste) lors d'une séance au Parlement le 21 août 1651. Surtout, Louis XIV est officiellement déclaré majeur le 7 septembre et Condé commet l'erreur de ne pas assister aux célébrations. Le prince de Condé se réfugie à Bordeaux d'où il tente de soulever toute la Guyenne, mais le roi arrive avec ses troupes. Condé est obligé de battre en retraite. Mazarin en profite pour revenir en France le 24 décembre

et retrouve la cour à Poitiers le 29 janvier 1652. Condé, lui, tente un coup d'éclat : il s'enfuit de Bordeaux et part pour Paris. Bien qu'en mauvaise posture, il parvient à rentrer dans Paris grâce à une trahison de sa cousine, qui a ouvert la porte Saint Antoine. Prisonnier dans la ville, il doit affronter le Parlement qui souhaite éviter un nouveau siège. Mais la grande assemblée qui devait statuer sur ces décisions est brutalement interrompue par une émeute des soldats condéens le 4 août.

Epouvantés, les conseillers fuient à Pontoise, tandis que Mazarin se retire à Bouillon pour ne pas de nouveau rallier contre lui et contre le roi les différents mouvements de la Fronde. Le Parlement est forcé par le roi d'enregistrer le 22 octobre un édit cassant ceux pris lors de la Fronde, alors que Condé s'enfuit à

Namur où il se met au service de l'Espagne. Mazarin peut rentrer en France sans problème le 3 février 1653. S'ouvre alors une période faste pour le cardinal : Louis XIV est sacré le 7 juin 1654 et devenu intouchable, Mazarin se tourne contre l'Espagne, toujours en guerre larvée contre la France. Pour cela, il n'hésite pas à s'allier avec Cromwell, le protestant régicide d'Angleterre, à partir de 1657. Cette alliance, vite révélée, lui attire l'hostilité des dévots et du clergé, mais le cardinal passe outre. C'est un trait remarquable chez Mazarin : il n'a jamais montré d'animosité contre les protestants, ni même les juifs, alors qu'il était cardinal. Cette alliance s'avère finalement payante : en 1658, grâce au soutien de la flotte anglaise, Turenne remporte la bataille des Dunes contre Condé et prend Dunkerque (cédé à l'Angleterre), Gravelines et Ypres. La guerre aurait sans doute continué sans la

GRANDS FRANÇAIS : Mazarin

Louis XIV dont Mazarin fut à la fois le conseiller, l'éminence grise et l'éducateur. Le roi le veilla sur son lit de mort.



L'arrestation du conseiller Broussel en 1648 sur ordre de Mazarin après la révolte du Parlement de Paris.

L'entrée dans Paris du cardinal Mazarin et de la régente Anne d'Autriche en août 1649. A cette époque, Mazarin doit faire face à la rébellion du prince de Condé qui voue une haine tenace au cardinal.



Accusé d'être "saoul d'or et d'argent" par ses détracteurs, Mazarin laissa une fortune à sa mort

mort de Cromwell cette année et la grave maladie de Louis XIV.

Mazarin doit négocier tant qu'il est en position de force. Ces négociations, menées dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, aboutissent le 7 novembre 1659 au traité des Pyrénées. La France obtient l'Artois et le Roussillon, l'Espagne obtient la neutralité de la France dans la question portugaise et Condé est autorisé à revenir en France en pleine possession de ses droits et titres. Surtout, la victoire de Mazarin est le mariage entre Louis XIV et l'Infante Marie-Thérèse. Louis XIV peut ainsi revendiquer pour lui et ses descendants la couronne d'Espagne si il ne reçoit pas la dot promise : 500.000 écus (somme que Mazarin sait l'Espagne incapable de payer). Le mariage est célébré à Saint-Jean-de-Luz le 9 juin 1660. Le prestige diplomatique et militaire de la France est alors au plus haut.

Cette apogée marque aussi la fin de Mazarin : le cardinal est de plus en plus faible et malade, atteint de la goutte, d'ulcères aux jambes et de troubles gastriques. Il doit assister à l'entrée triomphale de Louis XIV à Paris, le 26 août 1660, dans un fauteuil, incapable de se tenir debout. Il n'en continue pas moins son métier de ministre et d'éducateur de Louis XIV, assisté d'hommes de confiance comme Colbert, son intendant, ou Nicolas

Fouquet, qu'il a nommé surintendant des Finances. Mais, de plus en plus malade, il se fait transporter à Vincennes le 8 février 1661 et y meurt, en présence du roi, le 9 mars, à l'âge de 59 ans. Il laisse à la couronne son immense fortune, estimée à plus de 38 millions de livres tournois, en pièces, œuvres d'art, bijoux, créances et terres. Cette fortune, la plus grosse de l'Ancien Régime, fut à l'origine des

accusations portées contre lui, le marquis de Montglat le disant par exemple « saoul d'or et d'argent ». C'était pourtant une pratique courante de s'enrichir et d'autres, comme Richelieu ou Fouquet, ne s'en sont pas privés. Il a surtout laissé à Louis XIV un pays pacifié, au faite de sa gloire et soulagé de la menace d'encerclement espagnole. Mazarin a ainsi préparé le règne de «Louis le Grand».



Un homme de l'ombre qui oeuvra pour la pacification du royaume de France.

Armand Jean du Plessis de Richelieu

L'ÉMINENCE ROUGE

**Cardinal Armand Jean du Plessis, Duc de Richelieu
communément appelé Cardinal Richelieu était un pasteur
et homme d'État Français.**



Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu, connu sous le nom de cardinal de Richelieu, était un ecclésiastique et homme d'État français. Il était également connu sous le nom de l'Éminence rouge, terme dérivé du titre « Éminence » appliqué aux cardinaux, et aux robes rouges qu'ils portaient habituellement. Il a été consacré Evêque en 1607 et a été nommé Ministre des Affaires Etrangères en 1616. Richelieu est rapidement devenu membre de l'Église Catholique et du Gouvernement Français, devenant Cardinal en 1622, et Ministre en chef du Roi Louis XIII en 1624. Il est resté en fonction jusqu'à son mort en 1642, il fut remplacé par le Cardinal Mazarin, dont il avait favorisé la carrière.

Sa jeunesse

Né à Paris, Armand du Plessis était le quatrième de cinq enfants et le dernier de trois fils : il était délicat dès l'enfance et souffrit de fréquents problèmes de santé tout au long de sa vie.

Sa famille appartenait à la petite noblesse du Poitou, son père, François du Plessis, seigneur de Richelieu, était un militaire et courtisan qui servit comme grand prévôt de France, et sa mère, Susanne de La Porte, était la fille d'un célèbre juriste.

Quand il avait cinq ans, son père est mort de fièvre dans les guerres françaises de religion, laissant la famille endettée ; avec l'aide de subventions royales, cependant, la famille a pu éviter des difficultés financières. À l'âge de neuf ans, le jeune Richelieu est envoyé au Collège de Navarre à Paris pour étudier la philosophie. Par la

***Après la mort
du favori du roi,
le duc de Luynes,
en 1621, Richelieu
accède rapidement
au pouvoir.***



GRANDS FRANÇAIS : Richelieu

suite, il a commencé à s'entraîner pour une carrière militaire. Sa vie privée semble avoir été typique d'un jeune officier de l'époque : en 1605, âgé de vingt ans, il est soigné par Théodore de Mayerne pour une gonorrhée.

Richelieu se lie d'amitié avec François Leclerc du Tremblay (mieux connu sous le nom de « Père Joseph » ou « Père Joseph »), un frère capucin, qui deviendra plus tard un proche confident. En raison de sa proximité avec Richelieu et de la couleur grise de ses robes, le père Joseph était également surnommé L'éminence grise ("l'éminence grise"). Plus tard, Richelieu l'utilisera souvent comme agent lors de négociations diplomatiques.

Une progression fulgurante

En 1614, les ecclésiastiques du Poitou demandent à Richelieu d'être l'un de leurs représentants aux États généraux. Là, il était un avocat vigoureux de l'église, en soutenant qu'il devrait être exonéré d'impôts et que les évêques devraient avoir plus de pouvoir politique. Il était le plus éminent membre du clergé à soutenir l'adoption des décrets du Concile de Trente dans toute la France, le Tiers État (roturiers) était son principal adversaire dans cette entreprise. A l'issue de l'assemblée, le Premier État (le clergé) le choisit pour prononcer l'adresse énumérant ses requêtes et ses décisions. Peu de temps après la dissolution des États généraux, Richelieu entra au service de l'épouse du roi Louis XIII, Anne d'Autriche, en tant qu'aumônier.

Richelieu progressa politiquement en servant fidèlement le favori de la Reine-Mère, Concino Concini, le ministre le plus puissant du royaume. En 1616, Richelieu est nommé secrétaire d'État et responsable des affaires étrangères. Comme Concini, l'évêque était l'un des plus proches conseillers de la mère de Louis XIII, Marie de Médicis. La reine était devenue régente de France lorsque Louis, neuf ans, monta sur le trône, bien que son fils ait atteint l'âge légal de la majorité en 1614, elle est restée la dirigeante effective du royaume. Cependant, sa politique et celle de Concini se sont



Cardinal de Richelieu disant la messe dans la chapelle du Palais-Royal

révélées impopulaires auprès de beaucoup en France. En conséquence, Marie et Concini sont devenues la cible d'intrigues à la cour; leur ennemi le plus puissant était Charles de Luynes. En avril 1617, dans un complot arrangé par Luynes, Louis XIII ordonna que Concini soit arrêté et tué s'il résistait, Concini fut par conséquent assassiné, et Marie de Médicis renversée.

Son patron étant mort, Richelieu a également perdu le pouvoir ; il a été démis de ses fonctions de secrétaire d'État et a été retiré de la cour. En 1618, le roi, toujours méfiant

envers l'évêque de Luçon, le bannit à Avignon. Là, Richelieu a passé la plupart de son temps à écrire, il a composé un catéchisme intitulé « L'Instruction du chrétien ».

Retour de Richelieu dans les bonnes grâces

En 1619, Marie de Médicis s'évade de son enfermement au château de Blois, devenant le chef titulaire d'une rébellion aristocratique. Le roi et le duc de Luynes rappelèrent Richelieu, croyant pouvoir raisonner la



reine. Richelieu a réussi dans cette entreprise, servant de médiateur entre elle et son fils. Des négociations complexes ont porté leurs fruits lors de la ratification du traité d'Angoulême ; Marie de Médicis a obtenu une liberté totale, mais restera en paix avec le roi. La Reine-Mère est également restituée au conseil royal.

L'année suivante, le roi nomma Richelieu pour un cardinalat, que le pape Grégoire XV accorda en conséquence en septembre 1622. Les crises en France, dont une rébellion des huguenots, firent de Richelieu un conseiller presque indispensable du roi.

Après avoir été nommé au conseil royal des ministres le 29 avril 1624, il a intrigué contre le premier ministre, Charles, duc de La Vieuville. Le 12 août de la même année, La Vieuville est arrêté pour corruption et le cardinal de Richelieu prend sa place

Le saviez-vous ? Sous la coupole

Richelieu va créer l'Académie Française. Mais elle ne ressemble à celle de nos jours ! ici, pas d'uniformes et pas de lieu fixe et encore moins d'immortalité, car d'après Richelieu, c'est la langue française qui est immortelle, pas ceux qui la font. A l'immortalité devise qui figure sur le sceau de l'Académie donné par son fondateur, le Cardinal de Richelieu, et qui ne se réfère qu'à leur mission, porter la langue française.

comme principal ministre du roi le lendemain, bien que le cardinal de la Rochefoucauld reste théoriquement président du conseil (Richelieu est officiellement nommé président en novembre 1629).

Premier ministre

La politique du cardinal Richelieu impliquait deux objectifs principaux : la centralisation du pouvoir en France et l'opposition à la dynastie des Habsbourg (qui régnait à la fois en Autriche et en Espagne). La décision précoce de Richelieu de soutenir un canton protestant contre le pape était un avant-goût de la politique de puissance purement diplomatique qu'il épouserait dans sa politique étrangère.

Pour consolider davantage le pouvoir en France, Richelieu a cherché à supprimer l'influence de la noblesse féodale. En 1626, il abolit le poste de connétable de France et ordonna de raser tous les châteaux forts, n'acceptant que ceux nécessaires pour se défendre contre les envahisseurs. Ainsi, il a dépouillé les princes, les ducs et les aristocrates inférieurs des défenses importantes qui auraient pu être utilisées contre les armées du roi lors des rébellions. En consé-

***Bien qu'il ait été cardinal,
n'a pas hésité à faire des alliances
avec des dirigeants protestants pour
tenter d'atteindre ses objectifs.***

GRANDS FRANÇAIS : Richelieu

Siège de La Rochelle 1881 Henri Motte



quence, Richelieu était détesté par la majeure partie de la noblesse. Le Cardinal de Richelieu était souvent connu sous le titre de «Premier Ministre» du Roi. Il a cherché à consolider le pouvoir royal et à écraser les factions nationales. En restreignant le pouvoir de la noblesse, il a transformé la France en un État fort et centralisé. Son principal objectif de politique étrangère était de contrôler le pouvoir de la dynastie austro-espagnole des Habsbourg et d'assurer la domination française dans la guerre de Trente Ans qui a englouti l'Europe.

Tout en étant une figure politique puissante, des événements comme le Jour des Dupes

montrent qu'en fait, il dépendait beaucoup de la confiance du roi pour conserver ce pouvoir. Ancien élève de l'Université de Paris et directeur du Collège de la Sorbonne, il a rénové et agrandi l'établissement. Richelieu était également célèbre pour son patronage des arts, il a notamment fondé l'Académie Française, la société savante responsable des questions relatives à la langue française.

Il sera à l'origine du Palais-Cardinal, qui deviendra le Palais-Royal. Il était aussi du genre «mégalo», c'est ainsi qu'il fit bâtir, en Indre-et-Loire une ville nouvelle, tout simplement la «Cité de Richelieu» !

Richelieu est également connu par le sobriquet l'Éminence rouge, de la teinte rouge de la robe de bureau d'un cardinal et du style «éminence» en tant que Cardinal. En tant que défenseur de Samuel de Champlain et du maintien de la Nouvelle-France, il a fondé la Compagnie des Cent-Associés et a vu le traité de Saint-Germain-en-Laye ramener la Ville de Québec à la domination française sous Champlain, après la prise du règlement par les Kirkes en 1629.

Même s'il se consacre entièrement au Roi et aux intérêts de ce dernier, il n'en oublie pas de se « servir » au passage. Il accumule une immense fortune.



Richelieu, Philippe de Champaigne (détalle)



Pendant de nombreuses années, il souffrait de fièvres récurrentes (probablement le paludisme), de strangurie, de tuberculose intestinale avec fistule et de migraine. Ses médecins ont continué à le saigner fré-

quemment, l'affaiblissant davantage. Alors qu'il sentait sa mort approcher, il nomma Mazarin, l'un de ses plus fidèles disciples, pour lui succéder comme premier ministre du Roi. Richelieu mourut le 4 décembre 1642, âgé de 57 ans.

Son corps fut embaumé et inhumé à l'église de la Sorbonne. Pendant la Révolution française, le cadavre a été retiré de sa tombe et le devant momifié de sa tête, ayant été retiré et remplacé lors du processus d'embaumement d'origine, a été volé...

Biographie

Nom de naissance : Armand Jean du Plessis de Richelieu
Naissance : 9 septembre 1585
Décès : 4 décembre 1642
Cardinal : 5 septembre 1622
Domaines : Ingénierie, chimie, Docteur de la Sorbonne en 1607. Principal ministre du roi Louis XIII de 1624 à 1642. Remplacé après sa mort par le cardinal Mazarin

A full-length portrait of Talleyrand, a French diplomat, standing in an ornate room. He is wearing a bright red coat with silver embroidery and a white cravat. He holds a large, rolled-up document in his left hand. The background features dark wood paneling with intricate carvings.

Talleyrand

UN DIABLE DIPLOMATE

A

près des études de théologie, il devient agent général du clergé en 1780. En 1789, juste avant la Révolution française, il devient évêque d'Autun. Il a travaillé aux plus hauts niveaux des gouvernements français successifs, le plus souvent en tant que ministre des Affaires étrangères ou à un autre titre diplomatique.

SA CARRIÈRE A TRAVERSÉ LES RÉGIMES DE LOUIS XVI, LES ANNÉES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, NAPOLEON, LOUIS XVIII ET LOUIS-PHILIPPE.

Ceux que Talleyrand servait se méfiaient souvent de lui mais, comme Napoléon, le trouvaient extrêmement utile. Le nom « Talleyrand » est devenu synonyme de diplomatie rusée et cynique.

Il était le chef de la diplomatie de Napoléon pendant les années où les victoires militaires françaises ont amené un État européen après l'autre sous l'hégémonie française.

Cependant, la plupart du temps, Talleyrand œuvre pour la paix afin de consolider les acquis de la France. Il réussit à obtenir la paix avec l'Autriche par le traité de Lunéville en 1801 et avec la Grande-Bretagne par le traité d'Amiens en 1802. Il ne put empêcher la reprise de la guerre en 1803, mais en 1805, il s'opposa aux nouvelles guerres de son empereur contre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Il démissionne de son poste de ministre des Affaires étrangères en août 1807, mais conserve la confiance de Napoléon et conspire pour saper les plans de l'empereur par le biais de relations secrètes avec le tsar Alexandre de Russie et le ministre autrichien Metternich. Talleyrand a cherché une paix sûre négociée afin de perpétuer les acquis de la Révolution française.



Bonaparte a Milan

Sa vie

Talleyrand est né à Paris dans une famille aristocratique qui, bien qu'ancienne et illustre, n'était pas particulièrement aisée. Son père, le comte Charles Daniel de Talleyrand-Périgord, avait 20 ans à la naissance de Charles. Sa mère était Alexandrine de Damas d'Antigny. Ses deux parents occupaient des postes à la cour, mais en tant que plus jeunes enfants de leurs familles respectives, ils n'avaient aucun revenu important. Le père de Talleyrand fit une longue carrière dans l'armée, atteignant le grade de lieutenant général, tout comme son oncle, Gabriel Marie de Périgord, malgré la même infirmité

Le diable boiteux

Dès l'enfance, Talleyrand boitait, ce qui l'a

amené à être plus tard à être appelé le diable boiteux entre autres surnoms. Dans ses Mémoires, il a lié cette infirmité à un accident à l'âge de quatre ans, mais des recherches récentes ont montré que sa boiterie était en fait congénitale.

En tout cas, son handicap l'a rendu incapable de suivre son père dans une carrière militaire, laissant la carrière évidente de l'Église.

Révolution française

Peu de temps après sa consécration évêque d'Autun, Talleyrand assista aux États généraux de 1789, représentant le clergé, le Premier État. Pendant la Révolution française,

GRANDS FRANÇAIS : Talleyrand

Talleyrand soutint fortement l'anticléricisme des révolutionnaires. Avec Mirabeau, il a favorisé l'appropriation des biens de l'Église.

Il participa à la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et proposa la Constitution civile du clergé qui nationalisait l'Église de préférence à l'allégeance au Pape, et fit prêter serment aux quatre premiers évêques constitutionnels, même s'il avait lui-même démissionné de son poste d'évêque à la suite de son excommunication par le pape Pie VI en 1791. Lors de la Fête de la Fédération le 14 juillet 1790, Talleyrand célébra la messe. Il favorisa notamment l'éducation publique dans le plein esprit des Lumières en préparant un rapport de 216 pages sur l'Instruction. Il a proposé une structure pyramidale s'élevant dans les écoles locales, de district et départementales, et des parties ont ensuite été adoptées.

Au cours de son mandat de 5 mois aux États généraux, Talleyrand participe également à l'élaboration du règlement de police de Paris, propose le suffrage des juifs, soutient l'interdiction de la dîme et invente une méthode pour assurer les emprunts.

Il part pour Londres

En 1792, il fut envoyé deux fois, officieusement, à Londres pour éviter la guerre, et il fut chaleureusement reçu par Pitt et Grenville. Après sa première visite, il persuada le ministre

Chaussure orthopédique de Talleyrand



Talleyrand

des Affaires étrangères de l'époque, Charles François Dumouriez, de l'importance d'avoir un ambassadeur pleinement accrédité à Londres, et le marquis de Chauvelin fut dûment nommé, avec Talleyrand comme son adjoint.

Pourtant, après une première déclaration de neutralité britannique lors des premières campagnes de 1792, sa mission a finalement échoué. En septembre 1792, il quitte Paris pour l'Angleterre juste au début des massacres de septembre. La Convention nationale a émis un mandat d'arrêt contre lui en décembre 1792. En mars 1794, alors que les deux pays étaient au bord de la guerre, il a été contraint de quitter la Grande-Bretagne par l'ordre d'expulsion de Pitt. Il se rend ensuite au pays neutre des États-Unis où il reste jusqu'à son retour en France en 1796.

Retour en France

Après le 9 thermidor, il mobilise ses amis (notamment l'abbé Martial Borye Desre-naudes et Germaine de Staël) pour faire pression sur la Convention nationale et le

nouveau Directoire pour son retour. Son nom est rayé de la liste des émigrés et il rentre en France le 25 septembre 1796. Après avoir attiré l'attention en prononçant des discours sur la valeur des relations commerciales avec l'Angleterre et de la colonisation comme moyen de renouveler la nation, il devient ministre des Affaires étrangères en juillet 1797.

Première rencontre avec Napoléon

Talleyrand a vu une carrière politique possible pour Napoléon lors des campagnes d'Italie de 1796 à 1797. Il a écrit de nombreuses lettres à Napoléon, et les deux sont devenus de proches alliés. Talleyrand était contre la destruction de la République de Venise, mais il complimenta Napoléon lors de la conclusion du traité de Campo Formio avec l'Autriche (Venise fut donnée à l'Autriche), probablement parce qu'il voulait renforcer son alliance avec Napoléon. Plus tard



Château de Valençay.

*IL ÉTAIT À L'ORIGINE DE LA DEMANDE
DE POTS-DE-VIN DANS L'AFFAIRE XYZ
QUI A DÉGÉNÉRÉ EN QUASI-GUERRE,
UNE GUERRE NAVALE NON DÉCLARÉE
AVEC LES ÉTATS-UNIS, 1798-1800.*

en 1797, Talleyrand contribua au coup d'État du 18 fructidor, qui renversa deux membres modérés du Directoire au profit des Jacobins dirigés par Paul Barras.

Sous Napoléon

Talleyrand fut bientôt nommé ministre des Affaires étrangères par Napoléon, bien qu'il fût rarement d'accord avec la politique étrangère de Napoléon. Sur le plan intérieur, Talleyrand a utilisé son influence pour aider à l'abrogation des lois strictes contre les émigrés, le clergé réfractaire et les royalistes de l'ouest. Le Pape le libéra de l'interdiction d'excommunication du Concordat de 1801, qui révoqua également la Constitution civile du clergé. Talleyrand a contribué à l'achèvement du traité d'Amiens en 1802. Il voulait que Napoléon maintienne la paix par la suite, car il pensait que la France avait atteint son expansion maximale.

Un mariage forcé

Napoléon força Talleyrand à se marier en septembre 1802 avec sa maîtresse de longue date Catherine Grand (née Worlée). Talleyrand achète le château de Valençay en mai 1803, sur l'impulsion de Napoléon. Ce plus tard a été utilisé comme site d'emprisonne-

ment de la royauté espagnole en 1808-1813, après l'invasion de l'Espagne par Napoléon.

Il quitte ses fonctions, encore !

Lassé de servir un maître en qui il n'avait plus beaucoup de confiance, Talleyrand démissionna de son poste de ministre des Affaires étrangères en 1807, bien que l'Empereur le

conservât au Conseil d'État comme vice-grand électeur de l'Empire.

Trahison ?

Après sa démission du ministère en 1807, Talleyrand a commencé à accepter des pots-de-vin de puissances hostiles (principalement l'Autriche, mais aussi la Russie), pour trahir les secrets de Napoléon.

Talleyrand et Joseph Fouché, typiquement ennemis en politique comme dans les salons, se rapprochent à la fin de 1808 et engagent des discussions sur la succession impériale. Napoléon n'avait pas encore abordé cette question et les deux hommes savaient que

1815 Le Partage du gâteau des rois, sous la table Talleyrand et le portrait de Louis XVIII



GRANDS FRANÇAIS : Talleyrand

Louis XVIII

sans héritier légitime, une lutte pour le pouvoir éclaterait à la suite de la mort de Napoléon. Même Talleyrand, qui croyait que la politique de Napoléon menait la France à la ruine, comprenait la nécessité de transitions pacifiques de pouvoir. Napoléon a été informé de leurs actions et les a considérées comme des trahisons.

Cette perception a provoqué le fameux déguisement de Talleyrand devant les maréchaux de Napoléon, au cours de laquelle Napoléon a prétendu qu'il pouvait « le casser comme un verre, mais ça n'en vaut pas la peine » et a ajouté avec un ton scatologique que Talleyrand était bas de soie », auquel le ministre rétorqua froidement, une fois Napoléon parti, « Dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé !

Restauration Bourbon et Monarchie de Juillet

Lorsque Napoléon fut remplacé par Louis XVIII en avril 1814, Talleyrand fut l'un des principaux agents de la restauration de la maison de Bourbon, bien qu'il s'opposât à la nouvelle législation du règne de Louis. Talleyrand était le principal négociateur français au Congrès de Vienne, et plus tôt cette même année, il a signé le traité de Paris. C'était en partie grâce à ses compétences que les termes du traité étaient remarquablement indulgents envers la France.

Le retour de Napoléon

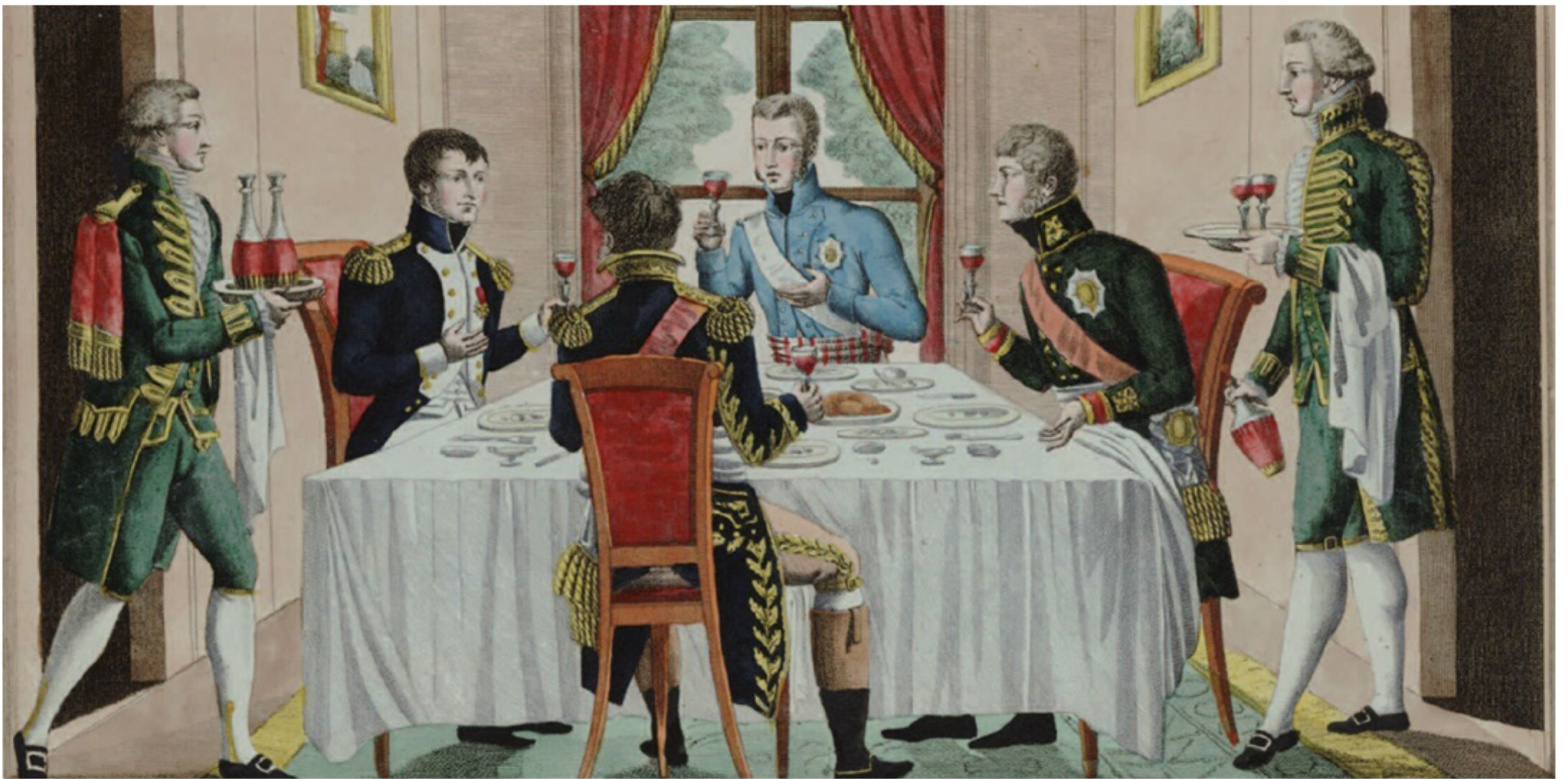
Le retour de Napoléon en France en 1815 et sa défaite subséquente, les Cent-Jours, furent un revers pour les victoires diplomatiques de Talleyrand (qui resta à Vienne tout le temps). Le deuxième accord de paix était nettement moins clément et il était heureux pour la France que les affaires du Congrès aient été conclues. Nommé ministre des Affaires étrangères et président du Conseil le 9 juillet 1815, Talleyrand démissionna en septembre de la même année, malgré ses objections au second traité. Louis XVIII le nomma Grand Chambellan de France, un rôle essentiellement cérémonial qui procurait à Talleyrand un revenu régulier.

Vie privée

Talleyrand avait une réputation de voluptueux et de coureur de jupons. Il n'a laissé aucun enfant légitime, bien qu'il ait peut-être engendré plus de deux douzaines d'enfants illégitimes. Quatre de ses enfants possibles ont été identifiés : Charles Joseph, comte de-



TALLEYRAND SE FAIT RAPIDEMENT LE CHAMPION DES PETITS PAYS ET RÉCLAME SON ADMISSION DANS LES RANGS DU PROCESSUS DÉCISIONNEL.



Dîner avec Napoléon, Alexandre Ier et Frédéric III, 1807.

Flahaut, généralement reconnu comme un fils illégitime de Talleyrand ; le peintre Eugène Delacroix, autrefois connu pour être le fils de Talleyrand, mais cela est mis en doute par les historiens qui se sont penchés sur la question (par exemple, Léon Noël, ambassadeur de France) ; la « Mystérieuse Charlotte », peut-être sa fille par sa future épouse, Catherine Worlée Grand ; et Pauline, apparemment la fille du duc et de la duchesse Dino.

De ces quatre, seul le premier est crédité par les historiens. Cependant, l'historien français Emmanuel de Waresquiel a donné dernièrement beaucoup de crédibilité au lien père-fille entre Talleyrand et Pauline qu'il appelait « ma chère Minette ». Thaddeus Stevens "a également souffert de la rumeur selon laquelle il était en fait le fils bâtard du comte Talleyrand, qui aurait visité la Nouvelle-Angleterre l'année précédant la naissance de Stevens... En fait, Talleyrand n'a visité la Nouvelle-Angleterre qu'en 1794, lorsque Stevens avait déjà deux ans."

La France derrière tous les régimes
Talleyrand a été considéré comme un traître en raison de son soutien aux régimes successifs, dont certains étaient mutuellement hostiles. Selon Simone Weil, la critique de sa loyauté est infondée, car Talleyrand n'a pas servi tous les régimes comme on l'avait dit, mais en réalité « la France derrière tous les régimes ».

Napoléon reçoit à Erfurt l'ambassadeur d'Autriche, sous le regard de Talleyrand, entre eux deux

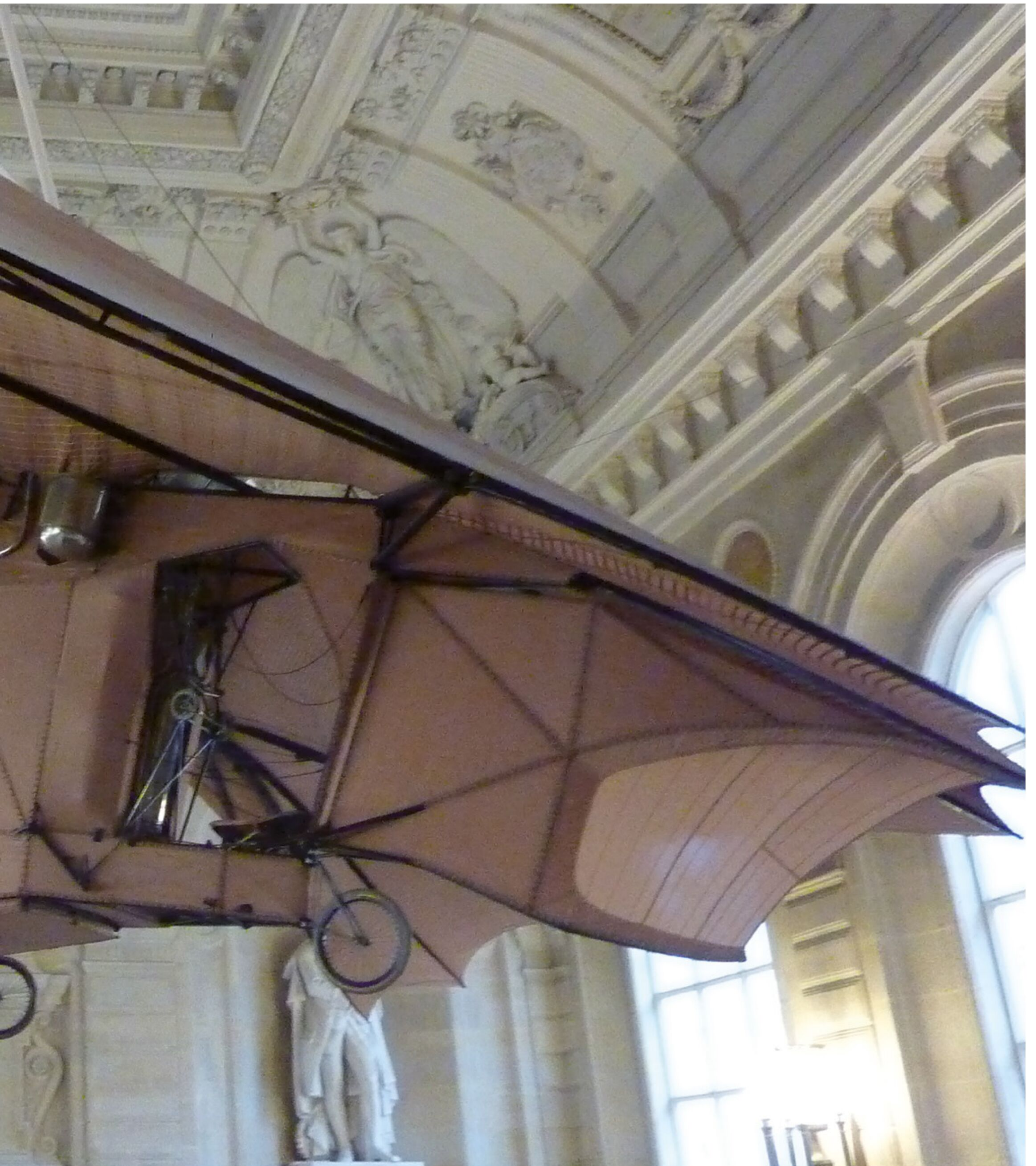


Clément Ader

Le père de l'aviation

Le Français Clément Ader parvient à faire décoller «Éole», le premier avion.





GRANDS FRANÇAIS : Clément Ader

Clément Ader (2 avril 1841 - 3 mai 1925) était un inventeur et ingénieur français né à Muret, Haute-Garonne (banlieue éloignée de Toulouse), et mort à Toulouse. On se souvient surtout de lui pour son travail de pionnier dans le domaine de l'aviation. En 1870, il fut également l'un des pionniers du sport cycliste en France.



Clément Ader 1922

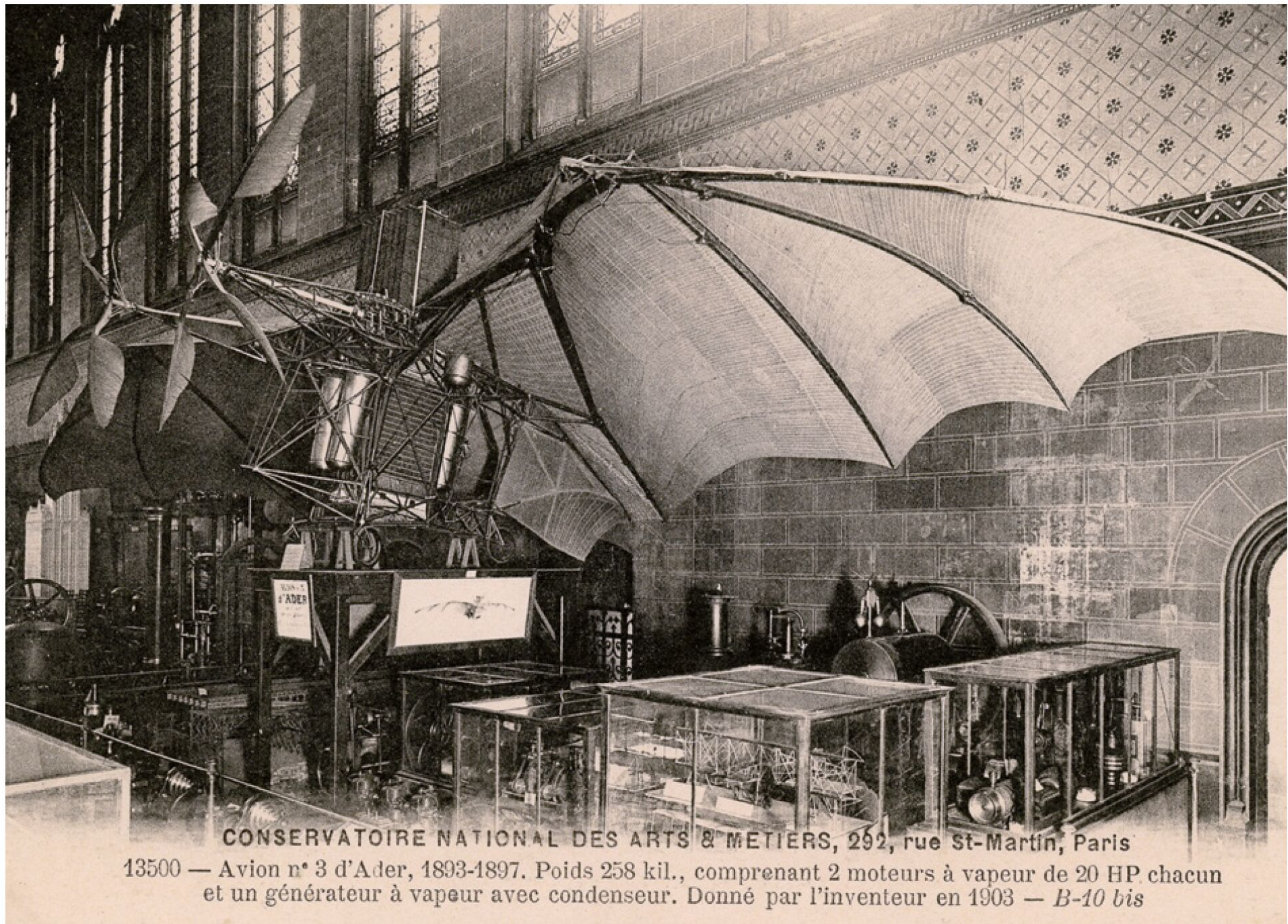
Inventions électriques et mécaniques

Ader était un innovateur en génie électrique et mécanique. Il a d'abord étudié l'électrotechnique et, en 1878, il a perfectionné le téléphone inventé par Alexander Graham Bell. Il établit ensuite le réseau téléphonique à Paris en 1880. En 1881, il invente le théâtrophone, un système de transmission téléphonique où les auditeurs reçoivent un canal séparé pour chaque oreille, permettant la perception stéréophonique des acteurs sur un plateau ; c'est cette invention qui a donné la première transmission stéréo de représentations d'opéra, sur une distance de 3 km en 1881. En 1903, il a conçu un moteur V8 pour la course Paris-Madrid, mais bien que trois ou quatre aient été produits, aucun n'a été vendu. Il n'a donc pas inventé uniquement dans le milieu aéronautique, même s'il est surtout connu pour ça !

Attentif au vol des oiseaux, notamment celui des chauves-souris, l'ingénieur Clément Ader (1841-1925) cherche à vaincre la pesanteur et à faire voler un engin motorisé plus lourd que l'air.

Depuis l'invention en 1783 de l'aérostat par les frères de Montgolfier, la croyance est alors que seul un gaz plus léger que l'air permet à une machine de s'envoler, le poids de l'ensemble étant inférieur à celui de l'air déplacé. Pour s'envoler sans le secours d'un gaz léger, le véhicule, d'un poids supérieur à celui de l'air qu'il déplace, aurait besoin d'une puissance ascensionnelle – une force mécanique – au moins supérieure à la différence des deux poids. C'est en tout cas l'hypothèse de Clément Ader.

Le Français Clément Ader parvient à faire décoller «Éole», le premier avion.



Le premier avion

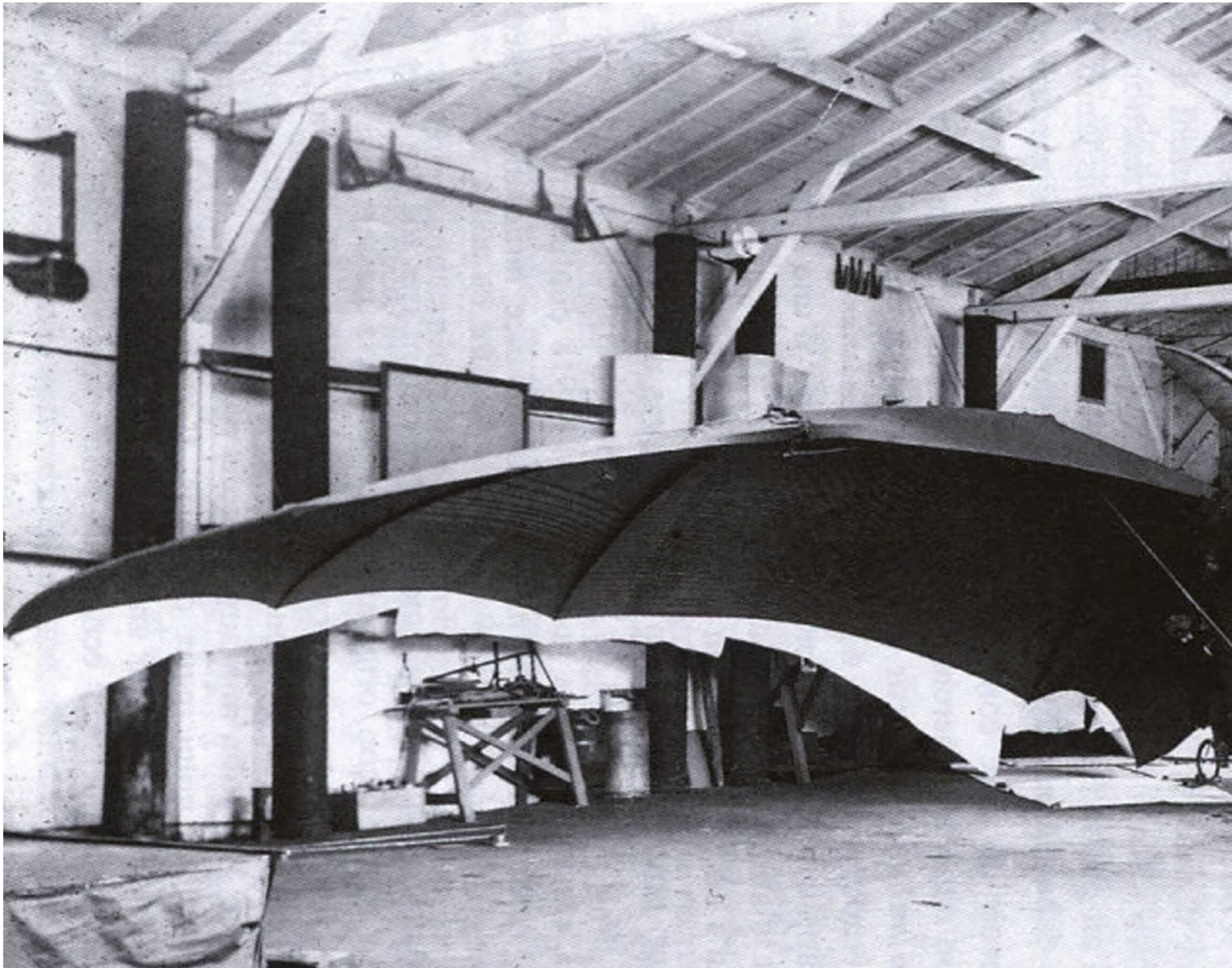
Entre 1882 et 1889, fort de cette hypothèse, il s'emploie à construire ce qu'il nomme un «avion» (du latin avis - oiseau). Baptisé par lui Éole (le Maître et Régisseur des Vents, dans la mythologie grecque), ce premier avion est doté, telle une chauve-souris géante, de deux ailes d'une envergure de 14 mètres articulées par une armature en bois recouverte d'une soie élastique. Placé à l'arrière de l'appareil, le pilote manœuvre ces ailes par manivelles et leviers.

Quant au moteur du véhicule, il est alimenté par une chaudière à tubes pourvue d'un brûleur à alcool, la vapeur devant alimenter deux couples de cylindres de 20 chevaux qui entraînent une double hélice en bambou, le tout pesant plus de 250 kilogrammes, pilote compris.

Le 19 avril 1890, Clément Ader dépose un brevet relatif à «un appareil ailé pour la navigation aérienne dénommé Avion». Sa première démonstration a lieu le 9 Octobre suivant, sur une piste de 200 mètres que le banquier Gustave Pereire a fait aménager pour lui dans le parc de son Château d'Armainvilliers, en Seine-et-Marne. Ader met le moteur de l'avion en route et très vite, les soubresauts de ses roues cessent, Éole s'élève de 20 cm au-dessus du sol sur une distance de 50 mètres.



GRANDS FRANÇAIS : Clément Ader



Ader reçoit alors le soutien du Ministère de la Guerre. Renouvelée l'année suivante au camp militaire de Satory, près de Versailles, une seconde démonstration a donc lieu.

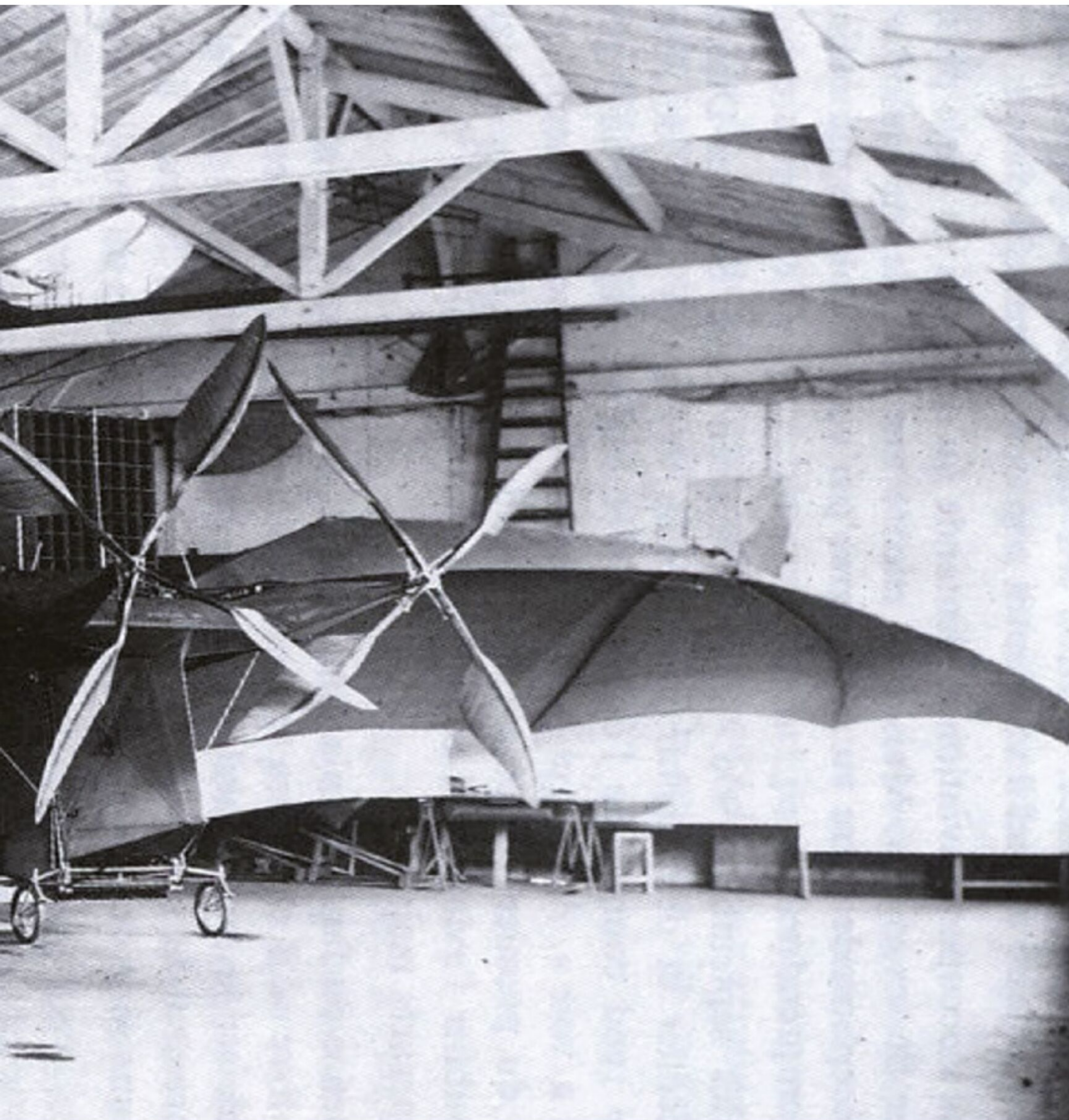
Ader a commencé la construction d'un deuxième avion qu'il a appelé l'Avion II, également appelé Zéphyr ou Éole II. La plupart des sources s'accordent à dire que les travaux sur cet avion n'ont jamais été achevés et qu'il a été abandonné au profit de l'Avion III. L'affirmation ultérieure d'Ader selon laquelle il a piloté l'Avion II en août 1892 sur une distance de 100 m à Satory près de Paris, n'a jamais été largement acceptée.

Les progrès d'Ader suscitent l'intérêt du Ministre de la Guerre, Charles de Freycinet. Avec le soutien du Ministère Français de la Guerre, Ader a développé

et construit l'Avion III. Il ressemblait à une énorme chauve-souris faite de lin et de bois, d'une envergure de 15 m, équipée de deux tracteurs à quatre pales hélices, chacune propulsée par une machine à vapeur de 30 ch. Utilisant une piste circulaire à Satory, Ader effectua des essais de roulage le 12 octobre 1897 et deux jours plus tard tenta un vol. Après une courte course, la machine a été prise par une rafale de vent, a dévié de la piste et s'est immobilisée.

Après cela, l'Armée Française a retiré son financement, mais a gardé les résultats secrets. La commission a publié en novembre 1910 les rapports officiels sur les tentatives de vols d'Ader, déclarant qu'elles avaient échoué.

Le constat est néanmoins établi de la disparition des traces de roues sur le sol sur 300 mètres, preuve d'un très réel décollage de l'avion.



Le décollage du «plus lourd que l'air» est ainsi réalisé pour la première fois au monde.

BIOGRAPHIE

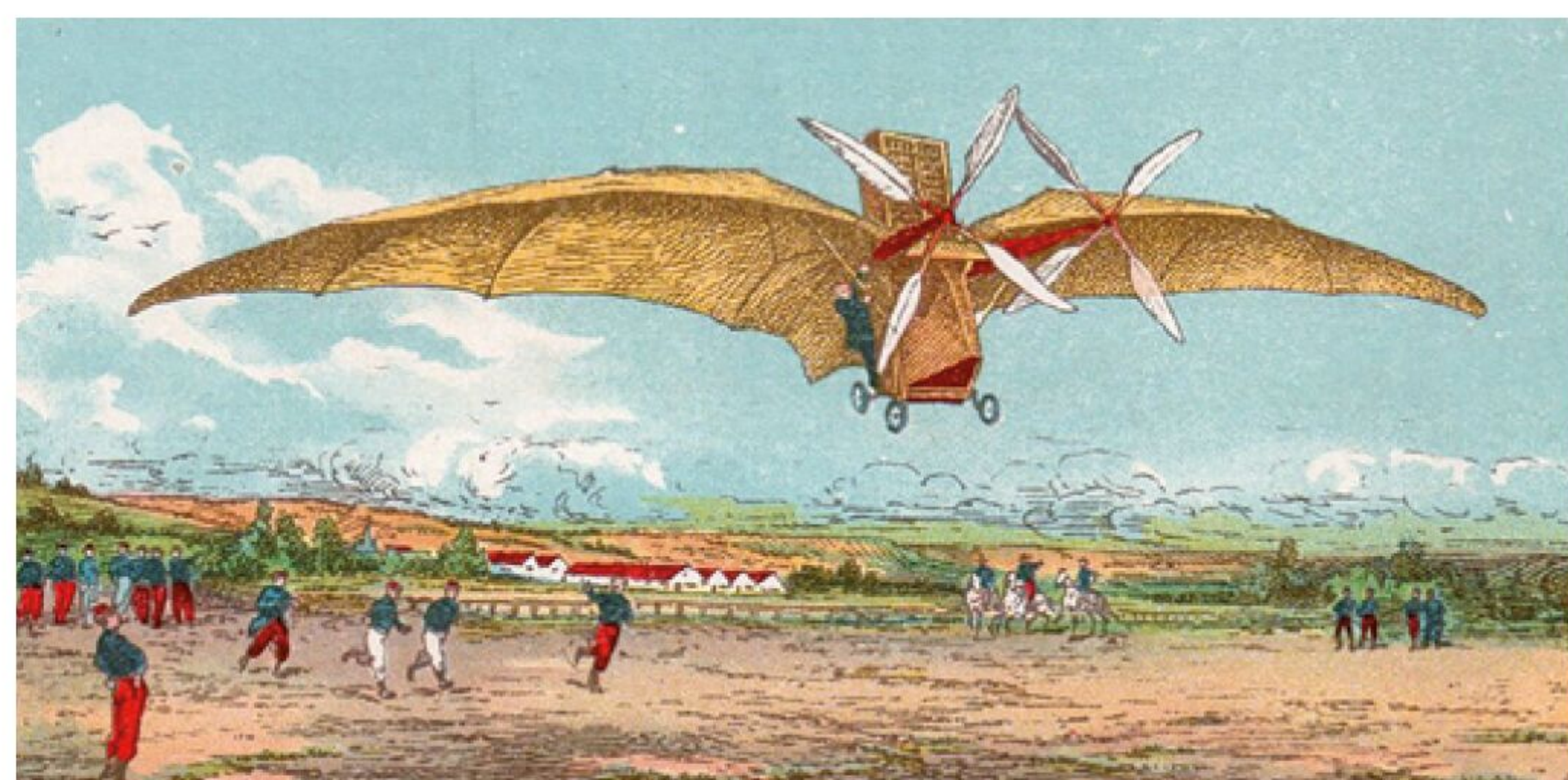
Nom de naissance :
Clément Agnès Ader
Naissance : 2 avril 1841
Décès : 3 mai 1925
Nationalité : Française
Activités : Ingénieur, inventeur,
ingénieur en aéronautique, pilote.

Après avoir figuré à l'Exposition Universelle de 1900, cet Avion n° 3 est offert au Conservatoire des Arts et Métiers par Clément Ader en 1902.

Clément Ader est resté un acteur actif du développement de l'aviation. En 1909, il publie *L'Aviation Militaire*, un livre très populaire qui connut 10 éditions dans les cinq années précédant la Première Guerre Mondiale. Il se distingue par sa vision de la guerre aérienne et par sa prévision de la forme du porte-avions moderne, avec un pont d'envol plat, une superstructure en îlot, des ascenseurs de pont et une baie de hangar. Son idée de porte-avions est relayée par l'attaché naval américain à Paris et est suivie des premiers essais aux États-Unis en novembre 1910.

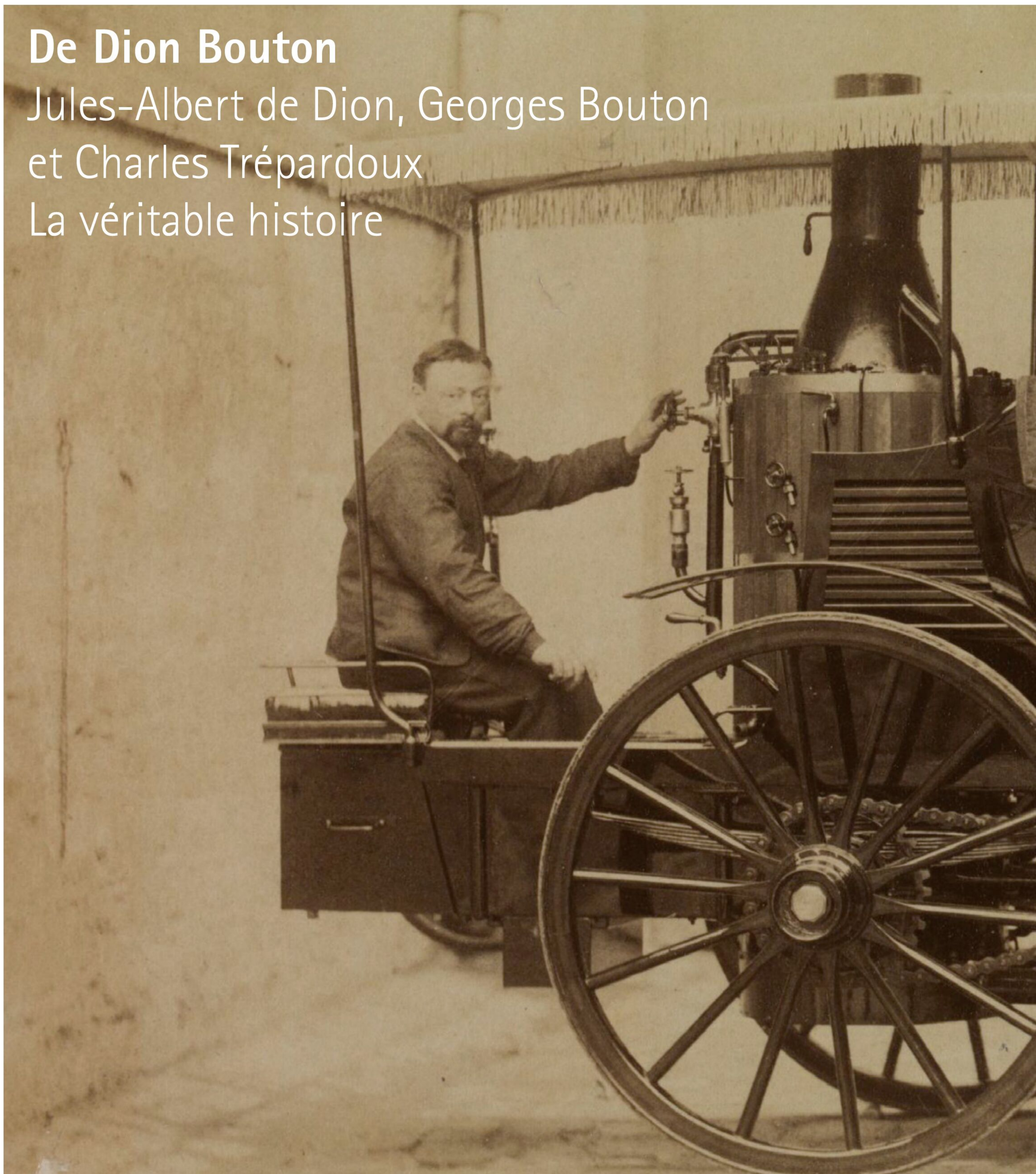
Ader est toujours admiré pour ses premiers efforts de vol motorisé, et son avion a donné à la langue

française le mot avion pour un avion plus lourd que l'air. En 1938, la France émet un timbre-poste en son honneur. Airbus a donné son nom à l'un de ses sites d'assemblage d'avions à Toulouse. Clément Ader a été surnommé «le Père de l'Aviation».



De Dion Bouton

Jules-Albert de Dion, Georges Bouton
et Charles Trépardoux
La véritable histoire





Le comte de Dion sur le Tour de France, 1899



Tout le monde connaît de Bion Bouton, célèbre marque automobile qui fut, en son temps, le premier constructeur automobiles du monde !

Mais connaissez-vous Trépardoux ?

De Dion-Bouton, c'est d'abord l'aventure automobile de trois hommes, venant chacun d'un milieu très différent.

Jules-Albert de Dion, Jules Philippe Félix Albert DE DION-WANDONNE de MALFIANCE, de son vrai nom et prénom, est un marquis qui n'avait pas une très bonne réputation. Il se distinguait principalement dans les cercles de jeu de cartes et également en duel. Il vivait principalement de la réputation du nom qu'il portait.

En allant acheter des cotillons en vue d'un bal, il tombe par hasard sur une machine à vapeur, réalisée par Bouton et Trépardoux et c'est la révélation.

Bouton est, quant à lui, un ouvrier mécanicien, ayant commencé à travailler dès l'âge de 14 ans. Trépardoux est un ingénieur, sorti de l'école impériale des Arts et Métiers d'Angers. Il rencontre Georges Bouton, car il habite le même quartier et Bouton possède un petit garage.

Les deux compères vont alors ouvrir un atelier d'appareils physique de haute précision, et également ils vont fabriquer des maquettes de bateaux et de trains à vapeur. Trépardoux finira par épouser une des sœurs de Bouton. Ils vont commencer à travailler sur une machine à vapeur, mais ils ne peuvent pas la financer. Et c'est là que va intervenir le Marquis De Dion, il propose de financer la machine à vapeur en fondant une première Société, Trépardoux et Cie, ingénieurs-constructeurs, le nom fut choisi car seul, Trépardoux avait un diplôme d'ingénieur. Ils construisent ensemble une chaudière à vapeur qu'ils installent sur des bateaux de plaisance sur la Seine. En 1884, pour s'agrandir, ils s'installent à Puteaux, elle est rebaptisée en 1887, De Dion, Bouton & Trépardoux.

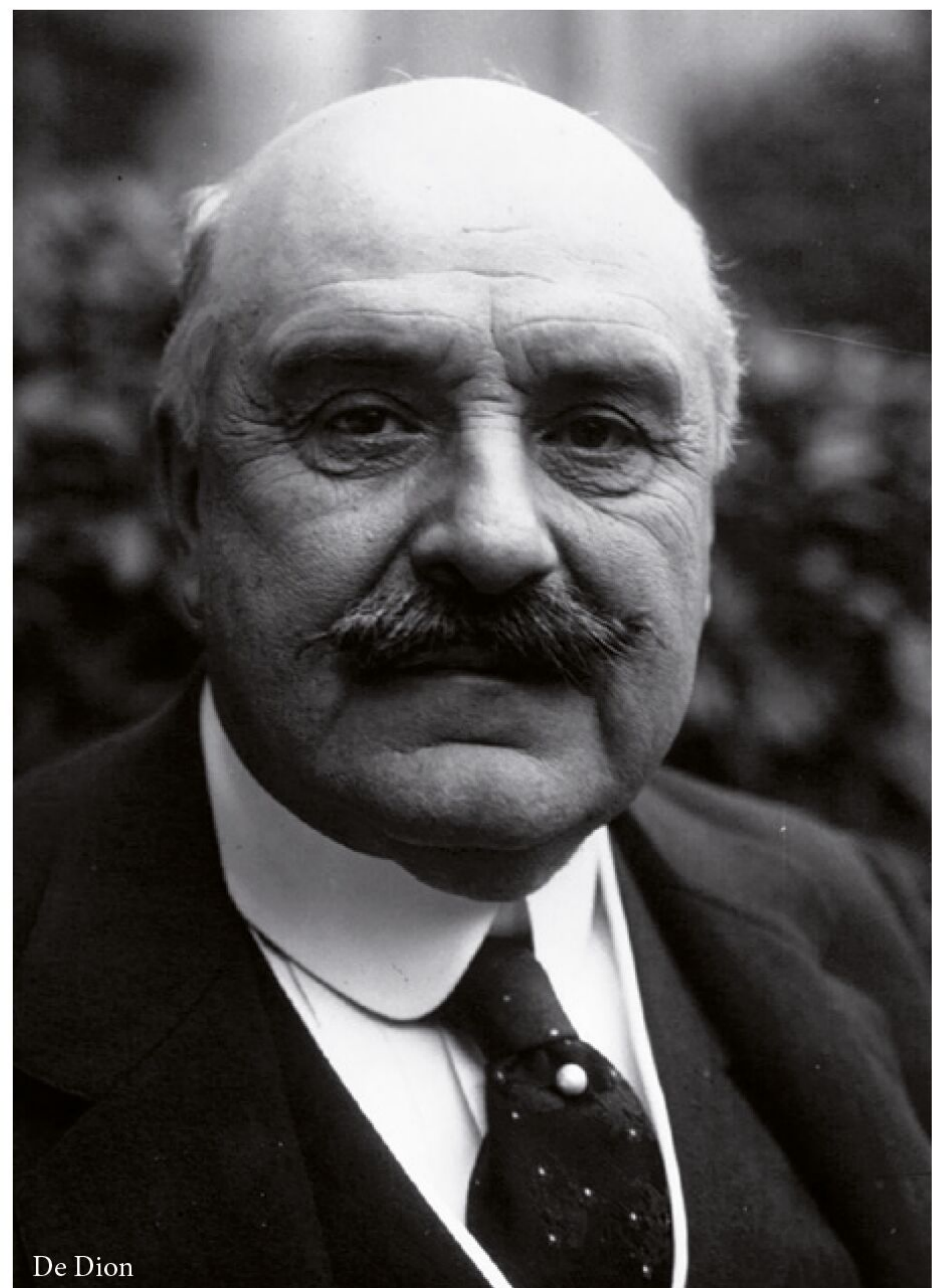
Jules Albert de Dion sur son tricycle à vapeur en 1887



L'endroit est stratégique, car c'est dans le Département de la Seine que l'on dénombre plus de 300 constructeurs automobiles, des dizaines de carrossiers et fabricants de pièces détachées pour l'automobile, principalement dans les villes de Puteaux, Boulogne, Levallois, Suresnes, Clichy.

Puis des divergences profondes interviennent entre Trépardoux et de Dion. Ce dernier voulant orienter la production vers le véhicule à essence, plutôt que rester avec les machines à vapeur. Néanmoins, Trépardoux va développer ce qui va rendre célèbre ces deux associés, l'essieu de Dion-Bouton. Il sera installé sur les wagons vapeur, puis sur les voitures produites par le constructeur.

En 1889, de Dion rédige les esquisses d'un moteur à combustion. Quand Trépardoux comprend que l'entreprise va basculer définitivement de la vapeur vers l'avenir du moteur thermique, une très violente dispute éclate entre De Dion et Trépardoux. La colère fut si violente et grave que les deux hommes ne s'adresseront plus jamais la parole et De Dion, finira par effacer complètement toutes les traces du nom de Trépardoux de l'entreprise, dans les archives, les plaques, les documents, à tel point que l'on finira par oublier que c'était Trépardoux qui était à l'origine de l'essieu de Dion-Bouton !



De Dion

GRANDS FRANÇAIS : Jules-Albert de Dion



Georges Bouton et Jules Albert de Dion (au Critérium des Motocycles de 1899)

De Dion Bouton Tonneau Type O (1902)



En 1894, de Dion, il réalise un célèbre moteur monocylindre, qui sera adopté par de très nombreux constructeurs français et étrangers. L'entreprise va vivre son âge d'or, entre 1900 et 1914, avec un apogée entre 1909 et 1910. Le Constructeur de Dion-Bouton, allait devenir, le plus grand constructeur de voitures au monde. Puis la société va lentement décliner, principalement à cause d'une féroce concurrence et des constructeurs très puissants (Renault, Peugeot,

Ford), jusqu'à sa liquidation en 1927. L'entreprise, et ses fondateurs, Albert de Dion et Georges Bouton, quittèrent définitivement l'entreprise en 1930.

De Dion-Bouton continue

L'entreprise est reprise par Charles Lecoœur et Léon Guillet, ancien Directeur de l'Entreprise, et va se spécialiser vers les véhicules industriels, autorails, jusqu'en 1956 où elle sera de nouveau en liquidation.





Frères Montgolfier Premier vol d'un être humain

Les frères de Montgolfier, car le père Pierre Montgolfier a été anobli en 1783, étaient des industriels dans le papier, inventeurs d'un ballon à air chaud, qui en 1783, fera le premier vol d'un être humain dans les airs et connu sous le nom de Montgolfière.

Les frères Montgolfier, à savoir Joseph-Michel Montgolfier (1740 - 1810) et Jacques-Étienne Montgolfier (1745 - 1799) ont été les inventeurs de la première montgolfière qui a transporté en toute sécurité des personnes dans le ciel et sur terre.

Ils étaient les enfants de Pierre Montgolfier, fabricant de papier à Annonay, France, et Anne Duret qui avait seize enfants. Joseph était le 12e enfant tandis qu'Étienne était le 15e.

Joseph était un rêveur et peu pratique en termes d'affaires et d'affaires personnelles - de véritables caractéristiques d'un inventeur. Son frère, en revanche,

Étienne avait plus le sens des affaires mais comme il gênait ses frères et sœurs aînés, il fut envoyé à Paris pour suivre une formation d'architecte. A la mort de leur père en 1772, Étienne est rappelé à Annonay pour diriger l'affaire familiale qu'il améliorera dans les 10 années suivantes.

Celui qui fume a un gaz spécial, qu'il a appelé «Gaz Montgolfier», avec une propriété spéciale qu'il a appelée «légèreté : qui peut soulever des choses dans l'air. Il fit ses premières expériences en novembre 1782. Il a obligé son frère Étienne à construire ensemble un ballon plus grand. Ils fabriquèrent un ballon trois fois plus grand et ils le lancèrent le 14 décembre 1782 lorsqu'ils perdirent le contrôle de l'engin qui vola près

En 1777, Joseph s'est inspiré du séchage du linge sur un feu qui formait des poches d'air chaud et soulevait le linge vers le haut pour en faire une machine



de deux kilomètres et fut détruit après l'atterrissage par «l'indiscrétion des passants».

Ils ont organisé la première présentation publique d'une montgolfière à Annonay devant un groupe de dignitaires le 4 juin 1783.

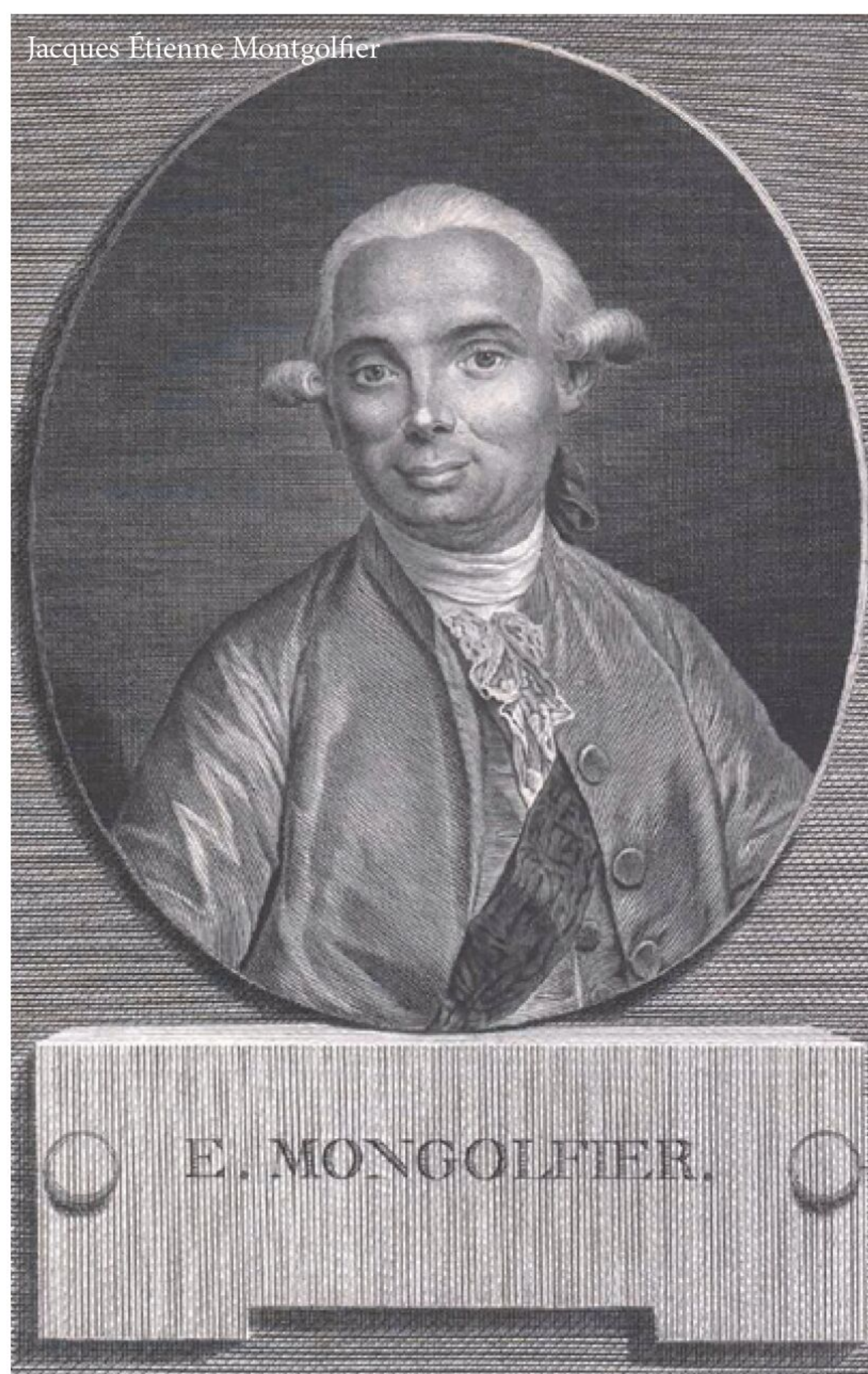
Le ballon a parcouru 2 km, son vol a duré 10 minutes et son altitude maximale était de 2 000 m. La nouvelle d'une nouvelle machine volante parvint rapidement à Paris et Étienne y fut envoyé pour faire de nouvelles démonstrations. Il trouve un fabricant de papiers peints à succès Jean-Baptiste Réveillon et réalise avec lui une grande montgolfière (1 060 m³) qui est d'abord testée en privé le 11 septembre puis présentée au public le 19 septembre 1783 emportant les premiers êtres vivants : moutons, canard et un coq. Le ballon est resté dans les airs 8 minutes, a parcouru 3 km et atteint une hauteur de 460 m, après quoi il a atterri en toute sécurité. Ce vol a eu lieu devant une foule au palais royal de Versailles, devant le roi Louis XVI de France et la reine Marie-Antoinette.

Le ballon suivant est encore plus grand (1 700 m³) et est lancé captif le 19 octobre 1783 avec comme passagers le savant Jean-François Pilâtre de Rozier,

directeur de la fabrication, Jean-Baptiste Réveillon et Giroud de Villette. Le même ballon fut utilisé pour le premier vol humain libre le 21 novembre 1783. De Rozier, et le marquis François d'Arlandes étaient les pilotes de ce vol bien que le roi Louis XVI voulu utiliser des condamnés pour ce premier vol.

En 25 minutes, ils ont parcouru 8 km. Ils avaient assez de carburant pour voler quatre à cinq fois plus loin mais le feu a commencé à brûler le matériau à partir duquel le ballon était fait, alors Pilâtre a enlevé son manteau et a arrêté le feu dès qu'ils étaient au-dessus de la campagne. Ceci marque le point de départ de l'histoire du vol humain.

La société Montgolfier qui fabrique du papier existe toujours à Annonay. Le gendre d'Étienne de Montgolfier, Barthélémy Barou de la Lombardière de Canson lui succède à la tête de l'entreprise et avec le temps l'entreprise devient Canson. Elle produit toujours des papiers beaux-arts et ses produits sont vendus dans le monde entier.





Nicolas Appert Première usine de conserves au monde

Nicolas Appert est le premier à mettre au point une méthode de conservation des aliments en les stérilisant par la chaleur dans des contenants hermétiques et stériles.

Il crée en France la première usine de conserves au monde.

En 1784, après 12 années de travail au château de Deux-Ponts en Allemagne, il ouvre à Paris, une boutique de confiseur. En 1789, il s'engage dans l'action révolutionnaire jusqu'en 1794 et passe trois mois en prison. Appert oriente alors ses travaux sur les solutions à apporter aux faiblesses des moyens de conservation de l'époque.

Un procédé universel

Prenant en compte plusieurs critères, il met au point le procédé qui rend possible la mise en conserve (appelée appertisation) des aliments en 1795, soit soixante ans avant Louis Pasteur et la pasteurisation.

En 1806, il présente pour la première fois ses conserves lors de l'exposition des produits de l'industrie française mais le jury ne cite pas sa découverte.

Le chantage du gouvernement

En 1809, suite à l'un de ses courriers, le ministre de l'Intérieur, Montalivet, lui laisse le choix : soit prendre un brevet, soit offrir sa découverte à tous et recevoir un prix du Gouvernement. Il opte pour la seconde solution, préférant faire profiter l'humanité de sa découverte plutôt que de s'enrichir. La commission m'accorde un prix de 12 000 F. En juin, il publie à 6 000 exemplaires « L'Art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales ». Trois éditions suivront en 1811, 1813 et 1816.

En 1802, il crée la première fabrique de conserves au monde à Massy, où il emploie une cinquantaine d'ouvrières.



Dès ce moment, sa méthode de conservation est copiée par les Britanniques sans aucune contrepartie financière. Le déclin de la marine impériale de Napoléon réduit drastiquement la demande de conserves pour les voyages au long cours et pour les guerres. La concurrence des Britanniques, favorisés par un accès à un fer-blanc de meilleure qualité et moins coûteux, finit par le ruiner. En 1840, il cède son affaire à Auguste Prieur,

qui poursuivra l'exploitation sous l'enseigne 'Prieur-Appert'. Prieur-Appert cède à son tour, en 1845, l'affaire à Maurice Chevallier.

Âgé de quatre-vingt-onze ans, veuf et sans argent pour se faire une sépulture, il meurt le 1er juin 1841 à Massy, où son corps est déposé dans la fosse commune. »

GRANDS FRANÇAIS : Les frères Lumières



Frères Lumière
L'inventeur, c'est Louis !



GRANDS FRANÇAIS : Les frères Lumières

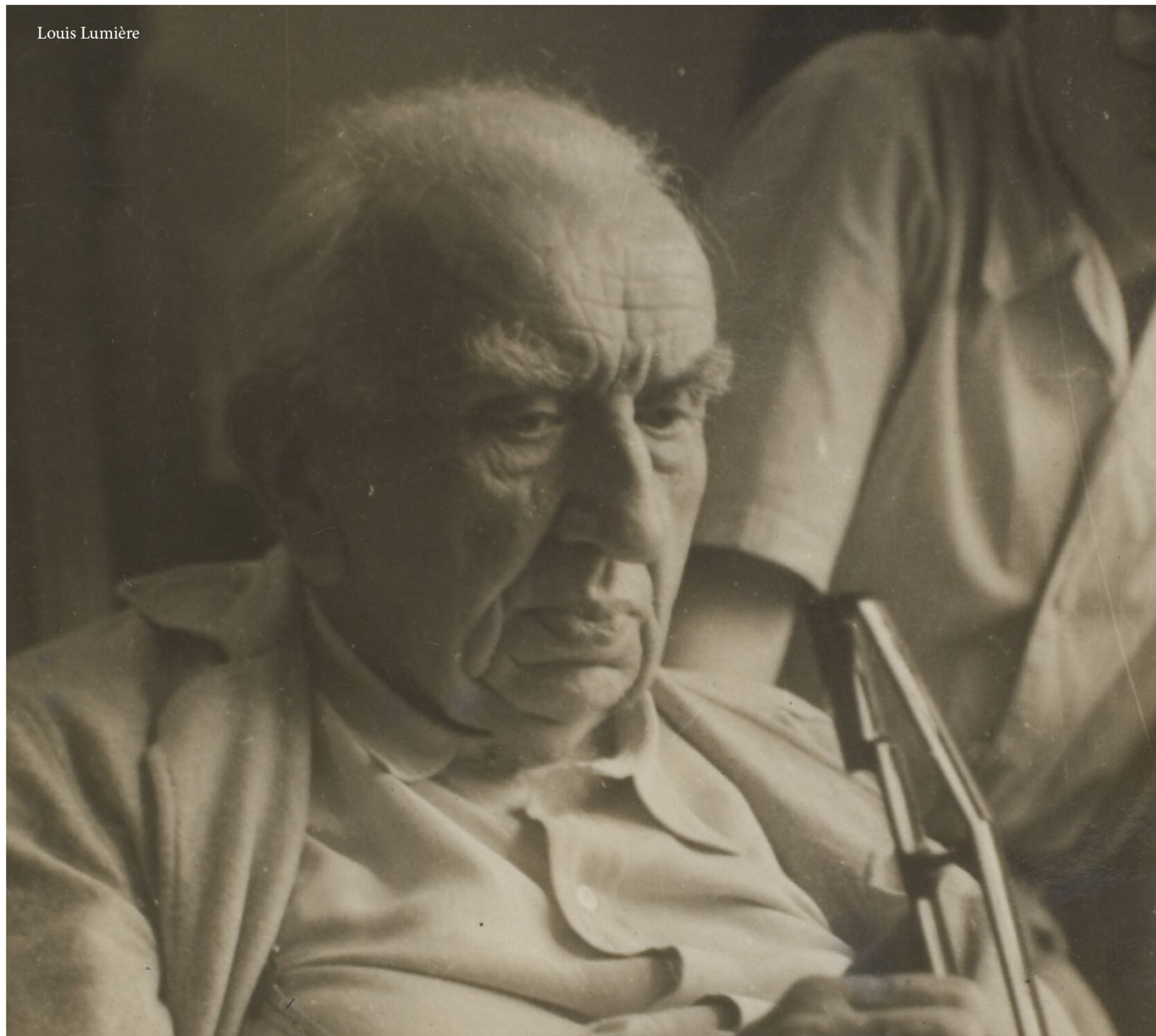
Frères Lumière, inventeurs français et fabricants pionniers d'équipements photographiques qui ont conçu une première caméra et un projecteur de cinéma appelé le Cinématographe («cinéma» est dérivé de ce nom).

Bien que l'on associe très souvent Louis à son frère, Auguste Lumière, sous l'appellation des Frères Lumière, dans la réalité historique, c'est Louis qui fera aboutir l'invention, Auguste échouera à plusieurs reprises. Auguste Lumière (né le 19 octobre 1862 à Besançon, France - décédé le 10 avril 1954 à Lyon) et son frère Louis Lumière (né le 5 octobre 1864 à Besançon - décédé le 6 juin 1948 à Bandol) ont créé le film *La Sortie des ouvriers de l'usine Lumière* (1895 ; « Ouvriers quittant l'usine Lumière »), qui est considérée comme le premier film cinématographique.

Fils d'un peintre devenu photographe, les deux garçons font preuve de brio dans les sciences à l'école de Lyon, où leur père s'est installé.

Louis est diplômé de l'école industrielle. En 1895, avec la participation de son frère Auguste, il crée un appareil photo argentique pour la prise de vues et les projections de « photographies animées ». L'appareil breveté s'appelait «cinéma». La première séance publique eut lieu le 25 décembre 1895 à Paris.

Les premiers programmes cinématographiques des frères Lumière montraient des scènes tirées de la nature : «Sortie des ouvriers de l'usine Lumière», «Petit déjeuner d'un enfant» et autres. Lumière a sorti 1,5 mille films, dont la durée de projection était de 1 à 2 minutes (rapports simples, scènes visuelles et de jeux avec un simple effet sur des sujets littéraires et historiques). Depuis 1898, Louis Lumière n'était engagé que dans la production de matériel cinématographique. Il



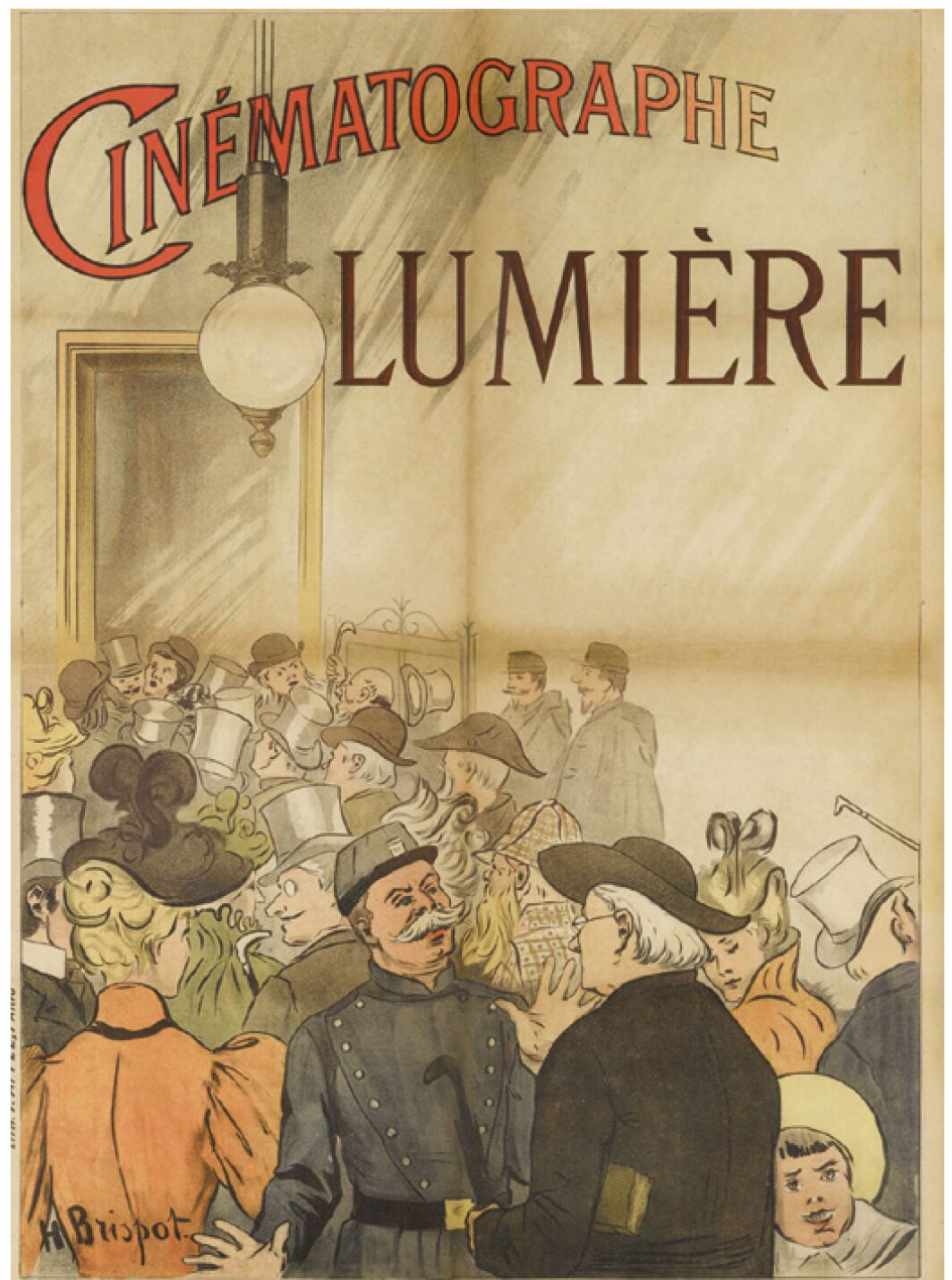


a ensuite poursuivi ses recherches dans le domaine du film volume et couleur.

Louis a travaillé sur le problème du développement commercialement satisfaisant du film. A 18 ans, il avait si bien réussi qu'avec l'aide financière de son père, il ouvrit une usine de fabrication de plaques photographiques, qui connut un succès immédiat.

En 1894, les Lumière produisaient quelque 15 millions de plaques par an. Cette année-là, le père, Antoine, est invité à une projection du Kinétoscope de Thomas Edison à Paris ; sa description de la machine à judas à son retour à Lyon mit Louis et Auguste de travailler sur le problème de la combinaison de l'animation et de la projection. Louis trouva la solution, qui fut brevetée en 1895. A cette époque, ils attachaient moins d'importance à cette invention qu'aux améliorations qu'ils avaient apportées simultanément à la photographie couleur.

Leur projection d'un seul film le 22 mars 1895 devant environ 200 membres de la «Société pour le développement de l'industrie nationale» à Paris fut probablement la première présentation d'un film projeté . Mais le 28 décembre 1895, une projection au Grand Café du boulevard des Capucines à Paris remporte un large succès auprès du public et marque le début de l'histoire du cinéma.



GRANDS FRANÇAIS : Les frères Lumière



L'appareil Lumière consistait en une seule caméra utilisée à la fois pour photographier et projeter à 16 images par seconde. Leurs premiers films (ils en ont réalisé plus de 40 en 1896) ont enregistré la vie quotidienne des Français - par exemple, l'arrivée d'un train, une partie de cartes, un forgeron laborieux, l'allaitement d'un bébé, des soldats en marche, l'activité d'une rue de la ville. D'autres étaient des courts métrages de comédie.

Les Lumières ont présenté le premier film d'actualités, un film du Congrès de la Société Française de Photographie, et le premier documentaire, quatre films sur les sapeurs-pompiers de Lyon. À partir de 1896, ils ont envoyé une équipe formée de caméramans-projecteurs innovants dans des villes du monde entier pour montrer des films et tourner du nouveau matériel. Louis décède le 6 juin 1948 et Auguste le 10 avril 1954. Ils sont inhumés dans un tombeau familial au cimetière de la Nouvelle Guillotière à Lyon.

LA PREMIÈRE PROJECTION GRAND CRU

Les Lumières donnent leur première projection publique payante le 28 décembre 1895, au Salon Indien du Grand Café à Paris. Cette présentation comprenait les 10 courts métrages suivants, d'une durée de 50 secondes chacun.

La Sortie de l'usine Lumière à Lyon, 46 secondes

Le Jardinier (l'Arroseur Arrosé), 49 secondes

Le Débarquement du congrès de photographie à Lyon, 48 secondes

La Voltige, 46 secondes

La Pêche aux poissons rouges, 42 secondes

Les Forgerons, 49 secondes

Repas de bébé, 41 secondes

Le Saut à la couverture, 41 secondes

La Places des Cordeliers à Lyon - une scène de rue, 44 secondes

La Mer, 38 secondes

Chaque film mesure 17 mètres de long et, lorsqu'il est lancé à la main dans un projecteur, dure environ 50 secondes.



LE MEILLEUR DE LA PRESSE : 60



ECONOMIE

- Entreprendre 10 n° 56€
- C'est votre argent ! 8 n° 51€

PASSION

- Spécial Chats 8 n° 51€
- Spécial chiens 8 n° 51€
- Pêche magazine 8 n° 38€
- Chasse magazine 8 n° 38€
- France Patrimoine 8 n° 160€

AUTO

- L'essentiel de l'auto 8 n° 44€
- Auto magazine 8 n° 22€
- Automobile Verte 8 n° 51€
- Le magazine de l'aviation 8 n° 125€
- L'essentiel du Drone 8 n° 125€

CUISINE

- Cuisine magazine 8 n° 32€

CULTURE/INFORMATION

- Science Magazine 8 n° 50€
- L'Essentiel de la science 8 n° 61€
- OVNIS magazine 8 n° 50€
- Question de Philo 8 n° 63€
- L'Évènement magazine 8 n° 37€
- Géostratégie magazine 8 n° 80€
- Diplomatie internationale 8 n° 57€
- Spécial Histoire 8 n° 57€
- Histoire française 8 n° 51€

FEMININ SANTE PSYCHO

- Santé Revue 8 n° 58€
- Santé Info 8 n° 51€
- Féminin Senior 8 n° 38€
- Féminin Psycho 8 n° 51€
- Santé revue seniors 8 n° 51€

- Spécial Femme 8 n° 25€
- Le magazine des femmes 8 n° 31€
- Votre Beauté 8 n° 44€

PEOPLE

- Journal de France 12 n° 57€
- Intimité 8 n° 24€
- Spécial Dernière 8 n° 19€
- Paris Confidences 8 n° 19€
- Souvenirs souvenirs 8 n° 37€
- Johnny magazine 8 n° 51€
- Reines & Rois 8 n° 44€
- Royauté 8 n° 44€
- Gotha magazine 8 n° 51€

SPORT

- Le Foot (mensuel) 12 n° 37€
- Le Foot magazine 8 n° 38€
- Rugby magazine 8 n° 42€
- France Basket 8 n° 44€
- Handball magazine 8 n° 57€
- Le quotidien du sport 8 n° 35€
- Cyclisme magazine 8 n° 44€
- Le Sport (spécial) 8 n° 44€
- Auto sport magazine 8 n° 80€

MAISON & DÉCO-JARDIN

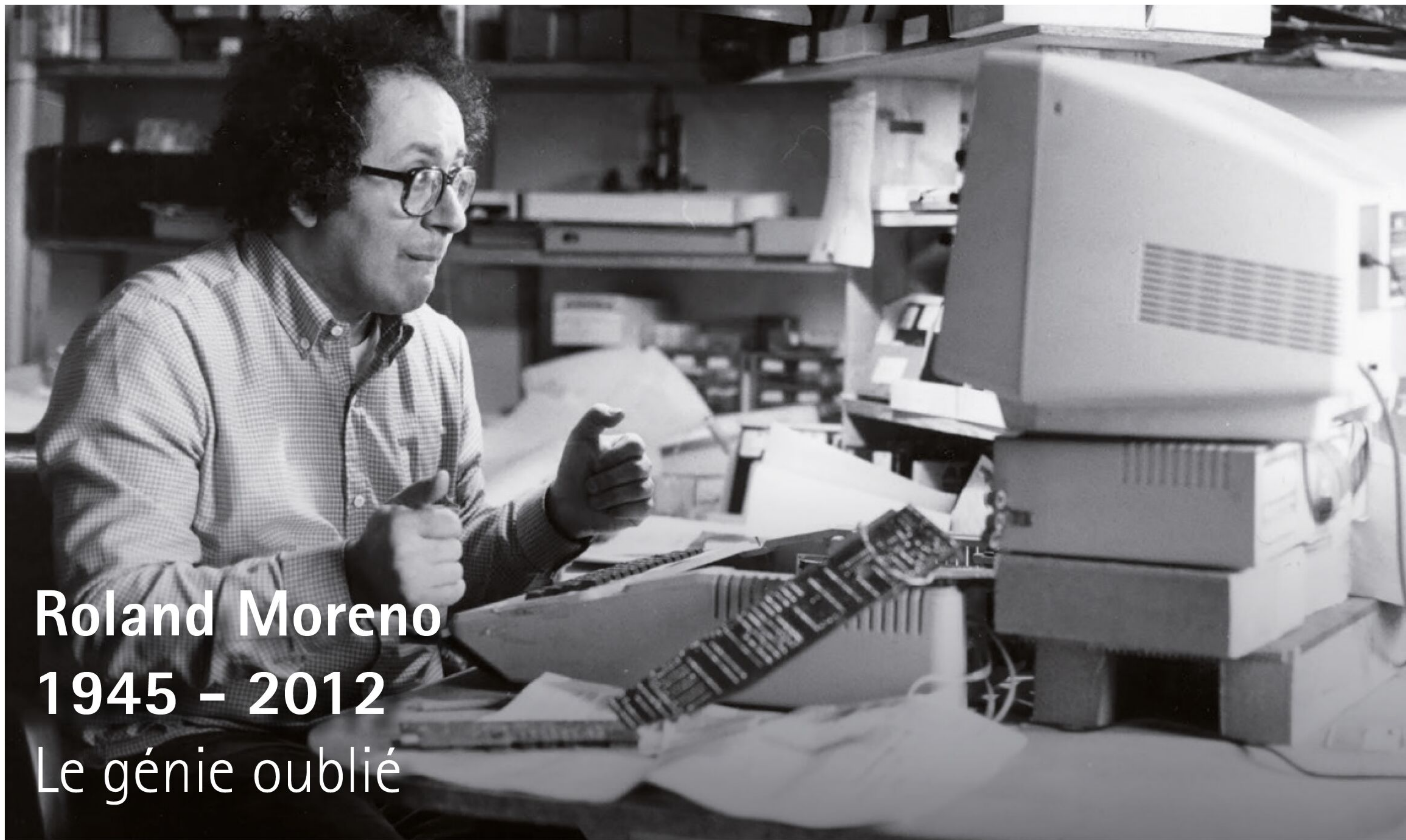
- Maison Décoration 8 n° 62€
- Maison campagne & jardin 8 n° 44€
- Jardiner 8 n° 31€
- Potager pratique 8 n° 38€

VIE PRATIQUE

- Stop Arnaques 8 n° 31€

Chez votre marchand de journaux
ou sur www.lafontpresse.fr

Chez votre marchand de journaux



Roland Moreno 1945 - 2012 Le génie oublié

Roland Moreno était un inventeur, ingénieur, humoriste et auteur français qui était l'inventeur de la carte à puce.

Texte-Photos DR - Fondation Moreno

La carte à puce de Moreno, ou la carte à puce en français, était peu connue internationalement. Cependant, il est devenu un héros national en France et a reçu la Légion d'Honneur en 2009.

Jeunesse et carrière

Moreno est né au Caire, en Égypte, de parents juifs égyptiens le 11 juin 1945. Son nom de famille d'origine était Bahbout, mais la famille a changé son nom de famille en Moreno lorsqu'ils ont déménagé en France alors qu'il était très jeune. Il a fréquenté les écoles Montaigne et Condorcet à Paris et a passé le baccalauréat, mais a abandonné tôt et a décrit son éducation comme «autodidacte» pour le reste de sa vie.

Moreno a travaillé dans plusieurs petits emplois après avoir quitté l'école.

Il a travaillé comme jeune reporter pour Détect-

ive Magazine et pour le magazine d'information L'Express. De 1970 à 1972, Moreno était également éditeur à Chimie-Actualités, un magazine français de chimie.

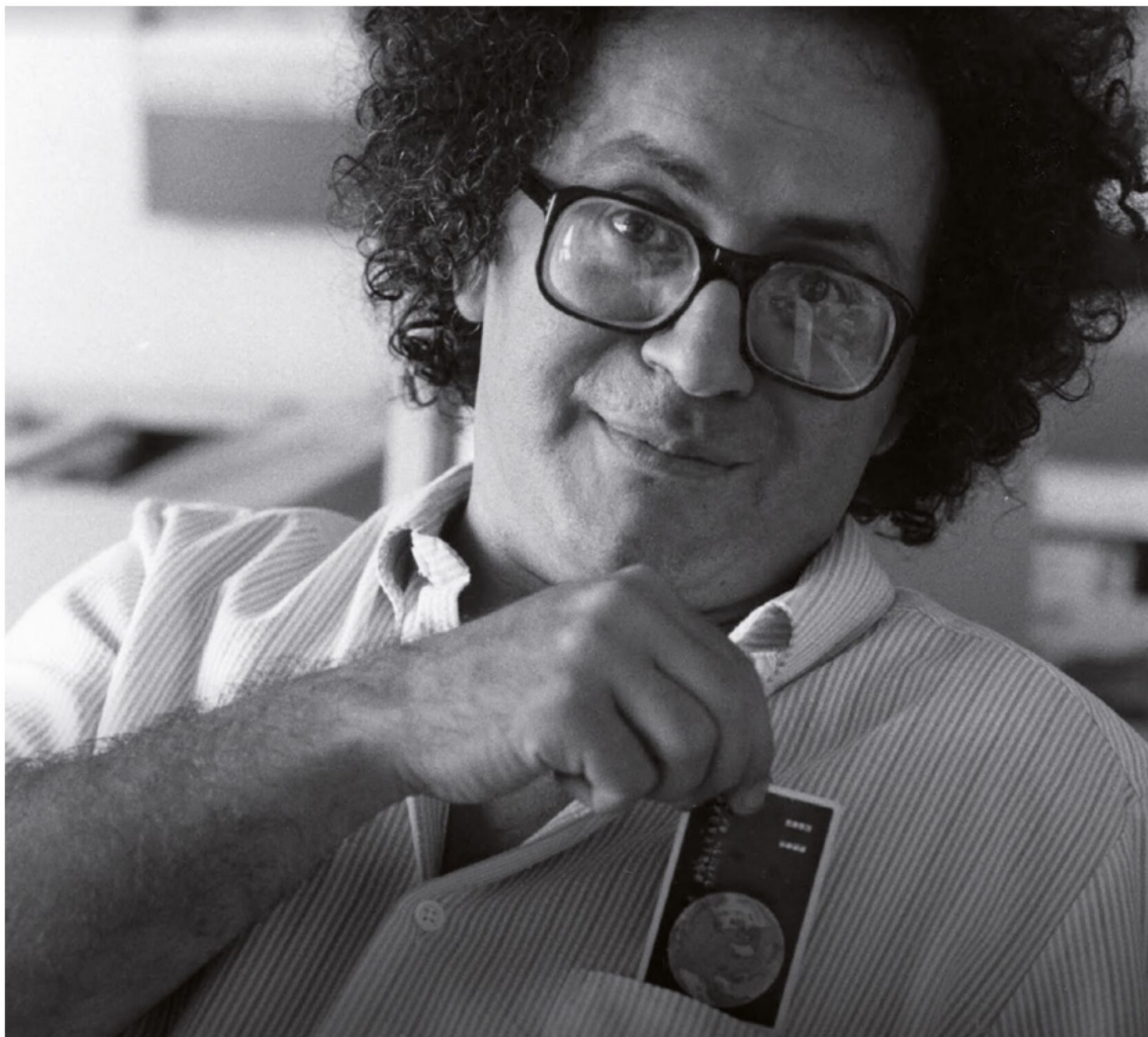
Après avoir quitté Chimie-Actualités, Moreno fonde sa propre société, Innovatron, pour commercialiser les idées et la propriété intellectuelle.

Il a commercialisé avec succès un système logiciel qui fusionnait les mots du dictionnaire pour créer de nouveaux noms de produits ou de marques pour les entreprises.

L'idée sera plus tard autorisée par la société Nomen. Les entreprises qui ont utilisé cette invention particulière comprenaient Wanadoo, le groupe Thales et Vinci.

Moreno a affirmé avoir pensé au concept de carte à puce dans un rêve, déclarant dans une interview en 2006 : « J'ai eu l'idée dans mon sommeil... Pour être

La puce intelligente s'avérerait être l'invention la plus importante de Moreno.



honnête, je suis un paresseux et ma productivité est au rendez-vous. Le côté faible ? Je suis jaloux, dépendant, et distrait - j'ai mon vrai côté professeur Nimbus. Il a nommé son premier projet de carte à puce TMR, abréviation du film comique de 1969 *Take the Money and Run*, car Moreno était un grand fan du réalisateur américain Woody Allen.

Plus tard, il a retourné les lettres à RMT comme nom d'Innovatron département recherche et développement. Son idée originale était une cheville, ou bague intelligente, incrustée d'une puce électronique comme le montre son premier brevet déposé le 25 mars 1974, alors qu'il n'avait que 29 ans.

Moreno a modélisé l'anneau sur l'anneau de phoque utilisé par la noblesse européenne avec une micro-puce à l'envers et des bras externes pour transférer ou

lire des informations. Cependant, l'idée s'est avérée à la fois peu pratique et impopulaire dans les années 1970. Moreno a ensuite simplifié l'idée, introduisant une carte en plastique avec une puce en 1975. Il l'a appelée la carte à puce, en raison de la petite puce insérée dans la carte plastique.

Moreno a démontré pour la première fois que la carte à puce pouvait être utilisée dans les transactions financières électroniques en 1976, en utilisant une machine qu'il tenait avec Meccano.

Il a fallu environ huit ans pour que la carte à puce de Moreno se généralise en France en raison des coûts de démarrage. Pourtant, la carte à puce connaît un énorme succès en France dans les années 1980, où elle se généralise bien avant les autres pays. En 1983,



France Télécom a introduit la carte à puce pour une utilisation avec ses cartes de paiement de téléphonie payante Télécarte. Neuf ans plus tard, le secteur bancaire français des particuliers a mis en place la puce de Moreno sur la Carte Bleue, un système national de carte de débit.

L'invention a été plus lente à se généraliser en Grande-Bretagne et aux États-Unis, American Express n'a introduit la carte bleue utilisant la carte à puce qu'en 1999 et le système de transport de Londres n'a pas émis de carte cryptée par carte à puce avant les années 2000.

La carte à puce de Moreno et son utilisation accrue ont été critiquées par des militants et des groupes de protection de la vie privée.

Il y avait des inquiétudes, qui perdurent jusqu'à nos jours, que les cartes à puce pourraient avoir des failles de sécurité ou pourraient être utilisées dans la surveillance illégale. Moreno a reconnu et reconnu ces préoccupations, affirmant que les cartes à puce «ont le potentiel de devenir la petite aide de Big Brother». En 2000, Moreno a organisé un concours offrant un million de francs français à quiconque pourrait casser ses codes de sécurité dans les 90 jours ; personne n'a réussi.

Sa société, Innovatron, lui a versé environ 150 millions d'euros, en redevances, à partir de la carte à puce et de ses licences. En 2005, Moreno a noté : «Je peux arrêter n'importe qui dans la rue à Paris et ils auront au moins trois cartes à puce sur eux.

Alors que Moreno manquait peut-être de reconnaissance internationale, son invention l'a rendu très riche.

Autres inventions

Moreno était très intéressé par la musique, la diffusion et l'écriture. Il a lancé Radio Deliro, une radio Internet aujourd'hui disparue. Il a été reconnu comme l'inventeur de plusieurs appareils électroniques peu orthodoxes, y compris des appareils appelés le pianok, calculette et Pièce-omatic. Ses inventions supplémentaires comprenaient le Matapof, qui était capable de simuler électroniquement et numériquement le jeu de pile ou face.

Écrits, jeu d'acteur et autres activités

Moreno a écrit plusieurs livres, dont *Théorie du Bordel Ambient*, un recueil de ses idées et réflexions. Il est également l'auteur de livres sous le pseudonyme littéraire de Laure Dynateur, dont un livre de cuisine intitulé *L'Aide-Mémoire du Nouveau Cordon-bleu* avec plus de 2 000 recettes. Moreno a choisi ce pseudonyme parce que, lorsqu'il est prononcé, le nom sonne comme le mot français pour ordinateur : l'ordinateur. Moreno a également eu plusieurs petits rôles d'acteur et de camée dans le cinéma français. Il a été acteur dans le film comique de 1982 *Les Sous-doués en vacances*, réalisé par Claude Zidi, en tant que personnage «d'inventeur fou» qui invente un «ordinateur d'amour».

Malgré ses reconnaissances en France, Moreno, qui a été diversement décrit comme un «professeur fou», a dit un jour que son plus grand honneur hypothétique serait une ressemblance en cire de lui-même au musée Grévin.

Vie personnelle

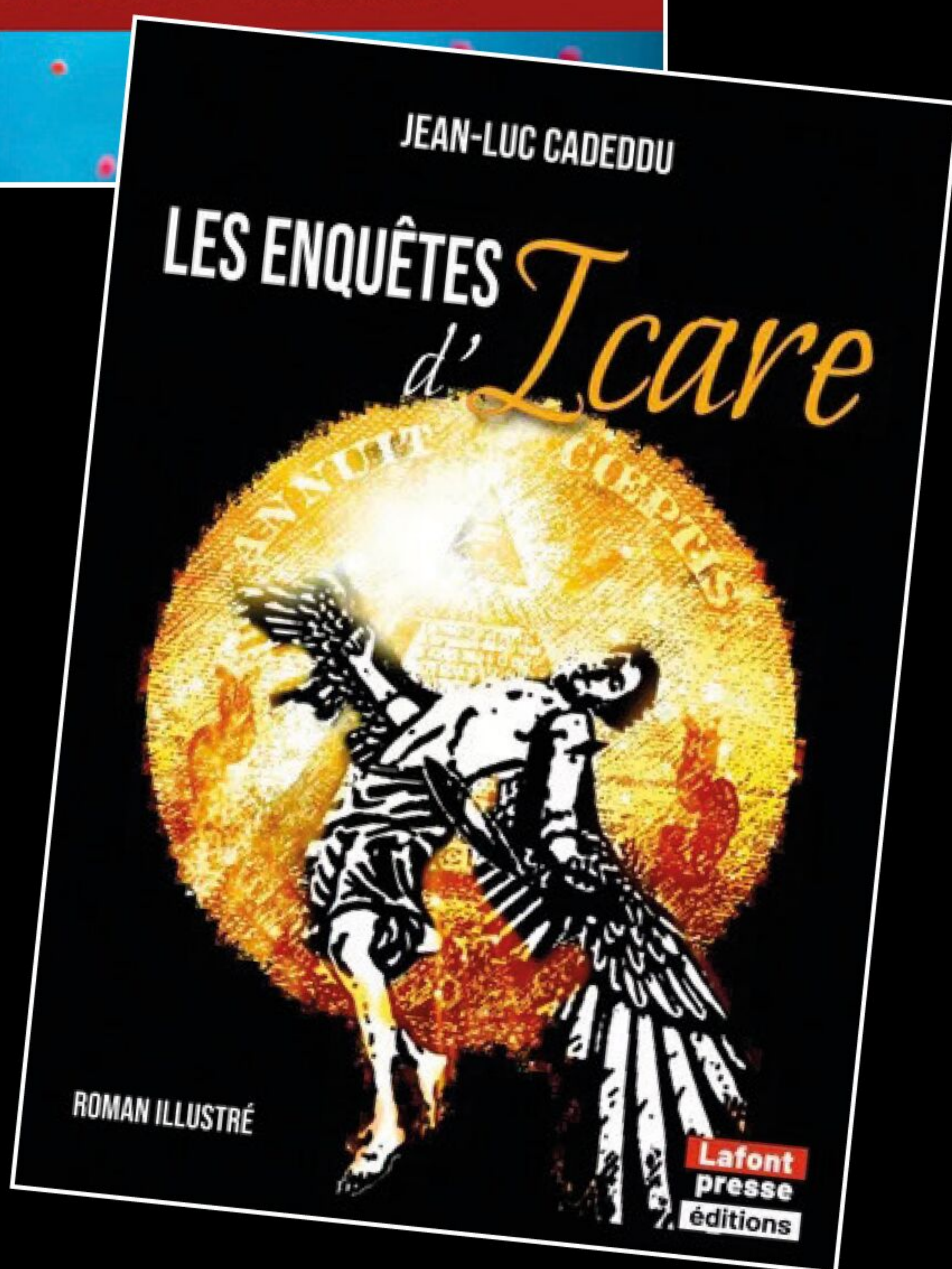
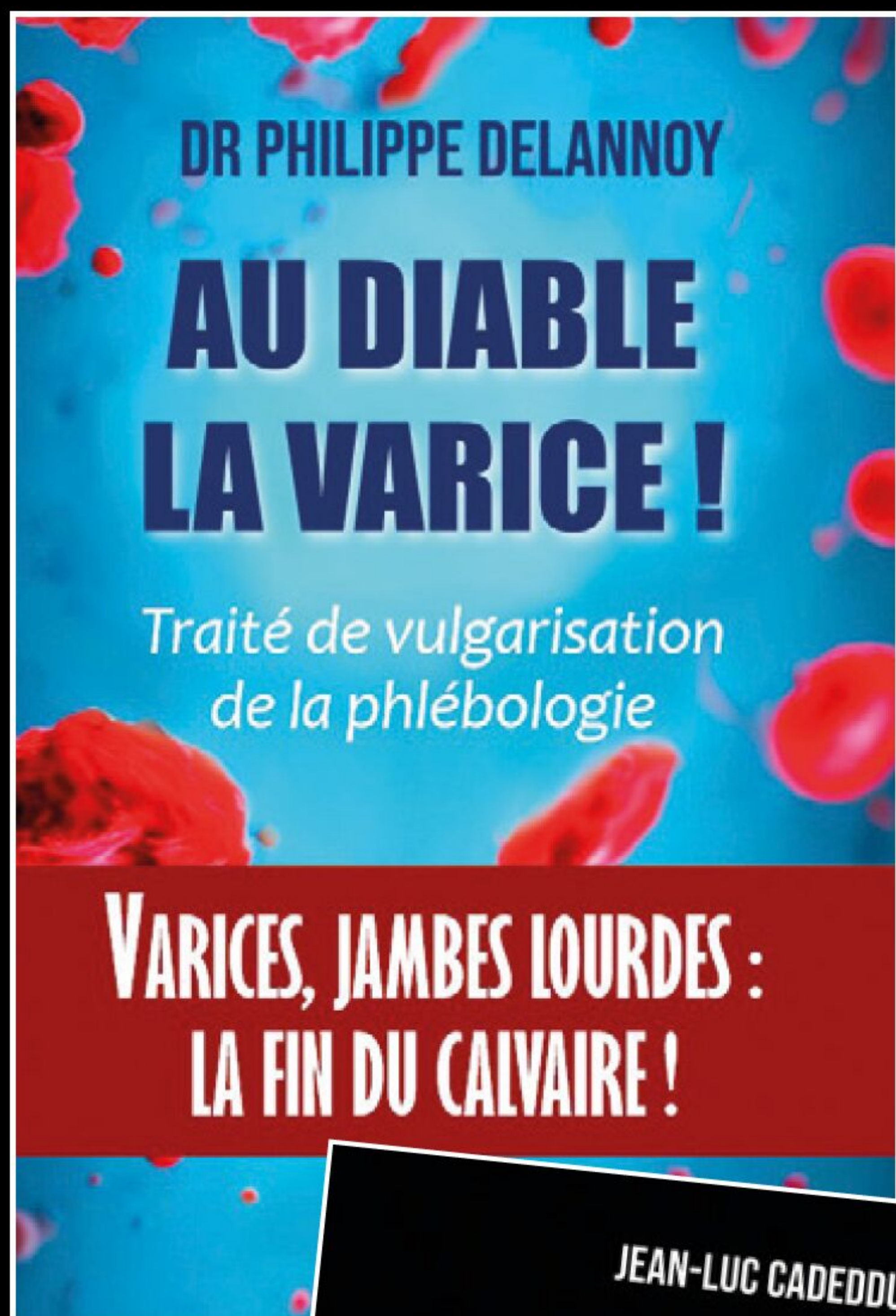
Moreno a épousé Stephany Stolin en décembre 1976, le couple a eu deux filles, Marianne et Julia. Il est décédé à Paris le 29 avril 2012, à l'âge de 67 ans. Il avait déjà subi une embolie pulmonaire en 2008.

BIOGRAPHIE

Nom de naissance :
Roland Charles David Moreno
Naissance : 11 juin 1945, Le Caire
Décès : 29 avril 2012
Nationalité : Française
Formation : Lycée Condorcet
Activités : Inventeur, journaliste,
homme d'affaires

Vous voulez être édités en librairie ?

**Lafont
presse
éditions**



Ces livres sont à commander chez votre libraire

**Lafont
presse
éditions**

Pour vous faire éditer en librairie et sur les plate-formes (FNAC, Cultura, Amazon, Decitre, Furet du Nord, lalibrairie.com...), contactez Jean-David Haddad, responsable de *Lafont presse éditions*, contact : robert.lafont@lafontpresse.fr